

Maurice de Cheveigné

# **RADIO LIBRE**

1940-1945

- Antenne 2: Comment trouvez-vous le monde en ce moment?
- Eugène Ionesco: Il me fait horreur. Je me demande comment on peut vivre là dedans et qui a fait ça.



## **Prologue.**

### Blitzkrieg.

L'ouverture de la guerre, le 3 septembre 1939, m'avait trouvé chez Bréguet, le fabricant d'avions, dans son usine d'Aubervilliers, au Nord de Paris – non loin de celle de Kulmann, fabricant d'engrais, à la pénétrante odeur de fumier chimique – où l'on assemblait des voilures, c'est-à-dire des ailes, d'avions. Ouvrier spécialisé – O.S.<sup>1</sup> – préposé aux volets, ces accessoires qui permettent de modifier la portance des voilures. O.S. aide-riveteur, payé 10,40 francs de l'heure<sup>2</sup>. Je venais d'avoir dix-neuf ans.

Le riveteur maniait un marteau pneumatique, j'insérais des rivets dans les trous que nous avions d'abord percés et fraisés. Je posais mon tas, une masse d'acier, derrière le rivet: une rafale du marteau par devant et il était écrasé. Il fallait du doigté: la rafale trop longue et tout était écrabouillé; le tas mal posé et le rivet sortait de son logement, ou bien s'en allait de travers: le volet était cabossé.

Des dizaines d'équipes travaillaient côte à côte. Les volets, les voilures, étaient autant de caisses de résonance: on rentrait chez soi le soir la tête grosse comme ça. Les pièces de duralumin s'assemblaient, les ailes prenaient forme. A la fin de la chaîne les peintres s'en saisissaient et nous envoyaient en échange des nuages de solvant et de peinture pulvérisés.

Des ajusteurs limaient, pour renforcer les angles des assemblages, de petits blocs d'un métal encore plus léger que l'aluminium: du magnésium. Pour épater les copains, ils mettaient parfois le feu à une pincée de copeaux, provoquant un grand flash de photographe!

Oiseau rare: mon nom à particule faisait penser au chant de la Révolution: Ah ça ira, ça ira, ça ira, les aristos à la lanterne... - "Alors, avec un nom comme ça, t'es noble?" Curiosité amusée, gentillesse.

---

1) Comme son nom ne l'indique pas, l'O.S. n'est pas spécialisé.

2) On pouvait alors manger dans un restaurant populaire pour une somme de cinq à dix francs.

Sauf un jour où le contremaître m'avait installé devant un appareil à pointer les têtes de rivets. C'était répétitif et ennuyeux. Pour me distraire, et me débarrasser de cette tâche barbant, j'essayais d'aller vite, toujours plus vite. J'arrivais à obtenir un rythme automatique rapide. Ça ressemblait un peu à la scène des 'Temps Modernes' où Charlie Chaplin serrait des boulons sur une chaîne d'assemblage, à une vitesse de plus en plus folle.

Je me suis fait engueuler et j'ai pris une baffe: la cadence, que je m'amusa à augmenter, risquait d'être enregistrée comme normale par la maîtrise de l'atelier, puis imposée, infernale, à ceux qui viendraient pointer les rivets après moi!

Il y avait là Violette, O.S. aussi, dont nous étions tous amoureux; un rouquin qui avait un succès certain auprès d'elle; un apprenti que tous taquinaient; un petit gros, ex-militaire d'Indochine, qui se disait amateur de garçons et nous faisait, à l'apprenti et à moi, des offres concupiscentes: on pleurait de rire.

J'ai rencontré là mon premier militant communiste. Sympathique, il répandait sans cesse la bonne parole. Je ne lui ai jamais vu entre les dents le couteau qui figurait dans les caricatures de la presse de droite. Peut-être ne le sortait-il que la nuit pour se glisser sous le lit des bourgeois?

Le soir on passait la grande porte, vélo à la main, sous les yeux inquisiteurs du gardien et de son chien, tous deux alsaciens.

La semaine de 40 heures, trophée du Front Populaire, était passée à 48 heures, puis 60 heures, puis 72. Le ministre de l'Air voulait des avions, vite, tout de suite. Un jour, sans doute abruti de sommeil, je tiens maladroitement ma chignole électrique: le foret se casse, le moignon resté dans la machine se vrille dans l'ongle de mon pouce gauche. Douleur exquise! À quelque chose malheur est bon: l'infirmière m'envoie chez le médecin, qui m'offre une semaine de repos.

La guerre – qui avait été pleine de promesse, comme lorsqu'on s'assoit au cinéma: il allait se passer des choses qui dissiperaient l'ennui de l'usine, et permettraient d'échapper à l'esclavage des contraintes quotidiennes – s'enlisait et devenait la 'drôle de guerre', drôle sans doute parce qu'on y tuait pas assez, presque aussi monotone que la paix.

Je m'étais engagé dans la Défense Passive: brassard au bras, sifflet aux lèvres, on allait la nuit par les rues, les cours d'immeubles, on criait: "Lumière"! On sermonnait le contrevenant: "Hein! Et si c'était un bombardier boche qui avait vu vos rideaux pas tirés?" Des alertes, de temps à autre. Sirènes: hurlement entrecoupé: on descendait à la cave; hurlement continu: on en remontait. Il ne se passait jamais rien.

Une fois pourtant, le 3 juin 1940, un vrai raid aérien: plus de 250 morts! Mais les Allemands, toujours traîtres, étaient venus bombarder en plein jour, profitant de ce que les Défenseurs Passifs se trouvaient au travail. Le soir, en sortant du métro, j'avais pu contempler l'aménagement intérieur de l'immeuble, au coin des rues d'Auteuil et Michel-Ange: une bombe avait ôté sa façade.

Le gouvernement collait beaucoup d'affiches: ACHETEZ DES BONS D'ARMEMENT" que l'on traduisait: Achetez des bombardements. Sur le devant de la gare Saint-Lazare un immense planisphère montrait les empires britannique et français, énorme tache rouge s'étalant sur le monde. Le Reich impudent, minuscule, était en noir. La légende disait: "NOUS VAINCRONS PARCE QUE NOUS SOMMES LES PLUS FORTS!"<sup>3</sup>

Et puis, tout à coup: la guerre moins drôle. Le 9 avril les Allemands ont sauté sur le Danemark et la Norvège. Le 10 mai, c'était le tour de la Hollande et de la Belgique. Les armées anglaise, belge, et française allèrent bravement à leur rencontre. Mais le 13 mai les fourbes teutons traversaient la forêt des Ardennes, là où – tous nos généraux étaient d'accord – le passage était impossible<sup>4</sup>, pour prendre les Alliés à revers et les encercler.

Sauve-qui-peut par Dunkerque. Les Stukas<sup>5</sup>, les Panzers<sup>6</sup>, la cinquième colonne<sup>7</sup> – ou plus probablement son mythe: on parlait de parachutistes

---

<sup>3</sup>) Il existe une photographie, que j'ai vue mais n'ai pas pu retrouver, d'un orchestre militaire allemand défilant ironiquement devant la gare Saint-Lazare encore ornée de ce panneau.

<sup>4</sup>) Pétain devant la Commission de l'armée du Sénat, le 7 mars 1934: "Les Ardennes sont impénétrables."

<sup>5</sup>) Bombardiers dont la spécialité était de piquer presque à la verticale sur leur objectif.

<sup>6</sup>) Véhicules blindés.

<sup>7</sup>) Pendant la guerre civile en Espagne, et alors que quatre colonnes du général Franco attaquaient Madrid, on disait de ceux à l'intérieur de la capitale qui soutenaient les rebelles par des actes clandestins, sabotages, épandages de rumeurs défaitistes, etc., qu'ils formaient la cinquième colonne franquiste.

déguisés en curés et en bonnes sœurs – ont eu raison des états-majors alliés, empêtrés dans leurs fantasmes de la guerre précédente, et peut-être aussi impressionnés par la bonne figure de ce Monsieur Hitler, dont on ne pouvait qu'admirer le sens de l'ordre.

Le général Gamelin, chef des armées françaises, se montre tellement nul qu'on le remplace après neuf jours de bataille. Le 6 juin, à Dunkerque, l'embarquement panique d'une grande partie du corps expéditionnaire britannique, et de quelques unités françaises, s'achève. La veille, l'envahisseur s'était élancé vers le reste de la France.

Le 13 juin 1940, à sept heures du matin, à Aubervilliers, chez Bréguet, au lieu de se mettre au travail, le personnel réuni dans la cour écoute le discours du patron debout sur le perron des bureaux: "Les Allemands arrivent. Évacuation. Rendez-vous à Toulouse. Tous Français. On les aura "

Un immense nuage de fumée couvre le ciel, venant du Nord, salissant tout d'une suie collante, exprimant bien le deuil qui convient à la situation: tous ont les mains noires et des visages de charbonnier.

On s'est donné rendez-vous, une dizaine de copains de l'atelier, place de la République à 17 heures. La mère de Jean-Claude Stern, un de mes amis radio-amateurs, mobilisé, m'a prêté la bicyclette de son fils pour remplacer la mienne, accidentée. À 18 heures, par la Porte d'Orléans, nous sortons de Paris, pas mécontents de partir ainsi à l'aventure, au lieu d'être enchaînés à nos voilures.

Rouler n'est pas facile. Des réfugiés plein la route, avec, pêle-mêle, des paquets, des valises, des malles, des matelas, des meubles, des chiens, des chats, des volailles, des enfants, des grands-parents, des brouettes, des charrettes à bras, des voitures hippo ou automobiles, ou plutôt immobiles. Pour échapper à cette paralysie, nous quittons la route nationale pour une route départementale en épi.

À Sainte-Geneviève-des-Bois, à la tombée de la nuit, on bivouaque. Je n'ai pas de tente. Je me roule dans une couverture, la tête sur mon sac, à la belle étoile. À Étampes, le lendemain matin, léger pillage: une poule qui passe par là, des petits pois dans un jardin, avec des carottes. Des cerises pour le dessert. "Eh, regarde! Il y a du persil et de l'estragon..."

Les avions bombardent et mitraillent ailleurs: "Oh, dis donc! Tu entends!" On voit les avions survoler la route, et piquer, là-bas au loin. Ici il fait beau, et rouler en vélo au soleil est bien agréable. Voici Pithiviers. Nous traversons la Loire à Jargeau. Certains disent que c'est sur la Loire que doit avoir lieu le sursaut comme autrefois sur la Marne. Les préparatifs ne sont pas évidents.

On campe au Sud d'Olivet, le 14 au soir. La poule, avec les carottes et les petits pois, dans une marmite, nous console des muscles douloureux. Réveil tardif au matin. La rencontre d'un régiment d'infanterie anglais nous apprend que les Allemands sont entrés hier dans Paris. L'après-midi nous retrouve sur les vélos. On évite encore la N20.

Le soir, les jambes épuisées, nous campons à Selles, au bord du Cher. Le lendemain matin, nous reprenons la route. Après Châteauroux, ça commence à monter vers le Massif Central, pédaler devient nettement plus dur. On s'accroche parfois aux camions lents. Les fatigues sont inégales, le groupe s'effiloche. Il faut attendre les retardataires.

Interminables ergoterics, vers la fin de l'après-midi: " On campe ici – Non! Là. – Pourquoi pas là-bas?" L'épuisement me rend impatient: je m'en suis allé seul, remorqué par un camion et j'ai dormi dans le foin d'une ferme 20 kms avant Limoges, à côté d'un charcutier, réfugié là avec sa famille et sa camionnette pleine de victuailles. Ils m'ont offert du saucisson, du pain, et du fromage. Et le lendemain, 17 juin, je grimpe vers Limoges.

### Réfugié.

Ça bourdonne autour de moi. Les gens parlent du maréchal Pétain. Il a fait un discours hier soir. "Armistice... cesser le combat... héros de Verdun<sup>8</sup>... à la T.S.F... il a fait don de sa personne à la France... Vieux soldat..." Le respect s'étend à la ronde. Il serait en train de demander un

---

<sup>8</sup>) Verdun: grande bataille de la première Guerre Mondiale. Coût: la vie de 360 000 Français et 335 000 Allemands. Ce qui provoque des protestations parmi les "massacrés": 30.000 à 40.000 "mutins" chez les Français. Les conseils de guerre prononcent 629 condamnations à mort, dont 75 sont exécutées. Lorsque, à la fin de la deuxième Guerre Mondiale, le "Vainqueur de Verdun" sera à son tour condamné à mort pour trahison, sa peine sera commuée en détention perpétuelle.

armistice aux Allemands. "C'est pas vrai! Vous déconnez! – Si! Si! – Et ta soeur?" Les gens ramassent toutes les rumeurs, racontent n'importe quoi!

Le président du conseil, Paul Reynaud, qui répète partout qu'on va se battre jusqu'au bout – son gouvernement a déclaré la guerre à l'Italie il y a tout juste une semaine – à présent céderait la place à Pétain pour que celui-ci demande un armistice? C'est pas croyable. Serait-ce une ruse pour gagner du temps? Ou bien une de ces histoires propagées par la cinquième colonne?

C'est pourtant vrai qu'Hitler fait ce qu'il veut: invasion du Danemark, de la Norvège, de la Hollande, de la Belgique, du Luxembourg – sans parler de l'Autriche, de la Tchécoslovaquie et de la Pologne croquées les années précédentes – et à présent il s'attaque même à la France, balayant tout devant lui.

Mais ça n'est quand même pas une raison pour si vite demander un armistice! Churchill, lui, a dit que les Britanniques se battraient "sur les mers, sur les plages, dans les collines, qu'ils défendraient leur île et ne se rendraient jamais!" Autour de moi les gens s'abritent à l'ombre de notre homme providentiel: "Pensez donc, si c'est Pétain qui le dit..."

N'importe quoi! Soyons sérieux! On a à peine commencé à se battre... Mon enfance a été nourrie de récits de la guerre de 14-18, et je sais très bien qu'on ne défait pas le soldat français aussi facilement. Parfois il recule, on en tue beaucoup – les états-majors n'hésitent pas à y mettre le prix – mais il y a toujours un sursaut victorieux comme sur la Marne.

On chantait, à l'école, que mourir pour la Patrie était le sort le plus beau, le plus digne d'envie. Dans les histoires de guerre, le Chef franchissait, toujours le premier, le parapet de la tranchée en criant: "En avant!" Ce vieux galonné qui, au lieu de mener le combat chevrote, à l'abri d'un microphone, qu'il fait don de sa personne à la France, me paraît bien ramolli.

Je suis au centre d'accueil des réfugiés, à Limoges. Réfugié! Tous ces autres, fuyant le Blitzkrieg de la Wehrmacht, encombrant les routes, et que je vois passer depuis le mois de mai: voilà que j'en suis!

C'est l'heure du déjeuner. On fait la queue, au soleil, devant la porte, les salles sont pleines, des dames à louches balancent des platées: "Encore un peu, vous êtes si jeune..." C'est pas de refus, j'ai pédalé toute la matinée: le Massif Central creuse l'appétit du cycliste.

Je reprends la route après déjeuner. Brive-la-Gaillarde est à cent kilomètres. Interminable suite de descentes et de côtes. Surtout de côtes. Peu de camions pour me tirer<sup>9</sup>. La route nationale 20, grosse artère de l'exode, à présent est quasi déserte. Les gens doivent avoir eu leur élan brisé par cette histoire d'armistice.

A Brive, les dames de la Croix-Rouge sont installées dans la gare. Elles accueillent, nourrissent tous ceux qui arrivent, leur offrent une paille pour la nuit. J'avale des assiettées de bonne soupe épaisse et puis je m'effondre dans un coin et dors comme un caillou.

Au matin, café au lait, grosses tartines: l'armistice aussi est sur la table. Aucun doute, Pétain l'a demandé. Comment est-ce possible? Les gens semblent s'habituer à l'idée. Pourtant il ne peut s'agir que d'une ruse pour gagner le temps d'organiser quelque chose... Ce Maréchal doit être un vieux roué... Pas même six semaines que les Allemands ont attaqué et on dirait déjà pousse<sup>10</sup>? La dernière fois, ça avait pris plus de quatre ans pour qu'on gagne. Rira bien qui rira le dernier.

Je rumine cette chose invraisemblable. Mon sac sur le porte-bagages du vélo, je roule. Paris est à 500 kilomètres derrière moi, Cahors a cent kilomètres au Sud. Exubérance de l'été, de la verdure, le soleil triomphe. Je commence à avoir de bonnes jambes. Ça monte et je transpire. Des orages se forment l'après-midi, éclatent. Les averses glacées me transpercent, les grêlons crépitent sur le feuillage, le déchirent, m'obligent à mettre pied à terre pour ne pas dérapier, une vapeur blanche monte du sol chaud. Je suis trempé, le vent de la descente me frigorifie: je claque des dents. Grimper la côte suivante me réchauffe et me sèche.

Cahors. Excellent souper au centre d'accueil. L'armistice est toujours là. Mais enfin! Et l'Afrique du Nord? Les Colonies? Cet Empire qui fait de la France une puissance qui n'a d'égale que l'Angleterre, son alliée? Les gens tournent en rond, comme un chien qui cherche à se coucher. Certains déjà

---

<sup>9</sup>) Les camions de l'époque, peu puissants, étaient obligés de monter les côtes en première, et le cycliste agile pouvait s'y accrocher pour se faire remorquer.

<sup>10</sup>) L'historien A.J.P. Taylor écrit que dans ces six semaines, il n'y en a eu que deux de guerre "dynamique".

forment le projet de rentrer chez eux: "Dame! On peut pas laisser la maison vide comme ça!"

Les héros, à force de se faire tuer plutôt que de se rendre – 1870, 1914, – sont morts. Je suis entouré de prudents, de frileux, et de soumis. Pas content, je remonte sur mon vélo – les jours sont longs en juin, la fraîcheur du soir, agréable – et je sors de la ville, en route pour Montauban.

Quinze kilomètres plus loin la fatigue me rattrape. Il y a là une petite ferme, avec une grange un peu écroulée. Un vieux couple m'accueille, et me donne la permission de coucher dans son foin, me donne aussi du pain, du vin et du fromage. Je n'ai pas l'habitude du vin. Ils s'inquiètent de me voir boire de l'eau.

Mes hôtes sont tristes. Leur fils est à la guerre. Nous parlons de l'armistice. Un voisin leur a dit. Eux aussi, ça les dépasse. Lui a fait l'autre guerre; dans les tranchées, bien sûr. Leur fils sera peut-être bientôt de retour, entier? Ils auraient besoin de lui, la terre du haut Quercy impose un travail bien pénible à ce vieux couple.

Lait chaud et tartines le lendemain matin: adieu à mes hôtes, si courtois. La route descend de la montagne. La chaleur monte de la plaine. Après Caussade, c'est tout plat. Deux ou trois voitures me dépassent. Je longe la voie ferrée, où plus un train ne roule. Arrivée à Montauban, sous les orages qui éclatent, à temps pour déjeuner. L'après-midi, il pleut des cordes. J'ai un arriéré de sommeil à rattraper. Le centre d'accueil m'héberge: les dames de la Croix-Rouge ont l'accent du Midi.

Le soleil revient avec le matin. De bonne heure j'enfourche mon vélo, et j'arrive vers onze heures aux Ateliers Bréguet, à Toulouse, but de mon voyage. Nous sommes le 20 juin 1940.

Pétain sait. Il nous dira.

A chaque kilomètre  
chaque année  
des vieillards au front borné  
indiquent aux enfants la route  
d'un geste de ciment armé.

Jacques Prévert.

Bréguet à Toulouse: Grands hangars vides, peu de machines sont arrivées d'Aubervilliers, peu de monde aussi. Pas de travail, mais de longues discussions. Il y a une cantine. On peut dormir dans des chambrées, à même le sol. Il y a des couvertures.

Dans un coin, un poste de TSF: Pétain y fait encore un discours. Il répète qu'il a été obligé de demander l'armistice. Il dit que c'est ma faute, notre faute: nous sommes trop faibles, nous n'avons pas assez travaillé, pas assez fait d'enfants, il nous manque des armes, des avions, et les divisions anglaises, américaines et italiennes qui étaient à nos côtés en 1918. L'esprit de jouissance l'a emporté sur l'esprit de sacrifice. La défaite, on l'a bien cherchée!

Ça alors! Esprit de jouissance aux Ateliers Bréguet! Ce vieux capitulard chevrotant, pérorant, plastronnant, écho sénile de ces fléaux de mon enfance, détenteurs de LA vérité, toujours prêts à s'asseoir sur le rire, à voir le mal où il n'y a que joie de vivre, à étouffer l'exubérance: "Les gens sérieux ne rient pas! On n'est pas ici-bas pour s'amuser!"<sup>11</sup> Me déclarer ainsi vaincu, moi! et coupable en plus! Quel culot!

Dans l'usine la discussion serpente, tourne en rond, s'assoit, repart. Étonnement. L'armistice nous abasourdit. Pas contents de la défaite, pas vraiment fâchés de la fin des hostilités, quand même un peu honteux de l'écrasement si facile. "Pétain... Chef... Vainqueur de Verdun... – Il est pas très combatif, votre vainqueur de Verdun." Regards torves vers l'irrespectueux. "S'il dit que c'est comme ça, il sait quand même mieux que toi... les Allemands, ils sont trop forts, ils vont faire une bouchée des Rosbifs..."

---

<sup>11</sup>) Il est sans doute difficile, cinquante ans plus tard, d'imaginer le carcan que représentaient alors les adultes pour ceux qui n'avaient pas encore l'âge de la majorité: 21 ans. Le respect exigé! La censure! La suffisance des maîtres, prêtres, parents, ou simplement des gens plus âgés, qui possédaient la science du Bien et du Mal!. Et ne se gênaient pas pour vous le faire savoir.

Là, pas tous d'accord: il leur faudra tout de même traverser la Manche, aux Chleuhs. "Les Anglais ne vont pas se laisser faire... – Tu crois qu'ils tiendront mieux que les Français? – Ouais, il y a même un général français, là-bas à Londres, qui aurait dit à la TSF, c'est Roger qui l'a entendu, oui celui qui a été ministre de la guerre pendant quelques jours, un général, il a dit que tout n'est pas perdu... – Et Churchill, c'est pas lui qui pleurniche... Et en plus il nous offre de faire une nation de la France et de la Grande Bretagne: on serait tous citoyens d'un même pays, et on se battrait côte à côte<sup>12)</sup>"

J'ai déjà vécu un an en Angleterre et être Franco-Anglais est une idée qui ne m'effraie pas. Elle n'attire pas les foules, est vite recouverte par la question de suprême importance: tout ça, c'est la faute à qui? Et puis on a besoin d'un Chef, un vrai. Ils sont nombreux à être tentés par la position du disciple assis, attendant la bonne parole. Pétain sait. Il nous dira.

Tout de même, nous sommes quatre: Emile Barillet, Daniel Duthé, Norbert Martine, et moi, du même âge, de la même équipe des volets – eux sont professionnellement plus qualifiés – vexés d'être ainsi déclarés perdants avant même d'avoir joué. C'est inacceptable, donc pas vrai. Il doit y avoir quelque chose en dessous de tout ça. Et si on allait voir à la Gendarmerie? Sûrement quelque réaction se trame quelque part...

À la Gendarmerie, lorsque nous entrons, le bureau est vide. Mais il y a une vive discussion dans une pièce voisine, une phrase nous parvient: "...vieux con de quatre-vingts ans..." qui confirme ma méfiance de ce galonné sénile qui m'exhorte à l'expiation de fautes que je ne me connais pas.

Un gendarme sort et s'enquiert. Non, ils n'ont aucune consigne pour la deuxième moitié de la classe 40, la nôtre à tous les quatre, qui devait être la prochaine mobilisée. Il ne sait pas ce qu'on peut faire. Il partage notre désarroi. La tête basse, nous rentrons au centre d'hébergement Bréguet. C'est pas facile à avaler, leur capitulation.

---

<sup>12)</sup> Tel est mon souvenir. Mais Jean-Pierre Azéma, dans le Monde du 4 août 1989, m'apprend que l'idée de l'union franco-britannique venait de Jean Monnet.

## Chapitre un.

Agir et penser comme tout le monde n'est jamais une recommandation; ce n'est pas toujours une excuse.

Marguerite Yourcenar.  
Archives du Nord.

22 juin 1940.

C'est fait, l'armistice est signé. Quoi? C'est tout? On se couche par terre? Non! Merde!! NON!!!

Il faut se tirer de là avant que les Allemands arrivent. L'Afrique du Nord? L'Angleterre? D'abord sortir de France, après on verra. Il n'y a toujours pas foule derrière nous. Il doit encore y avoir des bateaux dans les ports, sur le point de prendre la mer. Bordeaux? Les Allemands y seront sans doute avant nous. Notre meilleure chance semble être d'aller davantage vers le Sud: Bayonne, peut-être Biarritz, Saint-Jean-de-Luz... Les sacs refaits sont amarrés aux vélos. En selle. On roule vers Bayonne. Il faut faire vite.

La chaleur de la plaine gasconne est écrasante. Cent kilomètres plus loin, épuisés – Parisiens, nous n'avons pas l'habitude de ce soleil méridional – on campe à Castelnau-Magnoac. Troc, au matin, avec un garagiste: nos quatre bicyclettes, plus trois mille francs, contre une 5CV Citroën un peu mûre, une Trèfle. Il fait le plein d'essence et nous donne en plus un bidon de cinq litres.

La Trèfle est une voiture à deux places, décapotable, avec un spider. On replie la capote sur le spider, et deux d'entre nous s'installent, assis dessus, chacun d'un côté, les jambes pendantes à l'extérieur. Celui qui sait, conduit, et le dernier s'assied à côté du chauffeur. La Trèfle atteint le cinquante à l'heure: plaisir du vent dans les cheveux après la transpiration vélocipédique!

À Bayonne, le port est mort, les bateaux sont partis. "Si on allait voir le consul d'Espagne? Franco, tu sais<sup>13</sup>... Alors celui du Portugal?" On va le voir. Il ne connaît que les lignes régulières, toutes suspendues. On rôde, à la chasse au renseignement. Puis on roule vers Biarritz, qui n'est pas vraiment

---

<sup>13</sup>) En Espagne le général Franco venait de se saisir du pouvoir après une guerre civile sanglante et avec l'aide des nazis allemands et des fascistes italiens.

un port. Saint-Jean-de-Luz: les bateaux de pêche sont solidement amarrés, sans intention de partir. Il paraît que la veille encore, il y avait dans la rade un navire de guerre anglais, HMS<sup>14</sup> Galatea, qu'est venu rejoindre un Canadien, HMCS Fraser, un Polonais aussi, le Batory...

Rien à faire ici. Il nous reste à essayer Port-Vendres, à l'autre bout des Pyrénées. Sur notre carte Michelin, la N117 part de Bayonne pour arriver à Perpignan. Port-Vendres est un peu au Sud.

27 juin 1940.

Nous quittons Saint-Jean-de-Luz. À la sortie de Biarritz, déboulant de leurs brumes nordiques, riant au soleil: les Conquérants! Grosses voitures feldgrau, arrogantes, camions pleins de grands hommes casqués, en uniformes camouflés, armés jusqu'aux dents, heureux comme des poux. Sur le bord de la route, quelques femmes agitent des écharpes de bienvenue. Deux ou trois hommes font le salut hitlérien. Adrénaline! La bête furieuse: on envahit, on viole mon territoire<sup>15</sup>!

À bord de la Trèfle, les autres réagissent comme moi: c'est le délire! On remonte la colonne Chleuh à fond de train, – nos cinquante à l'heure! – déchaînés: insultes aux envahisseurs, crachats, menaces du poing, Marseillaise... Une petite voix me dit bien que c'est ainsi qu'on fabrique les martyrs, que c'est une forme de combat pas rentable, mais l'exaltation emporte tout. Médusée, la horde hitlérienne ne réagit pas, sauf une grosse voiture qui sort de la file et essaie sans conviction de nous pousser dans le fossé. D'une courbe élégante, notre chauffeur l'esquive. Nous sortons indemnes de ce premier engagement avec l'ennemi.

Nous traversons Bayonne. À un carrefour, un agent de police veut nous arrêter alors que nous chantons une dernière Marseillaise. Joues gonflées sur son sifflet, bâton blanc impératif. On vient d'affronter la Wehrmacht, c'est

---

<sup>14</sup>) HMS: His Majesty's Ship: Navire de Sa Majesté. HMCS: Navire Canadien de Sa Majesté.

<sup>15</sup>) Je suis né à la fin de la Grande Guerre. Les histoires de mes premiers livres décrivaient toutes l'horreur de l'ennemi, qui coupait les mains des petits enfants, etc... La haine du Boche a accompagné ma croissance. Mourir pour la Patrie est le sort le plus beau: je suis le fruit de l'école républicaine, laïque et obligatoire... Lorsqu'au lycée Janson de Sailly l'heure est venue d'apprendre une deuxième langue étrangère, j'ai fondu en larmes en entendant les accents teutons du professeur d'allemand, et il a fallu m'évacuer vers le cours d'espagnol.

pas un flic qui va nous arrêter! On fonce dessus, klaxon rauque. Il saute en arrière, l'air indigné.

Sur la N117, plus personne. L'exaltation tombe. Le soir venu on campe dans une grange près de Saint-Girons. L'hospitalité, comme partout, est chaleureuse. Surprise: dans la grange où nous dormons, la paille est de maïs.

On passe, le lendemain matin, le col del Bouich avant d'entamer la descente en zigzag vers Foix. "Merde", dit celui qui est assis à côté du chauffeur. Il vient de faire tomber sa cigarette tout près du bidon d'essence. Les yeux du chauffeur quittent un instant la route pour regarder la cigarette et le bidon. La voiture dérive vers l'épaulement. "Fais gaffe!", dis-je, assis sur la capote repliée. Réflexe rapide, coup de volant habile qui remet la voiture sur la bonne voie, mais détruit mon équilibre: je tombe de la voiture sur l'épaulement si bien évité par le chauffeur.

Heureusement, un cantonnier était passé par là avant moi. L'armistice ne l'avait pas détourné de son devoir, et il venait de faucher. Tel un galet plat jeté à la surface de l'eau, je ricoche à plat ventre sur la surface de l'herbe coupée, sans plus de mal qu'un peu de peau éraflée aux coudes. Au bout de la N117: Perpignan.

#### Juillet et août 1940.

Le centre d'accueil des réfugiés, à Perpignan, est sis dans un jardin public. On s'y installe. Les rumeurs foisonnent: "...au large de la plage du Canet... vendredi prochain à Port-Vendres... un sous-marin... il y a un Polonais qui sait où... la Croix-Rouge... le consul américain... passer en Espagne... Je connais un type..." Ça bavarde. On tourne en rond. On passe des nuits sur des plages, sur des digues, des heures à faire la queue devant des portes fermées. Jamais rien de concret.

Un saut à Port-Vendres pour apprendre que les seuls bateaux qui naviguent vont en Afrique du Nord, et qu'il faut un certificat affirmant qu'on y a affaire – des parents, du travail – pour avoir le droit de monter à bord. Rien que je puisse saisir immédiatement. Et puis l'Afrique du Nord, c'est encore Pétain... Je préférerais aller en Angleterre qui n'a toujours pas, elle, l'air de vouloir s'effondrer devant les Allemands.

Les Anglais ne sont pas heureux de se voir ainsi abandonnés par les Français. Le traité qui les liait disait bien: pas d'armistice pour l'un sans l'accord de l'autre. Paul Reynaud avait promis de mettre hors combat en les expédiant en Angleterre les 400 allemands prisonniers des Français, dont un bon nombre sont des aviateurs descendus par les Britanniques: Pétain vient de les rendre aux Chleuhs.

L'armistice franco-allemand oblige la Flotte française à regagner ses ports d'attache. Les Anglais craignent que les Allemands ne la saisissent. Ce serait pour eux un coup trop dur. Ils ne peuvent courir le risque d'attendre sans agir, que ce superbe outil de guerre soit retourné contre eux. Dans les ports sous contrôle anglais les navires français sont neutralisés. À Alexandrie, un accord entre les amiraux Godfroy et Cunningham immobilise la flotte française et rassure les Britanniques.

Mais le 3 juillet 1940, à Mers el-Kébir, l'amiral Gensoul, sans prendre la peine de transmettre au gouvernement de Vichy les diverses options qui lui sont offertes – se rendre en Grande-Bretagne ou aux Antilles pour mettre ses navires hors d'atteinte des Allemands – refuse tout compromis avec les Anglais. L'amiral Somerville canonne alors et coule les navires français, dont mille trois cents marins paient de leurs vies ce désaccord.

Ici, les autorités dispersent les réfugiés dans les villages alentour. Nous atterrissons à Canohès où l'on nous loge dans une maison vide. L'institutrice du village est aussi l'infirmière et soigne mes coudes qui ne cicatrisent pas vite depuis qu'ils ont été éraflés sur la route de Foix.

Canohès est un joli village à quatre kilomètres de Perpignan; il possède un réseau de fossés qui lui sert de tout-à-l'égout. Il faut de temps à autre les curer. Monsieur le Maire en offre le nettoyage aux réfugiés. Nous pataugeons dans la gadoue odorante sous le soleil ardent, entourés de bourdonnantes mouches bleues. Flac! Les pelletées de boue noire jetées hors du fossé nous éclaboussent le visage, maculent les torsos nus. Plaisir inouï! C'est bien la première fois – "Touche pas à la boue, tu vas te salir! – que nous avons le droit de jouer comme ça! L'argent ainsi gagné permettra, le 16 août, de célébrer mes vingt ans.

Le maréchal-ferrant-mécanicien du village, hospitalier, bon vivant, communiste, nous emmène un soir à la pêche à l'anguille: des vers de terre

sont enfilés dans le sens de leur longueur sur un brin de laine, qu'on love puis attache au bout d'un bâton. Au clair de la lune on trempe les boucles ainsi formées dans l'eau rapide d'un canal d'irrigation bordant le vignoble. Lorsque l'anguille, friande de vers de terre, mord, ses dents restent accrochées aux fibres de la laine juste assez longtemps pour sortir la bête de l'eau. Elle lâche prise alors et tombe, si tout est bien ordonné, dans un parapluie ouvert et retourné, posé sur la rive: grand bol de soie noir dont les côtés abrupts et lisses l'empêchent de s'évader.

Un jour d'orage, sous la pluie, dans les vignes, c'est la chasse aux escargots. On emplit des paniers à salade baveux, gluants. Mises à jeûner quelques jours, puis cuites sur un gril posé sur les braises, coquilles crochetées pour les en sortir, on mange les bestioles accompagnées d'ailloli et de vin. On cause, accent d'ici, accent pointu, au coin du feu. Ils nous racontent la Catalogne, on leur dit Aubervilliers. On parle de la guerre.

On écoute, à la T.S.F., la BBC sur ondes courtes: depuis le début d'août les Allemands bombardent lourdement, de jour, les villes de l'Angleterre. La Royal Air Force ne se laisse pas faire: en trois jours elle détruit 217 avions de la Luftwaffe.

Le dynamisme mollit. Deux des quatre copains disent qu'ils rentrent chez eux. Une voisine qui a vécu au Maroc, m'invite parfois à déjeuner, j'ai envie de l'embrasser, je n'ose pas. Le jeudi matin, la marchande de poisson installe son étal, belle fille qui m'emmène l'après-midi promener dans le vignoble, et m'invite à regarder l'envers des feuilles d'un bel amandier.

Le soleil est chaud. Le raisin commence à mûrir, les jardins rougissent de tomates, il suffit de tendre la main pour qu'une pêche tombe dedans, les gens sont aimables. Chaleur des nuits d'été, chants des insectes, vers luisants dans l'herbe, odeurs de thym, de marjolaine... Telle une bouture je sens des racines qui poussent.

## Chapitre deux.

### ESPAÑA.

5 septembre 1940.

Trois Écossais sont arrivés au centre d'accueil, à Perpignan, rescapés de la 51<sup>st</sup> Highland Division qui s'est trouvée coincée par les Allemands à Saint-Valéry-en-Caux, une espèce de Dunkerque avortée. C'est à moi qu'ils demandent, puisque je parle anglais, comment passer en Espagne. Ils ont un accent à couper au couteau, et j'ai du mal à les comprendre. Mon anglais ne semble pas leur poser de difficulté.

Je n'en sais guère plus qu'eux, sauf que je possède une carte Michelin qui montre les Pyrénées-Orientales jusqu'à la frontière, mais où le territoire espagnol est en blanc. Et si j'allais avec? Nous partons ensemble. Notre but: le consulat anglais à Barcelone.

Le 5 septembre 1940 nous descendons du train à Banyuls. Plus près de la frontière semble imprudent. Déjà, pour éviter un contrôle de gendarmes, mes amis doivent, mine de rien, franchir la petite barrière blanche qui entoure la gare, et se faufiler derrière le bâtiment.

La carte nous montre la route à prendre pour aller vers le Sud. Elle monte vers la montagne, se transforme en chemin de terre. On traverse des vignes: orgie de raisin sucré, celui-là même qui fait le vin de Banyuls, puis le chemin devient sentier, puis plus rien que des étendues d'ajoncs, dont les épines peignent jusqu'aux genoux le tweed de mon pantalon. La nuit tombe, à peine un ongle de lune. La Voie Lactée guide nos pas, jusqu'au sommet. Sur la montagne, au col del Tourn, épuisés et transis, nous dormons à même la terre.

L'aube est glacée. Nous contemplons l'Espagne révélée peu à peu par le jour qui se lève. Il n'y a pas de chemin, mais des entrelacs de pistes dessinées par les pieds des moutons. On se lance en courant pour se réchauffer. Plus bas, un sentier prend forme, le soleil grimpe dans le ciel, la chaleur monte, nous avons vite trop chaud, et envie de dormir. Serait-il plus sage de s'arrêter, et de marcher la nuit? À un tournant du chemin: un groupe d'hommes armés vient vers nous avant que la question soit tranchée. C'est une patrouille de soldats, en guenilles, qui nous cueille bien poliment.

Grandes palabres entre eux pour décider que faire de nous. La plupart s'en fichent, semblent vouloir nous laisser aller, mais finalement l'emportent ceux qui préfèrent évacuer toute responsabilité en nous remettant à la Guardia Civil.

Le village le plus proche s'appelle Villamaniscla. Tout en marchant, un des soldats, qui parle français, nous explique l'Espagne après la guerre civile: ils sont très pauvres, il n'y a plus rien. Leurs uniformes en loques? Ils sont loin de l'état-major, et ce qu'on leur envoie passe par tant d'échelons, aux besoins pressants, aux doigts crochus, qu'il ne reste pas grand-chose lorsque l'approvisionnement parvient dans leur montagne.

Au village, deux Gardes Civils – espèce de gendarme, au curieux bicorne noir: j'en ai vu un semblable sur la tête de Pandore, au Guignol du jardin des Tuileries – nous prennent en charge. Tout le monde est charmant, grands sourires, gestes rassurants, on nous porte à boire et à manger, avec mille excuses: l'Espagne est si pauvre. "¡La guerra, hombre!"

"Nous sommes Anglais. Nous voudrions voir le Consul. Bien sûr! ¡Si hombre! ¡Mañana! ¡Mañana por la mañana!<sup>16</sup>!" Mais pour la nuit on nous enferme au calabozo: un petit hangar qui, sur la place du village, sert de cachot.

Au matin, l'autocar nous attend pour aller à Figueras, escortés de nos Gardes Civils. Avons-nous de quoi payer notre billet? Ah... Nous n'avons pas d'argent espagnol. La gravité de la situation se mesure à l'extrême tristesse qui envahit les visages l'instant d'avant souriants. Avec un gros soupir le vendeur de tickets enfin accepte notre argent français. Les sourires aussitôt reviennent. Le car démarre sous le soleil et brimbale sans se presser sur la route défoncée.

Figueras. La Delegacion de las Fronteras: ça doit être une police des frontières. On nous apporte des bols de soupe pour déjeuner. Tout l'après-midi nous attendons dans les bureaux. Le soir, toujours encadrés de deux Gardes Civils, nous traversons à pied la ville, sous les regards curieux. Ce grand bâtiment renfrogné avec inscrit au-dessus de la porte: Prision de Partido, on ne va quand même pas là? "¡Si hombre!"

---

<sup>16</sup>) Bien sûr, mon vieux! Demain! Demain matin!

Mañana.

I never saw a man who looked  
 With such a wistful eye  
 Upon that little tent of blue  
 Which prisoners call the sky...  
 The Ballad of Reading Gaol<sup>17</sup>. Oscar Wilde.

Et le Consul alors? "¡Mañana hombre!, ¡Mañana! ¡Mañana por la mañana!" La lourde porte s'ouvre, et se referme, bruit de caveau qui me saisit le coeur. Moi en prison! Comme un voleur! Oh, t'es pas un voleur... Non mais t'es en prison.

Debout dans une grande pièce, séparés les uns des autres, défense de se parler: "¡Silencio! Videz vos poches!" Un gardien nous fouille, un autre inscrit nos noms sur un grand registre.

Je suis Maurice Menzies – je viens d'adopter le nom de jeune fille de ma grand-mère écossaise. "Et ce passeport dans ta poche au nom de Maurice Le Riche de Cheveigné? C'est celui d'un copain dont j'ai été accidentellement séparé." La photo qui y figure date d'il y a 5 ans, de mon voyage en Angleterre alors que j'avais quinze ans. Le gardien rigole, mais accepte. On nous fourre dans une cellule pour la nuit. Grosse porte qui se ferme. Bruit de serrure. Je suis vraiment en prison.

Dimanche matin, 8 septembre: grande cour ensoleillée, pleine de monde. Parmi la foule, onze Anglais, tous rescapés du corps expéditionnaire britannique en France. "How do you do?" Les officiers interrogent mes trois copains Écossais. Le groupe qui nous accueille chaleureusement est solidaire, mais officiers et hommes de troupe se tiennent, comme il se doit dans l'armée britannique, convenablement séparés. Tous assis dans la poussière, mais à part.

La masse des prisonniers provient de l'armée de la République, avec qui Franco règle ses comptes. On parle, sous le soleil, de vingt, trente, cinquante années de prison, de fusillade quotidienne.

---

<sup>17</sup> Jamais je n'ai vu un homme regarder, d'un œil aussi nostalgique, cette petite voûte bleue que les prisonniers appellent le ciel. Ballade de la Prison de Reading.

Le dos au mur, le visage tourné vers le ciel, comme s'il le prenait à témoin, et aussi lui demandait des comptes, un homme crie un flamenco interminable, élégiaque, désapprobateur.

Rien à faire qu'à laisser le temps passer. Moi aussi je reste accroupi dans la chaleur du soleil. Conversations décousues, méditations, ruminations, interrompues par les repas. Pois chiche et riz sont les deux mamelles de la prison. La nuit, sous une couverture, à même le ciment du sol, on dort à touche-touche d'un sommeil ponctué des cris de ceux qui rêvent au passé, ou à l'avenir, pour eux plein de terreur.

Samedi 14, on déménage. Sous escorte de soldats, nous grimpons jusqu'au Castillo, un fort qui surplombe Figueras. La guerre est passée par là. Nous entrons dans une ruine: gravats, douilles d'obus et de balles jonchent le sol. On s'installe dans celles des casemates qui tiennent encore debout.

Visite d'un prêtre, dont le vocabulaire semble être limité à "mañana", sa seule réponse à l'urgence de nos questions. "Quand pourrons-nous...? Quand verrons-nous...? Quand aurons-nous...? Quand saurons-nous...? – Mañana, hombre, mañana."

Visite, enfin! du Consul d'Angleterre. Il nous apporte un panier de fruits, de l'espoir, un peu d'argent pour la cantine. Il prend nos noms. Je lui dit être Français, mais Anglais pour les Espagnols. "Hold on!" dit-il, "We'll get you out<sup>18</sup>."

On déchiffre des journaux espagnols. Les raids aériens continuent sur l'Angleterre. Un jour, raid massif: 650 bombardiers, mais 65 sont abattus. Et le 15 septembre la RAF se déchaîne: 165 avions ennemis détruits! Sur la côte française elle attaque les péniches de débarquement qui s'assemblent pour l'invasion que préparent les Allemands, et à laquelle ceux-ci ont donné le nom de "SEELÖW<sup>19</sup>."

Toujours rien à faire qu'à attendre, à guetter l'incident qui fera des rides sur ce calme plat: les repas, la visite du consul, de Mañana le prêtre... Le dos appuyé sur une pièce mutilée de DCA, je rumine le passé récent. Mon

---

<sup>18</sup>) Tenez bon. Nous vous sortirons de là.

<sup>19</sup>) Otarie.

voyage en bicyclette... Toulouse la rose... La Trèfle sur la N117... la douceur de Canohès... ma mère laissée à Paris...

Ma mère... Noël de Cheveigné<sup>20</sup>, née en 1877, du second mariage de son père, sous-préfet de Louis-Philippe à Lombez, puis à Clamecy; de Napoléon III à Sarreguemines et à Étampes. À la mort de sa première femme, le coquin avait filé en Angleterre épouser la sœur de la gouvernante de ses enfants, une Écossaise, au grand scandale de la famille.

Ma mère, elle, s'était mariée en 1903 avec Maurice de la Croix de Castries, contre l'opposition vigoureuse du père du fiancé. Maurice a 25 ans, est lieutenant au 5ème régiment de Chasseurs à cheval, lorsqu'il fait publier ses bans de mariage à la Mairie de Meaux et à la Mairie du 16e arrondissement de Paris le 25 juin et le 6 juillet 1902. Le 26 décembre 1902 – lendemain de Noël! – le père fait opposition. Le 12 mars 1903, le tribunal ordonne la mainlevée, le père interjette appel. Le 13 mai la Cour d'Appel confirme le jugement, ils sont enfin mariés le 6 juin 1903. Sans doute écrasés par l'hostilité de l'environnement, ils divorcent cinq ans plus tard<sup>21</sup>.

1914. La Grande Guerre. Ma mère s'engage avec la Croix-Rouge, est décorée de la Croix de Guerre pour avoir soigné les blessés sous le violent bombardement allemand de la cathédrale de Reims. Elle rejoint le Service de Santé des Armées en 1915.

1916. Maurice de Castries est tué. Noël part avec l'Armée d'Orient: Corfou, Florina, Salonique, etc.. Paludisme, typhus exanthématique, blessures, bêtise des états-majors, etc.. Elle en soigne les victimes. Citations à l'ordre du Service de Santé.

1919. La guerre est finie. Le sang ne coule plus. Les hôpitaux se vident. La tension se relâche. On a le temps de se laisser aller, de jouir un peu de la vie. Ma mère rentre en France en décembre 1919, enceinte.

---

<sup>20</sup>) Vers 1700, trois frères Le Riche, fermiers généraux, ne sachant sans doute que faire de leur argent, ont acheté au roi,- qui sans doute en manquait - des titres de noblesse, l'un devenant Le Riche de Breuilpont, l'autre Le Riche de la Pouplinière - le protecteur de Rameau - et le troisième Le Riche de Cheveigné.

<sup>21</sup>) Dans l'ouvrage "Papiers de Famille" où il raconte l'histoire de sa famille, le duc de Castries, de l'Académie Française, écrit, p.281, que Maurice de Castries est mort pour la France en 1916. Aucune mention du mariage, ni de l'opposition du père au mariage de Maurice. Lorsque, en 1978, je l'ai interrogé à ce sujet, le célèbre historien m'a répondu que cet incident était tombé dans l'oubli.

1920. C'est mon tour. Ma mère me met au monde et me fait baptiser du nom de Maurice à l'église de Passy. Comme si ça n'étais pas suffisant d'être la fille de la sœur de la gouvernante – une étrangère! – la voici mère célibataire. La Famille, comme un seul homme, lui tourne le dos<sup>22</sup>. Qu'elle se débrouille.

Elle ouvre un magasin d'antiquités rue Edmond About, dans le 16<sup>e</sup> arrondissement de Paris, fait un procès au père, un médecin militaire, y gagne une pension de 400 francs par mois pour son fils.

Le père fait appel. La Justice décide que, tout bien considéré, l'enfant ne vaut que 200 francs par mois. J'ai sept ans lorsque ma grand-mère maternelle meurt<sup>23</sup>. Elle n'a jamais vu son petit-fils. Mon père non plus n'a jamais vu son fils. Il a épousé une dame bien: elle a donné l'uniforme de son médecin-colonel de mari au musée du Val de Grâce, où j'ai pu l'admirer dans une vitrine.

La crise des années trente n'en finit pas. Ma mère s'essouffle. Son magasin d'antiquités est moins rentable. L'argent devient rare. Il me faut quitter Janson de Sailly puisqu'elle ne peut plus payer et que je suis trop mauvais élève pour obtenir une bourse<sup>24</sup>. Des amis viennent à son secours, et elle m'envoie un an à l'école en Angleterre. Puis à l'École Centrale de TSF, rue de la Lune, à Paris. Là aussi il faut abandonner, faute d'argent. Mais j'ai eu le temps d'être séduit par l'électronique et de mettre un doigt dans la radio d'amateur...

Si je veux manger, il faut travailler. D'abord apprenti électricien, puis O.S. dans une petite fabrique d'appareils de T.S.F., à Montrouge: l'American Radio Corporation, où j'assemble des châssis de postes, et d'où le patron me renvoie parce que je n'aime pas balayer l'atelier. En avril 1939 j'entre chez Bréguet, le constructeur d'avions. Il était temps: je n'avais plus d'argent. Pour tenir jusqu'à la première paye, je vis de pain et de sucre.

---

22) À l'exception de Louise de la Chapelle, sa demi-sœur, qui offre de m'adopter à condition que ma mère m'abandonne totalement et me remette à elle "nu comme un zéro".

23) C'est son nom de jeune fille, Menzies, que j'utilise dans cette prison.

24) Les bourses ne s'obtenaient alors qu'après avoir passé avec succès un examen.

Conflit avec ma mère. Je ne suis pas encore majeur<sup>25</sup> et j'ai quitté le domicile maternel. J'ai une amie. Convocation quai des Orfèvres<sup>26</sup>. Un homme me reçoit. Le grand frère, tout sourire, quasi complice: "Alors, t'es parti de chez toi ? Oui j'habite rue Erlanger, dans une pension de famille. – Et tu y as une petite amie, madame X ? – Cette dame habite là, mais elle n'est pas ma petite amie. – Oh, tu peux bien me le dire, à moi, que tu couches avec... – Non, je ne couche pas avec."

Plus grand frère que jamais. D'instinct, je me refuse à être le petit frère: je ne vois aucune raison de partager l'intimité de ma vie avec ce flic. "J'ai 19 ans, il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce que je couche avec une femme. Il se trouve que ça n'est pas le cas."

Encore quelques échanges. Je tiens bon. Le masque du grand frère tombe. A sa place, un homme grossier, brutal: "Espèce de petit morveux, rentre chez ta mère, ou tu auras affaire à moi!" J'ai l'impression de l'avoir échappé belle<sup>27</sup>.

Allongé sur les débris du toit du Castillo de Figueras, tout nu, à me dorer au soleil, je ne suis pas mécontent de moi. Héros tranquille, en route pour faire la guerre et libérer mon pays: en prime j'échappe à la monotonie de l'usine et à l'autorité de ma mère! Mais d'avoir mis un policier entre nous a introduit une réticence...

### Miranda de Ebro.

On va plus loin. Des wagons à bestiaux nous attendent en gare de Figueras. Le train n'est pas pressé. Longue pause la nuit dans la gare de triage de Barcelone. Un trou se creuse dans un coin du wagon. Neuf prisonniers s'en échappent. Les Anglais ne vont pas avec eux. Pourquoi courir le risque? Circuler dans la gare de triage violemment éclairée, puis dans la ville, à la langue et à la géographie inconnues, c'est à coup sûr se faire repérer, puis

---

<sup>25</sup>) A l'époque la majorité ne s'atteignait qu'à 21 ans. Et il était alors 'normal' que des parents demandent l'aide de la police pour maîtriser les tentatives d'indépendance de leurs enfants.

<sup>26</sup>) Ma mère aurait porté plainte contre moi pour fugue ? Avec le recul du temps, je ne le crois pas. Sans doute connaissait-elle un policier et lui avait-elle demandé de jouer auprès de moi les pères lourds.

<sup>27</sup>) Les mineurs insoumis risquaient alors la 'maison de correction', prison pour enfants. Elle avait mauvaise réputation.

inculper pour avoir abîmé le wagon – alors que nous sommes sûrs d'être libérés.

Au matin, la Guardia Civil découvre, pas contente, le trou et les manquants. Logique policière: ils tapent sur ceux qui ne se sont pas échappés. À court de menottes, ils nous attachent les uns aux autres avec des bouts de ficelle. On embarque dans un nouveau train, celui-là avec des sièges. Il se faufile dans une vallée bordée de montagnes de plus en plus hautes, pour arriver à Cervera.

La Prison de Partido, où l'on nous mène, est l'illustration parfaite du refrain d'une chanson que jouait l'orchestre de Ray Ventura: Mon oncle Rodolphe:

"C'est un vieux château  
Du moyen âge,  
Avec un fantôme  
À chaque étage,  
Cerné de corbeaux, beaux, beaux"...

La montagne l'entoure. On franchit le pont-levis. Murs surmontés de mâchicoulis. Des poivrières, des échauguettes abritent les sentinelles. On nous parque dans une cour. En ville, des cloches sonnent à tout bout de champ. Qu'ont-ils donc à célébrer ainsi?

Toujours ces journées interminables. Rien à lire. Il fait trop frais pour se baigner nu au soleil comme à Figueras. Le soir, les Anglais – en réalité presque tous Écossais – militaires de carrière, se racontent leurs exploits aux quatre coins de l'empire britannique: "Tu te souviens, Jock, dans ce bistro de Mandalay..." Et de décrire une soûlerie mémorable, ou de chanter une vieille rengaine de l'armée:

"There are rats, rats,  
As big as bloody cats,  
In the store, in the store.  
There are rats, rats,  
As big as bloody cats  
In the Quartermaster's store<sup>28</sup>!"

---

28) Il y a des rats aussi gros que de foutus chats, dans les magasins de l'Intendance.

Un jeune diamantaire hollandais nous chante l'opéra, lorsqu'il parvient à desserrer son angoisse, sous les applaudissements des gardiens et des prisonniers.

Pour se tenir éveillées, les sentinelles s'interpellent: "¡Alerta!" Le cri, tout au long de la nuit, tel celui d'une chouette, saute d'une poivrière à l'autre, fait le tour du mur d'enceinte: l'écho en rebondit de la montagne proche.

Une semaine passe. "¡Venga! ¡Venga! ¡Venga hombre<sup>29</sup>!" La Guardia Civil nous attend, nous embarque dans un wagon à voyageurs. Ils sont aimables comme tout, l'air de dire: on est chouette avec vous, ne soyez pas vache avec nous en vous évadant. Le train serpente au fond d'une vallée. Aux arrêts, nombreux, il est envahi d'enfants en guenilles qui offrent à la vente des sandwiches faits d'un petit pain rond et de jambon, des figues, du raisin, en criant: "¡Bocadillos!"

Zaragoza. Énorme prison moderne<sup>30</sup>, bondée encore plus que les autres. La nuit, les prisonniers débordent des cellules, dorment dans les couloirs, sur les escaliers. Pas de place pour étendre son dos, on ne peut que dormir sur chant, et si l'on veut changer de côté, il faut maintenir les corps voisins pour pouvoir se réinsérer après s'être extirpé. Il paraît qu'il y a ici 300 condamnés à mort.

Le lendemain, un train semblable, une nouvelle équipe de Gardes Civils nous déposent à six heures du soir à Miranda de Ebro. Il y a là un camp de travail, gardé par des soldats: sur leurs épaules une couverture-poncho avec une fente en plein milieu, qui laisse passer une tête surmontée d'un calot d'où pendouille un gland rouge. Certains portent un béret rouge vif, presque vermillon.

On nous rase les cheveux. On nous installe dans un baraquement en bois. Nous dormons, enroulés dans une couverture mince et sale, à même le sol. Le froid humide est démoralisant.

Il y a des poux, 'los trimotores'. C'est vrai que leur corps ressemble au fuselage des trimoteurs Fokker de l'aviation allemande qui bombardaient

---

<sup>29</sup>) Venez! Venez! Les gars! Venez!

<sup>30</sup>) "Moderne", si l'on ose ainsi qualifier cet objet par essence archaïque.

l'armée républicaine. La tête rasée penchée sur la couture du sous-vêtement, on renverse les rôles: chacun poursuit avec concentration celui qui tout à l'heure vous grignotait: délicieux petit clic lorsqu'on écrase le pou entre les ongles des pouces. On se croirait au Zoo, dans la cage aux singes. Les singes, eux, croquent leurs bestioles. Nous n'en sommes pas encore là. Et puis il y a des puces. Et aussi des punaises? Ça ne m'étonnerait pas.

Nostalgie du riz, des pois chiche et du soleil de Figueras. Il pleut souvent. On mange moins et moins bien. Il y a davantage d'eau et moins de légumes dans la soupe.

Matin et soir, appel et cérémonie du drapeau, en plein air: la "Corrida", ainsi surnommée à cause de la musique militaire qui l'accompagne – aux cris de "¡Arriba España! ¡Arriba Franco!" – et qui fait penser à celle des courses de taureaux. Appels laborieux: le Sargento a bien du mal avec ces noms qui viennent du Nord, là-bas au delà des Pyrénées. Ça va un peu plus vite lorsqu'il arrive à ceux des Espagnols, même si pour chacun de ceux-ci il lui faut réciter trois noms.

Un échafaudage à la solidité inquiétante s'élance au dessus de l'Ebre: le lieu d'aisance. On s'accroupit, le cul au-dessus du courant, en espérant que le cadre vermoulu auquel on se tient ne cédera pas. De la rive opposée les sentinelles contempnent les derrières exposés au vent 'frio', et surveillent les cacas qui plongent et s'en vont au fil de l'eau.

#### ¡Trabajar hombre!

Il faut travailler: à la queue leu leu, une boîte à conserve vide à la main, on s'approche d'un tas de gravier. Une fois la boîte emplie par l'homme préposé à la pelle, on va la vider cinquante mètres plus loin et on revient la faire remplir. La ronde continue lorsque le tas entier est déplacé: on le ramène à son point de départ.

Le ciel est toujours gris, une pluie fine mouille sans distinction prisonniers et sentinelles. Le froid, la faim rongent de plus en plus, la fatigue nous fait dormir comme des brutes. Nous, les Anglais, on se remonte le moral avec des histoires de consul.

Le matin du quatrième jour: fièvre, frissons genre tremblement de terre, douleur exquise au côté droit: une lame pointue de couteau, entre les côtes

basses. Je n'ose pas respirer. Infirmerie. Docteur: pleurésie. Il m'explique: "L'Espagne est pauvre, pas de médicaments pour les civils, alors, tu penses, hombre, les prisonniers..." Mais je suis à l'abri: au sec, au chaud et je ne tourne plus en rond au vent, sous la bruine.

Trois semaines au lit: la fièvre finit par tomber, la douleur aussi, un peu, si je ne respire pas trop profondément. Incapable de manger, je ne bois que du lait. A côté de moi, Marcel Moschos, un jeune Français, soigne une blessure au bras qui cicatrise mal: passage à tabac à la suite d'une tentative d'évasion.

#### Bonnes sœurs.

Et puis un jour, transfert à l'Hospital Militar Disciplinario de Pamplona, un hôpital-prison, de Marcel Moschos et moi, par le train, accompagnés de deux soldats à pompon rouge, qui partagent leur casse-croûte avec nous. Je peux à peine marcher tellement je suis faible. Nous avons affaire à des caballeros: ils nous transportent à, et de la gare.

Grands dortoirs, lits, draps blancs, couvertures, bonnes sœurs qui nous disent des prières matin et soir, égrenant leur rosaire. Ça me rappelle ma première école, le couvent de la Providence, rue de la Pompe à Paris, une école de filles où, dans la classe maternelle, on accueillait des petits garçons. Là aussi les religieuses répétaient le Notre Père et le Je Vous Salue Marie. Je me souviens de ma surprise lorsque, ayant enfin maîtrisé l'art de la lecture, j'ai soudain découvert que notre incantation de tous les matins, répétée par cœur, sans rien comprendre, depuis des mois, était faite de mots, avait un sens...

Les bonnes sœurs de Pamplona me plaignent et prient très fort pour moi, qui me refuse à leur avouer que j'ai été élevé dans la religion catholique. Elles me pensent sans doute brebis égarée, sans doute protestante, puisque anglaise.

La nourriture est convenable. Il y a ici surtout des éclopés de la guerre civile: des hommes qu'il faut nourrir comme des bébés car ils n'ont plus de bras, d'autres qui ont des béquilles à la place de jambes, des aveugles qu'il faut guider, des épileptiques qui parfois s'effondrent en gestes et soubresauts violents: les plus valides les saisissent, les maintiennent, glissent un

morceau de bois entre leurs dents. Il paraît que c'est pour éviter qu'ils se mordent la langue.

Visite médicale. Radioscopie. Deux médecins discutent du cas de l'Ingles – c'est le surnom que l'on me donne. L'un dit soupçonner que je souffre d'un kyste, et non d'une pleurésie. J'imagine très bien l'envie qui le démange d'ouvrir, pour aller y voir, la poitrine du cobaye debout devant lui. Heureusement que l'aile protectrice de l'ambassade britannique s'étend au-dessus de moi.

D'être Anglais m'attire la bienveillance de notre chef à tous, le lieutenant Pereira de Luque, gouverneur de l'hôpital-prison, qui envisage de prendre des leçons d'anglais; et la sympathie de Don Francisco Regne de Otal, le pharmacien, et celle de Don Francisco Martin, le secrétaire, tous deux prisonniers ayant le privilège de sortir en ville. Ils m'emmènent parfois au café, où la clientèle se livre à d'interminables parties de dominos. Un jour, nous rencontrons en chemin une colonne de camions militaires transportant des soldats: je leur trouve l'air allemand, dû sans doute à l'équipement que leur a fourni le Reich durant la guerre civile.

Mes amis me traduisent les journaux: Entrevue Franco-Hitler, et le lendemain photo de notre Héros de Verdun<sup>31</sup> qui serre la main du Führer, à qui il offre la collaboration de la France. Toujours les raids massifs sur l'Angleterre, mais de nuit à présent. La Royal Air Force a la baffe trop dure, la Luftwaffe ne vient plus s'y froter le jour. La ville et la cathédrale de Coventry sont détruites. Des quartiers entiers de Londres brûlent. Discours de Churchill: "...Nous attendons cette invasion promise depuis longtemps. Les poissons aussi..."

La mise à mort rapide du dernier pays européen à résister aux nazis paraît de moins en moins évidente. L'estime pour les valeureux combattants s'étend au prisonnier anglais que je suis: on est poli avec moi. L'ambassade m'envoie cinquante pesetas, et la nouvelle de ma prochaine libération.

Le 4 décembre, la Guardia Civil vient me chercher. Adieux émus à mes amis espagnols, et à Marcel Moschos, qui n'a, lui, encore aucun signe annon-

---

31) Qui devient ainsi le Zéro de Montoire.

ciateur de sa libération. Le soir je me retrouve à la prison de Zaragoza, déjà visitée à l'aller, toujours aussi sale, toujours aussi bondée.

Un matin, des brancardiers viennent chercher deux hommes boutonneux allongés dans un coin: ils ont la variole. Pensée émue pour l'inventeur de la vaccination universelle, républicaine et obligatoire...

"Maurizio Menzies!" Après quatre jours, enfin on appelle mon nom. Deux Gardes Civils m'attendent. Des regards envieux, tristes, nostalgiques m'accompagnent. Le train nous pose à Madrid. Enfin libre? ¡Mañana! Mes gardes me mènent à la Puerta del Sol, où se trouve la Seguridad General, une espèce de préfecture de police.

On me fourre au sous-sol, dans une grande cellule grouillante de monde. Par une petite fenêtre haut perchée, mais à ras du trottoir, nous parviennent des bruits de la rue. On ne voit rien: barreaux et grillages, l'angle du soupirail, nous en empêchent.

Arrivée, tous les matins du fruit des rafles de la nuit: hommes, femmes, enfants, prostituées, 'maricones<sup>32</sup>', trafiquants, voleurs, étrangers, malchanceux, etc.. Bon nombre sont relâchés. Je profite de cette circulation pour lancer des bouteilles à la mer: "Téléphone à l'ambassade, hombre, et dis leur que je suis ici, ils te récompenseront."

"One lump or two?"

Ouf! Le 17 décembre 1940, j'y suis! Décor cossu de l'ambassade de Sa Majesté Britannique. Un gentleman tiré à quatre épingles souhaite la bienvenue au loqueteux sale. Luxe et volupté: immense baignoire blanche pleine d'eau chaude jusqu'à ras du menton, savon exubérant, serviette éponge affectueuse, vêtements propres, thé avec plein de scones, de muffins et de crumpets. "One lump or two?"

Le gentleman voudrait savoir ce que j'ai vu en Espagne. Je lui dis les camions de soldats entrevus à Pamplona, et qui étaient peut-être allemands, ce qui lui fait presque perdre son flegme. Mais après quelques questions de détails nous convenons que tous les militaires se ressemblent, qu'à notre

---

<sup>32</sup>) pédales.

époque il est normal pour un jeune Français de voir des Boches partout, et que les miens probablement étaient espagnols.

Dîner de Noël. Houx, gui, dinde, Christmas pudding, oranges, mandarines, diabolins... Nous sommes autour de la table une vingtaine de rescapés des geôles du Generalissimo. Échange de récits. Notre libération serait due à une compréhension mutuelle exemplaire entre les autorités espagnole et britannique: vous laissez sortir nos compatriotes de vos prisons et nous laissons entrer, à travers notre blocus, un peu de ce pétrole dont vous avez tant besoin<sup>33</sup>.

Les festivités sont à peine assombries par les récits des bombardements aux bombes incendiaires que subit Londres la nuit: immenses brasiers qui dépassent l'imagination. Nous ne nous rendons pas encore compte de ce dont il s'agit...

Le lendemain nous reprenons le train, en compagnie cette fois-ci d'un fonctionnaire de l'ambassade. Les wagons sont pleins de militaires en permission qui interpellent les filles à chaque arrêt: "¡Ola! ¡Rubia!"<sup>34</sup>. Toutes les filles alentour sont brunes...

Vingt-quatre heures pour arriver en gare d'Algéciras. Autocar jusqu'à la frontière de Gibraltar. Sentinelle longue et maigre, aux gestes d'automate, aux cheveux rouges vifs, une mitraillette Thomson sous le bras.

Forteresse. Le Roc s'élève, massif, truffé de canons. Des singes y vivent en liberté: tant qu'ils seront là, dit la légende, les Anglais resteront maîtres de Gibraltar. Navires de guerre dans le port. Les rues sont pleines de soldats. Sentiment de sécurité et de légèreté. Euphorie: c'est autre chose que les jérémiades de l'Etat Français, ou la déprime de la prison.

On se promène librement dans la foule, qui s'étale sur toute la largeur de Main Street, la grande rue qui va d'un bout à l'autre de la ville. Les voitures roulent au pas. Le klaxon est interdit, et pour signaler leur présence aux piétons les chauffeurs frappent de la main leur portière. Nous dévorons des oranges.

---

33) Ce qui explique sans doute ma libération si facile: étiqueté "Britannique", je représentais pour Franco un gros bidon d'essence!

34) Rubia: blonde.

Alerte! Trois avions, hauts dans le ciel, entourés des flocons que la DCA crache à partir du Roc et des navires dans la rade. Raid rituel et symbolique des Français en représailles pour Mers el-Kébir, me dit-on; ou parfois, gesticulation de l'aviation italienne.

'Gib' est surpeuplé et à court de lits. Nous dormons à nouveau par terre enroulés dans des couvertures épaisses, chaudes et propres, cette fois-ci. Le soir, avant de s'endormir, mes copains écossais, qui se sentent chez eux et plus à l'aise, racontent des histoires, des souvenirs, des contes fantastiques, leurs phrases ponctuées de 'fucking':

"Do you know how the fucking British Army recruits fucking Scots for the fucking Highland Regiments? Well, the fucking recruiting sergeants go into the fucking hills, where the fucking Scots live in fucking caves. The fucking recruiting sergeants put plates of fucking porridge in the fucking heather in front of the fucking opening of the fucking caves. The fucking hungry Scots then come out and the fucking recruiting sergeants pounce on them, and that's how they fucking recruit those fucking Highland fucking regiments!<sup>35</sup>"

Le 5 janvier 1941, embarquement sur HMS Argus, un porte-avion porteur de biplans Swordfish. Distribution de hamacs et d'emplacements pour les accrocher dans l'entrepont, la nuit, à tous ceux qui n'ont pas rang d'officier. Le commandant fait venir tous ses passagers les uns après les autres dans sa cabine et, affable, leur souhaite la bienvenue à bord. Il découvre que je ne suis pas encore militaire, donc civil, donc son invité<sup>36</sup>, l'objet de la courtoisie normale à bord des vaisseaux de Sa Majesté. On me reprend le hamac et on m'offre la cabine du pauvre lieutenant Ensor, ainsi obligé d'aller partager celle d'un autre pour me laisser la sienne!

---

<sup>35</sup>) Pour parler l'anglais de l'armée de métier, il est nécessaire d'intercaler un 'fucking', que l'on peut traduire par 'putain'" tous les quelques mots: "Sais-tu comment cette putain d'armée britannique recrute ces putains d'Écossais pour ses putains de régiments du Haut-Pays? Eh bien, les putains de sergents recruteurs s'en vont dans les putains de collines, là où vivent ces putains d'Écossais dans leurs putains de grottes. Ces putains de sergent recruteurs posent des putains d'assiettes pleines de putain de porridge devant les putains d'ouvertures de ces putains de grottes. Les putains d'Écossais affamés sortent alors, et les putains de sergents leur sautent dessus, et c'est comme ça qu'ils putain recrutent pour ces putains de régiments de ce putain de Haut-Pays!"

<sup>36</sup>) Et aussi sans doute impressionné par le fait que je sort d'un hôpital-prison.

Pour éviter les sous-marins, le convoi dont fait partie HMS Argus décrit un grand détour dans l'Atlantique, qui en janvier n'est pas tendre. Rares sont les jours où le roulis permet aux Swordfish de décoller pour aller patrouiller. Peu de monde à table parfois au Mess. Le mal de mer inhibe mes commensaux. Moi ça va. Je m'empiffre, content d'oublier l'ordinaire de la prison et de reprendre un peu du poids que j'y ai laissé. En face de moi, un lieutenant, mouchoir blanc dépassant discrètement de la manche, cravate sobre, une orange sur son assiette, la maintient contre le roulis et l'épluche avec couteau et fourchette, la mange, sans y mettre le doigt: victoire du flegme et du savoir-faire sur les éléments déchaînés. Aucun doute, j'ai bien choisi le camp où me battre!

Visite dans les entrailles du navire. On franchit un sas: la chaufferie est en surpression. Claque de chaleur. Bruit d'enfer. Nourrie au charbon pelleté par des diables, luisants de sueur orange à la lumière des flammes, l'énorme machine se termine par des arbres de transmission plus gros que moi, qui s'enfoncent dans la cale, tournant sous l'œil vigilant d'un mécanicien au bras prolongé d'une énorme burette.

Nous débordons le Nord de l'Irlande. Risque aigu d'être torpillé. Tout le monde est sur le pont à scruter la mer, même les passagers. Les biplans ont été catapultés, font des cercles autour du convoi et jouent avec les sous-marins à qui verra l'autre le premier. Commotion lorsque je signale un remous dans les vagues. Il ne s'agit que d'une des paravanes, ces flotteurs qui portent les cisailles anti-mines, que nous traînons au bout d'une haussière. Personne ne semble déçu de mon erreur: on préfère les vaines alertes aux vraies.

Un officier à côté de moi, peut-être pour me consoler, me prête ses jumelles et me montre les falaises que l'on voit au loin: "La Chaussée des Géants", formation basaltique qui ressemble, en plus imposant, aux Orgues d'Espaly, que j'ai vues lorsqu'en vacances près du Puy-en-Velay. L'Écosse est proche.

Le 15 janvier 1941, entrée majestueuse du convoi dans la Clyde. Atterrissage à Greenock. L'équipage, sac à la main, permission en poche, s'égaille. Les étrangers, regroupés, sont menés à la gare de Glasgow et embarqués pour Londres dans le train de nuit.

The Royal Victorian Patriotic School for Young Ladies – avant la guerre une école pour jeunes personnes de bonne famille, à présent réquisitionnée et transformée en lieu de triage – nous accueille. Military Intelligence me regarde fort courtoisement sous toutes les coutures, s'enquiert de tout ce que je sais, ce que j'ai vu, qui je suis. Interview, ensuite, de son équivalent 'Français Libre', qui me laisse mauvaise impression: bêtise et suffisance du petit chef, après la civilité britannique.

Le major Churchill-Longman voudrait savoir si je désire me joindre aux Anglais ou aux Français. Le flegme, la résolution, la cohérence – et l'humour! – de la nation, font des Britanniques une équipe désirable. Romantique, je me laisse séduire par l'étiquette Français Libre: Français et libre, ça me va.

### Chapitre trois.

#### BRITAIN.

Patriotic School ouvre ses portes pour me laisser sortir, le 17 janvier 1941. On m'emmène aussitôt à Gordon Street, un des locaux alloués aux Forces Françaises Libres à Londres. Il y a là un bureau de recrutement.

"Dans quelle arme voulez-vous servir?" Pas dans l'infanterie, bien sûr: ces masses engluées dans la glaise des tranchées. Je n'ai pas oublié les récits de la guerre de 14-18. J'aime bien la mer, mais qu'en verrais-je lorsque la Royale m'aura enfermé dans un de ses gros monstres?

Je me vois plutôt oiseau survolant la bataille, choisissant mon ennemi – lui et moi sommes tous deux chevaleresques, comme dans le film *La Grande Illusion* – le mettant hors de combat, et rentrant à ma base, où on peut prendre une douche. Ou bien si c'est moi qui suis descendu, Eric von Stroheim m'invite à souper au mess des officiers allemands, avant de m'envoyer dans la forteresse d'où je m'échapperai! Je m'engage à servir dans les Forces Aériennes Françaises Libres pour la durée de la guerre, plus trois mois. J'ai le numéro 30.591<sup>37</sup>.

On m'affuble d'un vieil uniforme usé, mal coupé, reste des stocks de l'expédition de Norvège. Visite le lendemain à Carlton Gardens, où le Général nous reçoit. A notre entrée dans son bureau, il se lève, se déplie – il est grand! – et nous tend une main au bout d'un long bras. "C'est bien d'être venu, vous avez fait votre devoir," dit-il aux trois jeunes hommes qui se joignent à lui ce jour-là.

En uniforme, il faut saluer les supérieurs hiérarchiques. Dans la rue j'essaie un salut, que j'espère militaire, sur un Écossais en kilt bariolé, couvert de cuivres astiqués, ébaubi de mon geste. Erreur de tir: il s'agit d'un sous-officier qu'on ne salue pas, dans l'armée britannique. Deuxième cible: un amiral de la Royal Navy, qui s'arrête avec un bon sourire, me serre la main et me dit être bien content de me voir à son bord.

Beaucoup de monde dans les rues, presque tous en uniforme, masque à gaz en bandoulière. Les ruines des immeubles bombardés, rangées bien

---

37) Je crois me souvenir que "30" signifiait l'aviation, et 591 que j'étais le 591ème engagé dans cette arme.

proprement, ont un aspect 'normal'. On fait la guerre sans avoir l'air de rien, comme autrefois on allait travailler au bureau. Les magasins affichent BUSINESS AS USUAL<sup>38</sup> sur leurs vitrines si elles sont intactes, sinon sur les panneaux de bois qui les remplacent. Des rubans de papier sont collés sur les vitres pour leur éviter de voler en éclats. Des piles de sacs de sable protègent les entrées des immeubles, et la statue d'Ariel, au centre de Piccadilly Circus.

Black-out. Londres est noire la nuit, on circule une lampe électrique à la main, les véhicules ont des lanternes bleuies, à peine visible. Il faut faire attention: on vous écrase facilement puisqu'on ne vous voit pas. Stations et couloirs de métro sont transformés en interminables dortoirs, où les vies de famille, éclatées par les bombardements, se reconstituent et continuent, entourées par le trafic des voyageurs, dans ce qui semble être la bonne humeur d'une aventure plaisante.

Soirées dans les pubs avec Pierre Goulard, ancien opérateur de Radio-Tanger, rencontré sur HMS Argus. On apprend la bière et les cocktails. La clientèle des pubs du West-end est cosmopolite: taches remarquables des uniformes des pays envahis par le Reich, ou des aviateurs américains volontaires de l'Eagle Squadron, parmi le flot kaki britannique.

Alertes. Petits raids. La Luftwaffe, qui en a pris plein la gueule pendant la bataille d'Angleterre et les raids incendiaires de décembre, n'a pas encore repris son souffle. Dans le ciel, des ballons captifs montent la garde.

Visite médicale. Grosse tache sur le côté droit, dit la radiographie. La pleurésie espagnole a laissé des traces. Elle me fait encore mal en fin d'inspiration. Transfert à l'hôpital de Scarborough, pour la regarder de plus près.

On enfonce une aiguille dans mon dos à plusieurs reprises, dans l'espoir de soutirer le liquide entre les plèvres. Plusieurs vains essais avec anesthésie locale. L'appréhension monte d'un cran à chaque fois: ça ne fait pas vraiment mal, mais je ne peux plus supporter cette chose qui pénètre ma chair. Énorme, horrible aiguille! "Mais je n'ai encore rien fait," dit le médecin gentiment, "ce n'est que mon doigt qui cherche un emplacement."

---

38) Ouvert comme d'habitude.

Dernière tentative, avec anesthésie générale puisque je suis si nerveux. En vain. La pleurésie est vieille, et le liquide qui fait tache sur les radiographies est absorbé par les tissus. À surveiller par un examen tous les six mois, dit le toubib. Et pas question d'être navigant: je suis déclaré tout juste bon à ramper à terre.

On me fait cadeau d'un mois de repos dans une maison de convalescence du Yorkshire. Infirmières aux petits soins, nature débordante de calme, bière brune aux repas: ça donne des forces.

Retour à Londres. Affecté au bureau des Forces Aériennes Françaises Libres de Dean Stanley Street, puis à celui de Barnes. Vie calme. Les Chleuhs nous laissent souvent dormir. La chasse de la RAF est implacable. Les escadrilles de Spitfires, ces monoplans agiles, font des trous dans la Luftwaffe à Göring. Il paraît qu'on bourre les pilotes de carottes, source de vitamine A qui aiguise leur regard la nuit en une arme fatale<sup>39</sup>!

Printemps londonien, je vais me promener à Hyde Park, plein de jonquilles, d'amoureux en uniformes dans l'herbe, de cygnes et de canards sur les lacs, et où l'on découpe au chalumeau les grilles qui entourent le parc: il faut récupérer tous les métaux pour les usines de guerre. On collecte ainsi les vieilles casseroles, les vieux poêles, etc..

Comme toujours, dans le coin du parc près de Marble Arch, montés sur leurs estrades de fortune, ceux qui ont quelque chose à dire au Monde, haranguent les badauds.

Bien sûr, on continue le Firewatch, cette veille, chacun à son tour, de toutes les nuits, sur les toits, dans les greniers, pour être prêt à éteindre les bombes incendiaires allemandes, faciles à étouffer au début de leur combustion, mais capable d'embraser un quartier si on ne les voit pas à temps.

Bon nombre de ces pompiers amateurs appartiennent aussi à la Home Guard, cette unité de volontaires, habillés comme tous les soldats en battle-dress kaki, qui s'entraînent en cas d'invasion: chacun défendra sa maison, son quartier. Ils ont des mines de bull-dogs: les Chleuhs n'ont pas encore gagné

---

<sup>39</sup>) Il s'agit d'une "intox" des services de la guerre psychologique! Histoire de camoufler l'introduction du radar de Sir Robert Watson-Watt, responsable de trop de victoires aériennes nocturnes de la RAF pour ne pas intriguer les Allemands.

leur guerre. Il paraît que le bombardement sauvage de Coventry a été la goutte qui fait déborder: la haine et la détermination ont saisi les Britanniques. Ils redeviendront des gentlemen après avoir déculotté les nazis.

L'écoute des nouvelles à la BBC est un rite. On guette le score des adversaires: nous avons bien du mal à marquer des points. Enfin! Le 21 juin 1941, une bonne nouvelle! La Russie – qui semblait jusqu'ici plutôt bien s'entendre avec les Allemands – se fait agresser par eux, et entre dans la guerre à nos côtés. Nous ne sommes plus seuls.

Bureau quotidien. Je suis traducteur. Vie sociale amusante. A Soho, il y a un petit restaurant belge où l'on mange des beef steaks de cheval, ou de baleine, avec d'excellentes frites. On court les filles.

Le capitaine M., mon chef, petit et rondouillard, ne sait pas l'anglais. Il courtise une dame petite et rondouillarde qui ne sait pas le français<sup>40</sup>. On prend le thé au Regent's Palace, à Piccadilly. Je suis un interprète efficace puisque mes clients se retirent dans la chambre du capitaine. Londres ronronne.

Mais je suis venu pour autre chose. À force de m'agiter, me voici à Camberley, un camp où se retrouvent les trois armes des FFL. C'est un plateau entouré de forêt, proche de Sandhurst, le Saint-Cyr anglais. Les baraquements, des 'Quonset huts', en forme de demi cylindre faits de tôle ondulée, posés sur un socle de béton, sont humides.

Le commandant Charles est le chef de l'armée de l'Air à Camberley. C'est un vieil as de l'aviation de chasse de la guerre de 14-18, il en garde une grande balafre en travers du visage. Il voudrait créer un centre d'entraînement pour ses aviateurs. Fin septembre 1941, me voici bombardé instructeur en radio, quoique bien ignorant. Ma classe, intelligente, doit rigoler de la façon, sans doute ingénieuse, dont je me tire d'affaire. Ils sont venus d'Amérique, d'Afrique et d'Océanie pour suivre mes cours de lecture au son et de manipulation de l'alphabet morse, et d'électronique primaire<sup>41</sup>.

---

<sup>40</sup>) Et qui essaie, au passage, de croquer le traducteur, terrorisé à l'idée de passer en cour martiale pour avoir cocufié son supérieur hiérarchique.

<sup>41</sup>) Octobre 1941. Passy au Ct. du dépôt de Barnes: "...le cours de radio a déjà commencé à Camberley..." Archives.

Le statut d'instructeur me permet d'échapper aux corvées barbantes – pluches de patates, nettoyage des chiottes – et d'être rapidement nommé caporal, puis caporal-chef. La pleurésie, qui a détruit mon espoir de jamais voler, me vaut le privilège d'une chambre en ville.

Vie quotidienne ennuyeuse. Train-train des casernes. Pluies d'automne, d'hiver. Il y a un Free French Club, où de charmantes anglaises servent le thé et enseignent à danser. Je ne suis pas très doué.

Un jour, une lettre, d'un tailleur londonien. C'est une facture pour un uniforme et un manteau d'officier! Le montant doit bien représenter six mois de ma solde! Il s'agit – ouf! – d'un presque homonyme: le capitaine de Chevigné.

Un apprenti pilote français, venu voler bas au-dessus du camp pour épater ses copains, écrase son biplan d'entraînement, un Tiger Moth, dans les bois alentour. Deux jambes cassées pour avoir mal étudié la façon dont l'air soutient, ou ne soutient pas, son avion.

La BBC nous raconte la visite de Churchill au Canada. Il y fait un discours où il déplore la défaite de la France. Il compare le manque de combativité de Pétain au courage de la reine des Pays-Bas<sup>42</sup>. Il dit que Sa Majesté Batave en a davantage que notre Maréchal, et que ce sont nos généraux qui ont fourvoyé leur gouvernement en affirmant qu'en trois semaines le cou de l'Angleterre serait tordu comme celui d'un poulet. "Some chicken!" dit Churchill, "some neck<sup>43</sup>!"

Pourtant les nouvelles sont toujours presque toutes mauvaises: les Japonais prennent Singapour; les U-Boot coulent en nombre toujours plus grand les navires qui approvisionnent les Iles Britanniques; ils les coulent toujours plus loin dans l'Atlantique, et sans doute se ravitaillent aux Antilles et à Saint-Pierre-et-Miquelon. Les cuirassés allemands Scharnhorst, Gneisenau et Prinz Eugen forcent le blocus anglais et s'échappent dans l'Atlantique, où ils font des trous dans ces convois qui nous ravitaillent. On

---

<sup>42</sup>) Elle est venue en Angleterre continuer le combat.

<sup>43</sup>) Tu parles d'un poulet! Tu parles d'un cou!

recule en Libye. Et dans le port de New York, le paquebot Normandie, notre plus beau, le Ruban Bleu<sup>44</sup>, prend feu et se retourne...

Je bute par hasard – bien organisé, sans doute, mais je n'en sais rien – sur une filière. Un copain me parle de services secrets. Si la chose m'intéresse, je pourrais peut-être demander à retourner en France, comme opérateur radio clandestin par exemple. Espion, quoi. Mata Hari, fusillé à l'aube, ce genre de chose. Et c'est si secret que ma pleurésie n'aura même pas de visite médicale à surmonter!

La monotonie de la vie à Camberley, sa contribution douteuse à la victoire finale, mon allergie à la hiérarchie, surtout si elle est militaire, me donnent de l'urticaire. Je suis trop remuant pour passer la guerre à me tortiller sur un rond de cuir, à saluer les galons tous azimuts. Cette nouvelle filière m'intéresse.

#### Hanky-panky.

Février 1942. Ordre de route. Adieux au commandant Charles, pas très content parce que tout s'est fait – services secrets! – derrière son dos. Il me voulait du bien et je lui laisse un vide dans son centre d'instruction...

STS 52. Special Training School No 52. École Spéciale d'Entraînement, à Thame Park, non loin d'Oxford. C'est une de ces nombreuses 'country houses' – en France on dirait: château. – réquisitionnées pour le 'hanky-panky<sup>45</sup>'. Bâtiment majestueux, du XIXe siècle, avec une aile plus ancienne où se trouvait le mess des sous-officiers, belle pièce tapissée de panneaux de bois surmontés de personnages sculptés. Leurs visages ont été arasés, sans doute lors d'une crise de puritanisme des hommes d'Oliver Cromwell, ne laissant qu'un ovale: plus de nez, de bouche, d'yeux...

Pelouses à l'herbe de Printemps toute neuve, entourées d'un saut-de-loup, pour tenir le bétail à distance convenable de la maison. Grandes taches jaunes et blanches de jonquilles et de narcisses. Parc, arbres centenaires, un étang, des cygnes qui y nichent, trois canards s'y poursuivent amoureuse-

---

44) Le Ruban Bleu était, avant cette guerre, la récompense décernée au paquebot le plus rapide à traverser l'Atlantique Nord, la lutte, en pratique, étant surtout entre le Queen Mary britannique et le Normandie.

45) Entourloupettes, farces et attrapes. Les bons - mauvais - tours que l'on joue à l'ennemi: ça couvre toutes les activités "spéciales"

ment: le jardinier tient à nous dire que ce sont trois mâles. Quelque chose saute dans l'eau: poisson? grenouille? des ronds concentriques s'étalent à la surface.

Les stagiaires regardent vers les F.A.N.Y.<sup>46</sup>, l'équipe de femmes de confiance: chauffeurs, secrétaires, chef de services, etc.. qui font tout marcher. Mon visage de gosse leur inspire le sobriquet de Baby-French. Délicieux Printemps anglais...

La BBC raconte un raid de parachutistes, dans la nuit du 27 au 28 février 1942, à Bruneval près du Havre, qui détruit la première station radar allemande, fraîchement installée, non sans en avoir prélevé les parties intéressantes que les scientifiques britanniques désiraient voir de près.

En mars 1942 la Royal Navy navigue un vieux destroyer américain, le Campbelltown, jusqu'à St.Nazaire, pour le planter dans les portes fermées d'une écluse de forme de radoub, la seule assez vaste pour y accueillir les plus grands cuirassés allemands, ceux-là mêmes qui font de gros dégâts dans l'Atlantique. Sa proue est bourrée de cheddite. Des commandos profitent de la commotion pour débarquer et augmenter le désordre à travers les docks...

Raids aériens de plus en plus dévastateurs, de plus en plus fréquents, sur la France et l'Allemagne. Un convoi de matériel américain parvient à Mourmansk, malgré l'opposition forcenée de la Luftwaffe.

Pendant ce temps, nous apprenons la radio clandestine, et deux ou trois autres petites choses. On s'exerce au Morse, que je lis déjà à quinze mots/minute, à longueur de journée. L'ancien chef de la police de Hong Kong nous montre l'art du pistolet. Vous êtes pressé? Tirez en visant comme si vous pointiez le doigt. C'est étonnant: la silhouette en face de moi est pleine de trous. Si le bruit du pistolet vous gêne, il y a des silencieux. Si vous préférez utiliser votre poignard, frappez plutôt de bas en haut, et non pas comme au cinéma, de haut en bas, car alors, si vous ratez votre coup, la trajectoire du couteau risque de se terminer dans votre cuisse...

---

<sup>46</sup>) First Aid Nursing Yeomanry. Ambulancières des Premiers Soins. Sous ce titre anodin, datant de la première guerre mondiale où elles soignaient vraiment les blessés, se cache une unité militaire féminine de choc.

Ou alors venez par derrière posez votre bras autour de son cou, votre coude sous son menton, et là, sous les côtes, il y a le foie... Si vous n'avez pas de couteau, il y a des façons méchantes d'empoigner l'autre...

Le dessus d'une armoire est une meilleure cachette que le dessous. Le flic moyen se baissera volontiers pour regarder mais il est moins probable qu'il grimpera sur une chaise pour jeter un regard plongeant derrière la corniche. On apprend à enterrer un parachute sans trop laisser de traces, à coder les télégrammes, à cacher un message dans un texte anodin, à utiliser les encres sympathiques... Et on m'enseigne à conduire une automobile.

Et si on est pris? Ça sera une expérience désagréable. Une pastille de cyanure, à avaler pour permettre d'y échapper, fait partie de la panoplie. Mais il n'y a aucune obligation de s'en servir. C'est à vous de choisir. Nul ne peut dire à l'avance ce qu'il fera sous la torture: essayez de ne pas parler, de parler le moins possible, le plus tard possible, de tenir au moins trois jours pour que la nouvelle de votre arrestation ait le temps d'être connue de vos amis, et ainsi favoriser leur sauvegarde. Tout dépend des capacités de résistance de votre corps et de votre esprit, et de l'habileté de votre tortionnaire... Toutes choses que l'on ne peut découvrir que sur le tas...

Pour les catholiques, à qui l'Eglise interdit le suicide, un prêtre explique dans un document comment on peut avaler son cyanure la conscience tranquille:

"Mon cher ami,

Tu pars en France comme parachutiste, et on te remet du poison pour te tuer rapidement au cas où tu tomberais dans les mains des Allemands.

Tu es peut-être catholique: tu sais que tu n'as pas le droit de te suicider et tu te demandes probablement si en conscience tu as le droit d'utiliser ce poison. Voici, je crois, comment tu dois raisonner.

La morale catholique a toujours permis qu'on accomplisse un acte indifférent qui produit deux conséquences: l'une bonne et l'autre mauvaise, pourvu qu'on s'attache à la bonne et qu'on néglige la mauvaise.

Si tu dois un jour absorber ce poison, tu pourras légitimement te dire que tu fais le sacrifice de ta vie pour la sécurité d'autres Français, qu'en faisant cela tu peux accomplir un acte de charité magnifique et

que bien loin de commettre un péché mortel, tu peux accomplir, au contraire, un très bel acte de vertu.

Tu sais qu'il existe actuellement des piqûres qui endorment la volonté au point de la rendre incapable de garder un secret. Donc, que tu le veuilles ou non, il sera toujours possible aux Allemands de connaître exactement tout ce que tu veux leur cacher, et particulièrement les noms et adresses de tous les agents que tu vas visiter en France, les lieux d'atterrissage habituels pour tes camarades, ou ceux qui viennent les chercher.

Ton cerveau devient comme un livre ouvert, ou si tu préfères, ton cerveau est un document ultra-secret qui, tombé aux mains de l'ennemi, peut être facilement déchiffré. Il faut donc absolument que ce document soit détruit avant de tomber aux mains de l'ennemi.

Il n'est pas question dans le cas présent, de suicide, il est question d'un acte indifférent (destruction d'un document secret) qui a deux conséquences: la première mauvaise: ta mort; la deuxième bonne: la sauvegarde de l'existence de tous ceux dont les noms sont inscrits sur ce document facile à déchiffrer qu'est ton cerveau.

Donc, dans le cas où tu connais des renseignements qui, livrés aux Allemands, leur permettraient d'exécuter d'autres Français et où la destruction de ton cerveau serait absolument le seul moyen d'éviter que ce document passe à l'ennemi, tu as le droit d'absorber ce poison qui seul rendra le document inutilisable.

Mais tu commettrais un suicide et tu n'aurais absolument pas le droit d'absorber ce poison uniquement pour échapper à la torture, ou parce que, par terreur des Allemands, tu ne veux pas tomber vivant entre leurs mains. Partant, pour des raisons personnelles, tu n'as jamais le droit de porter atteinte à ta vie que pour sauver d'autres vies françaises, comme un soldat a le droit de se faire sauter en faisant sauter un pont ou une forteresse dont la position permettrait à l'ennemi de tuer d'autres soldats<sup>47</sup>.

Aumônier Lagrave "

La vie à Thame Park est confortable. Le caporal-chef que je suis est assimilé au rang de sous-lieutenant. Tous les matins un batman<sup>48</sup> frappe à ma porte, me réveille avec une tasse de thé: "Good morning, Sir! Seven o'clock, Sir! Your tea, Sir!" Le soir on va au Pub, le bistro du coin. Pas souvent car on n'est pas riche.

---

<sup>47</sup> Il serait intéressant de savoir comment on présente ces choses aux catholiques ennemis.

<sup>48</sup>) Ordonnance.

Le Général a dit que, pour éviter que l'on nous accuse d'être des mercenaires, les Français Libres ne recevrons que la solde de base, sans les primes de spécialités qui l'arrondissent chez nos alliés, donc moins que tout le monde, et surtout moins que les Américains, qui eux, dégoulinent de fric. Heureusement qu'il y a des filles à l'âme romantique, pour qui l'argent n'est pas tout...

Je lis à présent, et manipule, le Morse aisément à 20 mots/minute. C'est honorable. On passe à autre chose: exercices. On fait comme si. Chez l'habitant, ici et là dans l'Angleterre, avec un poste émetteur-récepteur, on établit des liaisons avec la base.

Le premier exercice est raté. Nous sommes pris par la 'gestapo': j'ai rendez-vous en gare de Manchester avec un 'agent' à qui je dois remettre un poste émetteur. Un flic à l'oeil de lynx trouve étrange que ces deux jeunes gens en civil, en âge de porter l'uniforme, se passent ainsi une mallette. Courtois: "Pourrais-je voir ce qu'il y a dedans?" On rit, on sort nos laisser passer, mais on a perdu la première manche.

Le soir on traîne dans les Pubs, à écouter les conversations pour trouver de quoi étoffer les télégrammes que nous envoyons à la base. Nous entendons et transmettons des choses qui parfois y sèment la consternation: l'Anglais au bistro n'est pas toujours aussi discret et taciturne qu'il en a la réputation.

De retour dans la famille anglaise qui m'héberge, je réunis mes 'informations' et je les mets, codées, en forme de télégramme, fait de groupes de cinq lettres. À l'heure du rendez-vous avec la Centrale, sur la longueur d'onde convenue, j'appelle. Elle me répond et je lui transmets mon texte, sur ondes courtes, et en Morse, cet alphabet dont les lettres sont faites de combinaisons de points et de traits successifs. C'est une technique pratique qui permet de communiquer sur n'importe quelle distance avec des appareils simples et légers, à condition d'avoir des opérateurs compétents, et de savoir se plier aux contraintes de la propagation des ondes: seules certaines longueurs d'onde fonctionnent à certaines heures pour couvrir une distance particulière.

C'est un jeu qui me plaît depuis ma plus tendre enfance: émerveillement lorsque pour la première fois on a posé sur mes oreilles un casque à

écouteurs d'où sortaient des voix, de la musique; fascination devant le fer à souder qui liait ensemble les fils d'antenne (sursaut lorsque, comme une flèche sortant d'un arc, le chien file en hurlant parce qu'une goutte de soudure lui est tombée sur le dos!). Doute quant au phénomène 'sans fil' qu'on me décrivait: tous mes dessins de postes récepteurs de cette époque, bardés de lampes, de selfs, et de haut-parleurs en forme de point d'interrogation, étaient reliés à la Tour Eiffel par un fil discret tracé sur le bord de la page. Plus tard, construction d'un poste à galène que j'écoutais au lit dans le dortoir, à Janson de Sailly. Puis l'entrée dans le monde radioamateur...

Nouvelles de la BBC: raid de 1000 bombardiers sur Cologne. Le surlendemain, 1000 encore sur Essen... Peu à peu la puissance de feu des Alliés s'épanouit... On a fait des progrès depuis Guernica...

Permission un week-end à Londres, Christian Motté-Houbigant et moi. On dîne chez Hatchett's: Stéphane Grappelli, un ancien du Boeuf sur le Toit parisien, membre du Hot Club de France, y joue. Le plaisir de cette musique de jazz, souvent entendue à la TSF avant la guerre! Christian me présente à une superbe Irlandaise blonde, aux dents étincelantes, qui m'offre l'hospitalité...

#### Sauter.

Cerfs-volants de tous les pays, unissez-vous.  
Romain Gary.

STS 51. École spéciale d'entraînement, à Ringway près de Manchester. On y apprend à sauter d'un avion en vol, à l'aide d'un parachute. Sur le terrain d'atterrissage nous regardons au-dessus de nous la ronde des appareils dans le ciel bleu. Ils pondent des œufs qui s'ouvrent en corolles, qui descendent lentement, se balancent, un insecte à forme humaine suspendu à chacune d'elles. C'est impressionnant, mais si les autres peuvent le faire, pourquoi pas moi?

Gymnastique d'assouplissement. La théorie: la terre est dure, le corps humain d'une masse  $M$ , doté d'une vitesse  $V$ , contient une énergie cinétique  $E$  qui va se dissiper au moment de l'impact avec le sol. Si ça se fait d'un coup, paf! sur la tête par exemple, ça va faire mal. Il s'agit d'étaler ce choc dans le temps, sur la plus grande surface possible, et sur l'assemblage des membres le moins fragile: tirer sur les suspentes pour réduire la vitesse au

moment de toucher le sol: d'abord les pieds, puis les hanches, puis les épaules; garder les jambes réunies et pliées, les coudes au corps. Deux jambes ensemble sont plus solides qu'une seule; pliées et souples, elles cassent moins facilement que tendues et raides; tomber sur la pointe du coude écarté du corps est affligeant. En classe c'est évident, sur le terrain c'est moins facile à réaliser.

Une fois à terre il faut vider le parachute d'air avant que le vent ne l'entraîne, et soi avec, à travers champs. Il y a aussi des techniques pour, un peu, dévier la trajectoire du parachute dans une direction désirée pour éviter de s'accrocher sur un arbre ou d'amerrir parmi les canards d'une mare de ferme. Mais notre stage n'est que de six jours et quatre sauts...

Premier saut. Vêtus d'une épaisse combinaison, on part pour l'aérodrome. Au magasin chacun reçoit son parachute des mains d'une W.A.A.F<sup>49</sup>. On endosse le harnais.

L'instructeur explique: personne n'est obligé de sauter, il est permis de changer d'avis jusqu'au dernier moment au-dessus du terrain. Bien sûr, dans ce cas, il faudra revenir et atterrir ici avec l'avion, et remettre soi-même le parachute, encore dans son sac, aux filles du magasin...

L'avion est un Armstrong Whitworth 'Whitley'. Il a une curieuse attitude en vol, une inclinaison, comme s'il avait l'intention de partir en piqué, qui lui a valu le sobriquet de 'Flying coffin', le cercueil volant. C'est un bi-moteur, pas très moderne, avec un trou découpé dans le plancher de la carlingue.

Les parachutes sont du type dit statique: une lanière reliée au sommet du parachute et terminée par un mousqueton est accrochée à une draille d'acier fixée le long de la carlingue. L'ouverture est automatique: lors du saut, le parachute, retenu par le mousqueton endrillé et la lanière, se déploie hors de son sac et s'ouvre rapidement. Ce qui permet des sauts à basse altitude et réduit à la fois la dérive du parachute et le temps passé en l'air, cible sans défense.

On grimpe dans l'appareil, chacun endrille son mousqueton – le dispatcher<sup>50</sup> vérifie soigneusement – et on s'assied le dos contre la carlingue,

---

<sup>49</sup>) Women's Auxiliary Air Force: Force Féminine Auxiliaire de l'Aviation.

de part et d'autre du trou. Plaisanteries vaseuses que le pauvre homme subit sans doute à chaque chargement: "Pardon, vous descendez à la prochaine?" Les moteurs accélèrent, l'avion roule et se met en bout de piste.

Essai des moteurs plein gaz, freins serrés, avion prêt à bondir, vibrations intenses, tension parmi les passagers. Rugissement, la bête est lâchée, elle fonce, touche terre encore une fois: "Airborne"! C'est l'air qui nous porte. Le dispatcher, poing fermé et pouce debout, cligne de l'oeil: tout va bien. C'est la première fois que je monte en avion.

Le dispatcher hurle contre le bruit des moteurs, rappelle les consignes: "Au commandement ACTION STATION! vous vous asseyez sur le bord du trou, et à GO! vous vous poussez des mains de façon à tomber bien droit dans le trou." Une lumière verte s'allume. Il crie: "ACTION STATION!" Le premier sauteur, les jambes dans le trou, s'équilibre sur le bord. Lumière rouge. "GO!" Les mains appuyées sur le bord du trou il se pousse se laisse glisser les lanières claquent... On entend frapper des coups, on dirait que c'est à l'extérieur de la carlingue: regards inquiets...

Le dispatcher rit: le copain est bien parti, ce que l'on entend, c'est la lanière qui gesticule dans la turbulence de l'air et cogne le fuselage. Au tour du deuxième sauteur. Le troisième a une hésitation – que résout d'une petite pression du genou le dispatcher – et glisse dans le trou.

C'est à moi. Quel vent sur le bord de ce trou! Mon équilibre me paraît bien précaire: et si un mouvement de l'avion me faisait tomber avant le signal du navigateur?

"GO!": légère poussée de mes mains chute claquement des lanières vent qui me saisit ça me soulève par les épaules l'avion s'éloigne silence soudain. Oiseau. Enfin presque, plutôt cerf-volant. Plaisir exquis. Je voudrais que ça dure.

La terre se rapproche. En bas, l'homme au mégaphone: "Genoux pliés! Jambes réunies! Coudes au corps!" La terre accélère, mes pieds touchent, mes hanches, mes épaules, je m'allonge, le parachute aussi et commence à me traîner. Je tire sur une suspente pour le dégonfler. Ça marche, il s'écroule.

---

<sup>50)</sup> Celui de l'équipage qui est chargé de veiller au largage des hommes et des colis.

Encore trois sauts et me voici parachutiste. Nous sommes le 22 mai 1942. Le départ est pour bientôt.

À Londres, un soir, je vais au cinéma. On y joue 'The Moon is Down'. On y voit un parachutiste atterrir la nuit, au clair de la lune, en Norvège. Sitôt au sol, des Allemands lui tirent dessus et il s'enfuit à travers bois sous la mitraille. Ouf! Il s'en sort.

M. Marx, le 'code wizard'<sup>51</sup> me donne mes codes. Le service des vêtements vérifie le contenu de ma valise: il ne faut pas d'étiquettes anglaises sur mes vêtements. On examine le poste émetteur, un Paraset, petit et léger, et le plan des rendez-vous avec la 'Home Station', imprimé en microphoto. Ça, ce sont des comprimés pour rendre l'eau potable<sup>52</sup>. Voici un paquet de rations de survie, et une carte de France imprimée sur de la soie. Et ça, bien enveloppé de tissu imperméable, c'est la pilule au cyanure. Et un pistolet automatique calibre 7,65.

Le 28 mai 1942. C'est pour ce soir. Voyage en voiture. Barrière fermant l'accès d'une longue allée. Sentinelles au regard aigu. Gros chiens qui reniflent. On roule dans un bois. Encore une 'maison de campagne', mais plus modeste que Thame Park. Dernières vérifications, dernières recommandations. Photocopie d'une carte Michelin: "On va te lâcher là, à côté de cette route-ci, tout juste au Sud de Thoissey, tu marches le long de cette route-là, et tu arrives à la gare de Romanèche-Thorins, où tu prends le train pour Lyon." Non, ils n'ont pas l'horaire de la SNCF.

Le Paraset et mes vêtements seront dans la grosse valise, rembourrée et attachée dans les suspentes du parachute, au dessus de ma tête. A l'atterrissage, je sortirai la petite valise de la grosse, et j'aurai ainsi de la place pour mettre les denrées rares dont les poches de ma combinaison seront bourrées: chocolat, café, savon<sup>53</sup>.

---

<sup>51</sup>) Le 'magicien des codes', le super expert.

<sup>52</sup>) J'ai goûté de l'eau ainsi désinfectée: il vaut peut-être mieux mourir de typhoïde...

<sup>53</sup>) Il est permis de s'étonner de la contradiction entre les précautions de sécurité minutieuses d'une part, telle la chasse aux étiquettes anglaises sur les vêtements, et d'autre part les imprudences comme l'apport de café, de chocolat, et de savon, introuvables en France!

À table, on fait connaissance, l'équipage et moi. Le commandant de bord est 'Bunny' Rymills, étudiant en architecture, apiculteur amateur, grand, blond, vingt-et-un ans.

L'avion, un quadrimoteur Handley-Page Halifax, fait plus sérieux que le Whitley de l'entraînement. Départ de Tangmere, un aérodrome près de la côte Sud. Dernier sourire échangé avec la FANY qui nous a conduits jusqu'au bord de l'avion. On grimpe dedans, on ferme tout. Décollage. On est aussitôt au-dessus de la mer: la lune s'y reflète. Voici la côte de France qui se découpe dans le reflet. A 23h35 on survole Cabourg: DCA légère. L'avion va jusqu'à la Loire, puis rencontre des nuages, de la pluie, en sort à la hauteur de St. Etienne.

Réveil. Dans un sac de couchage, j'ai dormi un peu. On est près de Lyon. L'équipage a pour ce vol trois missions. La première – nom de code ARBUTUS – est un parachutage de containers<sup>54</sup>. L'avion ralentit, descend, tourne, cherche le balisage. En voici enfin les lumières. On va plus loin, on revient nez au vent. J'imagine, au sol, les visages de l'équipe de réception tournés vers le ciel, qui regardent à la lumière de la lune ces grosses fleurs qui descendent, réalisatrices de leurs désirs: armes, explosifs, argent, émetteurs de radio...

Les containers largués, les moteurs reprennent leur ronron de croisière, l'avion reprend de la hauteur. On vole sur Lyon. Deuxième mission: répandre des tracts. À la fois la bonne parole et un alibi pour la présence de l'avion dans le ciel cette nuit-là. C'est le radio-mitrailleur qui sert de dispatcher. Il jette les paquets dans le trou. Je l'aide.

On remonte la vallée de la Saône vers mon point de saut. Mais voici que le temps se gâte, la zone est orageuse. Le pilote dit qu'il serait déraisonnable de me laisser sauter dans ces rafales de vent. La troisième mission – EEL – est loupée. On rentre.

L'avion reprend de l'altitude. Dans la cabine de pilotage, on vide les thermos de café, on achève les sandwiches. Autour de nous le spectacle est fantastique: on vole au ras d'une mer de nuages écarlates, des cumulus enflammés en jaillissent comme des œufs battus en neige rouge et orange

---

<sup>54</sup>) Cylindre de 1m70 de haut et de 40cms de diamètre.

côté face au soleil, blanc, gris, ardoise côté face à la nuit, et que le Halifax percute dans un délire polychrome.

Au dessus de la Manche l'opérateur prend contact avec la radio du sol pour nous faire reconnaître. Les moteurs ralentissent, on s'enfonce dans la brume. Atterrissage. Il est six heures douze. C'est la première fois que je descends d'un avion sans me servir d'un parachute. Petit déjeuner de luxe: rarissime œuf à la coque. On dort.<sup>55</sup>

Le lendemain soir, le 30 mai, on recommence. L'avion franchit la côte française au-dessus du Crotoy, va jusqu'à Orléans puis oblique vers le Sud-Est. Tracts sur Lyon. Et puis c'est mon tour. Lumière verte. J'ai les pieds qui pendent dans le vide. Lumière rouge. "OK, off you go<sup>56</sup>", dit le dispatcher sur un ton plaisant, comme si nous venions de prendre le thé, au lieu de l'habituel commandement hurlé "GO!" que j'attendais. L'effort pour se lancer de soi-même dans le vide, est plus dur que lorsque réflexe à un ordre. Je plonge dans la turbulence.

L'avion est déjà loin. Le silence jaillit, brutal sur mes oreilles encore pleines du raffut des moteurs. Je flotte au clair de lune, une fleur immense au-dessus de ma tête. L'air est chaud.

Il s'agit d'un saut 'blind', à l'aveuglette, c'est-à-dire qu'au sol personne ne m'attend, personne ne balise le terrain, qui a été choisi d'après la carte, un peu au hasard. Mon parachute me mène vers une grande prairie entourée d'arbres. La descente est si lente – sans doute y a-t-il un courant d'air ascendant – que je pourrais rester debout en touchant terre, mais je m'allonge. Pas un souffle de vent. Le parachute s'effondre comme un soupir.

---

<sup>55</sup>) J'ai eu, après la guerre, grâce à la courtoisie du Public Record Office, accès au rapport du pilote où il écrit qu'un des containers largués était resté accroché sous le fuselage. Était-ce la raison pour ne pas me laisser sauter? Que l'on m'aurait alors cachée pour ne pas m'inquiéter? Il semble que non puisque le rapport place la découverte du container après l'atterrissage à la base, et qu'il parle aussi de mauvais temps."

<sup>56</sup>) D'accord, vas-y.

## Chapitre quatre.

Le 31 mai 1942 à 2 heures du matin.

Quel vacarme après le silence du ciel! Je reste caché dans l'herbe haute, pistolet à la main – une balle dans le canon, cran d'arrêt ôté – scrutant l'ombre des haies, tendu, prêt à défendre chèrement...

Il n'y a là rien de méchant, seulement les hôtes naturels de l'endroit, que mon arrivée n'impressionne pas, à leur aise et célébrant l'Amour dans la tiédeur du Printemps, et qui s'appellent sous la lune: "Cigale<sup>57</sup> chérie, je suis ici! Grillon de mon cœur, viens! Ma grenouille, ah, je meurs!"

Il me faut détacher la valise des suspentes. Les instructions sont de faire un paquet du parachute, de la combinaison de saut et du rembourrage de protection de la valise, puis d'enterrer le tout: j'ai même la pelle idoine attachée à la jambe de ma combinaison de saut.

Mais la terre est bien dure et il fait bien chaud. La gare de Romanèche-Thorins doit être à une dizaine de kilomètres. Creuser un gros trou dans ce sol sec, puis traîner ma valise dans la chaleur de la nuit sur une telle distance, va m'épuiser et me faire remarquer: ça ne me semble pas raisonnable. Il vaut mieux cacher le tout et revenir chercher mon bagage plus tard.

Je fais une boule de l'ensemble – ayant, bien sûr, retiré le Paraset de la grosse valise: avoir un poste émetteur au bout des doigts est ma raison d'être ici – bien recouvert de tissu camouflage, que je fourre au plus profond d'un buisson, pas trop près, en prenant soin de ne pas laisser de trace qui puisse relier la cachette à l'herbe écrasée par mon atterrissage.

La route est là, à côté du pré. Une borne: Thoissey 3 kms. Chapeau pour la navigation!

La route serpente à travers Thoissey. La lune et les étoiles éclairent le chemin. Chiens stupides qui aboient, malgré mes semelles de crêpe. Volets clos de la gendarmerie. Je m'en voudrais de déranger le sommeil de ses occupants.

---

<sup>57</sup>) Il se pourrait bien que la cigale soit inconnue au Nord de Lyon. Si c'est le cas, mettre ce faux pas entomologique au compte de la licence poétique. La traduction du brouhaha est approximative...

Des champs s'étendent de part et d'autre de la route. Je marche dans la nuit chaude, les yeux et les oreilles aux aguets, entouré par le bruit des conversations des bestioles, mon Paraset toujours à la main. Une autre borne me dit que la gare de Romanèche-Thorins est à cinq kilomètres. N'est-il pas bien tôt pour y arriver? Et si je dormais un peu dans ce petit bois?

Il fait jour, c'est dimanche. Déjà on travaille dans les champs à étaler les meulettes du foin entassé pour la nuit. Petit déjeuner avec une ration de survie: il y a là une tablette d'un mélange de chocolat et d'extrait de bœuf déshydraté, sans doute très nourrissant. Ce métier exige une grande largeur d'esprit.

Je traverse la Saône. Soleil radieux. La gare de Romanèche-Thorins. "Un billet aller pour Uzès, s'il vous plaît." Arrivée de la locomotive: gros soupirs de vapeur. Le wagon est plein de gens avec des colis, des sacs, des valises: tous parlent ravitaillement, de toute évidence le sujet de première importance.

Il me faut changer de train à Lyon. Dans la gare de Perrache, une équipe de gendarmes scrute la foule, demande l'ouverture d'une valise particulièrement grosse, ou les papiers de celui qui a vraiment l'allure trop louche. Moi, j'ai l'air d'un bon petit et ma valise est pas grosse: je passe sans encombre avec le flot. Il me faut aussi changer à Nîmes, mais là, pas de train pour Uzès avant le lendemain.

Lorsqu'au matin on frappe à la porte de ma chambre d'hôtel pour me réveiller, je réponds: "Come in!" Ça n'est pas perçu.

À Uzès, je trouve mon contact, un ami d'André Diethelm<sup>58</sup> qui me donne l'adresse de celui dont je dois être le radio: Jacques Soulas – SALM – chef d'une mission pour le Commissariat à l'Intérieur, et dont l'objet est de prendre contact avec des personnalités de la vie politique française pour essayer de les persuader de rejoindre le général de Gaulle, qui se trouve un peu seul en Angleterre.

J'ai connu Jacques Soulas à Londres. Il était de ceux qui, prisonniers de guerre dans l'Est de l'Allemagne, s'étaient évadés vers l'URSS proche, d'où ils avaient rejoint les FFL en Angleterre, et qu'on avait surnommés: Les Russes.

---

<sup>58</sup>) Diethelm était Commissaire à l'Intérieur, au Comité Français de Londres.

La plupart des chefs de mission en France: renseignements politiques, économiques ou militaires, organisation de parachutages et d'atterrissage, de sabotage, de propagande, d'évasion, etc., étaient accompagnés d'un opérateur radio – dans la mesure où, denrée rare, il y en avait de disponible – pour assurer les communications avec leur base en Angleterre<sup>59</sup>.

Jacques Soulas habite Lyon, 10 Montée des Carmélites, avec sa femme et ses enfants. Il a repris son travail aux Câbles de Lyon, une couverture impeccable. Retrouvailles. Des télégrammes arrivés par le truchement d'un réseau polonais lyonnais<sup>60</sup> lui avaient annoncé mon arrivée.

Je cherche une chambre meublée. J'en trouve une du côté de Bron, au deuxième étage d'un pavillon de banlieue tout en hauteur. J'achète un vélo d'occasion, objet rare, mais indispensable, payé son poids d'or, que j'utilise aussitôt pour aller chercher la valise cachée sous son buisson de mon terrain d'atterrissage près de Thoissey. Je la retrouve sans difficulté.

J'achète aussi un poste de TSF, qui sera l'alibi pour demander à mon propriétaire la permission d'installer un fil d'antenne en travers de son jardin: "La réception est tellement meilleure, n'est-ce pas, avec une antenne."

Pour lui, je suis étudiant en droit. J'essaie, sans grande conviction, de m'inscrire en faculté, mais mon manque de connaissance de l'université me fait craindre d'y être trop maladroit et de me faire remarquer.

Émotion lorsque je vais au service du Ravitaillement. Je présente la carte qui me donne droit à ma ration de tickets mensuels de ravitaillement. Elle a été imprimée à Londres, mais il est écrit dessus qu'elle a été délivrée à Paris. "Quelle drôle de couleur!" dit la préposée. "Vous trouvez? Elles sont toutes comme ça à Paris. – Ah bon," dit la dame. Et me donne mes tickets.

Aussitôt installé dans ma chambre, j'essaie d'établir le contact radio avec l'Angleterre. En vain. J'appelle à tous les rendez-vous, six fois par semaine, trois de jour, trois de nuit. C'est décourageant. Soulas, via le réseau polonais,

---

<sup>59</sup>) Jean Moulin est une exception: il a été parachuté sans radio, et n'en aura d'attiré que lorsqu'il dotera son secrétariat d'un service de transmission en octobre 1942.

<sup>60</sup>) 27.5.42. à SALM via SR polonais #1 "...vous envoyons SALM W cette lune en zone libre il passera chez oncle Gabrielle si absent chez Berger..." Archives.

signale à Londres mes efforts infructueux<sup>61</sup>. Le 20 juin, l'opérateur de la Centrale se réveille: les premiers télégrammes passent dans les deux sens<sup>62</sup>.

Le Paraset, le poste émetteur-récepteur que j'utilise, a pour principales qualités d'être petit et léger. La partie récepteur, d'un type dit "à réaction", est sensible et permet de recevoir des signaux faibles, mais son réglage, un peu acrobatique, varie au gré des fluctuations du voltage de la ligne du secteur électrique, et de la proximité de la main de l'opérateur. Il est peu sélectif: une station puissante, voisine de la longueur d'onde de votre correspondant, matraque facilement vos tympans et rend difficile la lecture du Morse.

L'émetteur a une faible puissance: 4 watts. Sur ondes courtes, ça n'est pas un gros inconvénient, d'autant plus que mon correspondant en Angleterre dispose de récepteurs sophistiqués et des immenses antennes de la Centrale, la "Home Station", STS 53A, située à Grendon<sup>63</sup>.

Écoute rituelle, aussi et toujours, de la BBC, pour entendre les nouvelles de la guerre, sur ondes courtes aussi, bien sûr, malgré le brouillage intense des Allemands. Merveilleuses ondes courtes qui permettent aux faibles de se jouer des puissants!

Pas grand-chose à faire. Le travail de mon patron génère peu de trafic radio: environ cinq télés par semaine<sup>64</sup>. Grandes balades à vélo dans la campagne alentour. Mes muscles à bicyclette, inutilisés depuis l'été 40, fonctionnent toujours bien. Les routes sont vides et je transpire sous le soleil. Je vais me rafraîchir sur les plages de la Saône: j'y retrouve parfois mon patron, sa femme, ses enfants.

---

<sup>61</sup>) 15.6.42. de SALM SR polonais #5: "...EEL essaie d'entrer en contact depuis une semaine. Il a entendu la Home Station une fois, mais ne paraît pas se faire entendre lui-même..."

<sup>62</sup>) J'ai appris bien plus tard que mon service avait oublié de prévenir la Centrale anglaise de la mise en route de ma station. (Note pour le capitaine Bienvenue, du 19 juin 1942. Archives du BCRA.)

<sup>63</sup>) Les transmissions seront souvent difficile. Par exemple: Progress report #44, fortnight ending July 7th, 1942: "WT communications in general have been very bad and EEL as well as PERCH have complained bitterly in this respect." (Les transmissions radios ont en général été très mauvaises, et EEL, tout autant que PERCH, s'en sont plaint amèrement).

<sup>64</sup>) Parmi les télés de Jacques Soulas envoyés (codés, donc je n'en connaissais pas la teneur) à cette époque, et que j'ai retrouvés aux archives, un rapport du préfet de police de Paris: "...dix neuf mille Juifs arrêtés les 12,13 et 14 juillet 1942 par la police française. Trois cents suicides. Des enfants d'un mois séparés de leur mère..."

Je découvre Lyon, les Lyonnais à l'abord grincheux, les ouragans de poussière de la place Bellecour, les tramways antédiluviens et leurs rails néfastes aux cyclistes, les splendides chevaux de Carpeaux sur la place des Terreaux, la Tour Eiffel à courte pattes, et sa voisine Notre-Dame de Fourvière qui, comme le Sacré-Cœur de Montmartre, ressemble à un éléphant sur le dos; et les petits restaurants où, avec un peu d'argent, guerrier sans vergogne, je mange au marché noir et à ma faim.

Vie sur une autre planète qui a pour nom solitude. Rares rencontres avec mon patron, la sécurité exige le cloisonnement, on communique par "boîtes aux lettres<sup>65</sup>". Je vais bientôt avoir 22 ans, je n'ai aucun ami, aucune amie. Je ne peux, je ne dois parler de rien à personne. Comment esquisser un début d'amitié, d'intimité en se tenant sans cesse sur ses gardes?

Vigilant, l'esprit doit veiller à ce que rien de ce que je fais ne dépasse de la norme, qu'aucun objet, aucune attitude ou parole puisse susciter la curiosité des autres. Et sans cesse il doit déceler, évaluer dans l'environnement les signes que livrent hommes, voitures, mouvements, anticiper les situations, et m'éviter la confrontation, me guider vers le calme. Mais la solitude...

Par une belle journée du mois d'août, devant la librairie Flammarion, Place Bellecour: Daniel Cordier. Nous étions ensemble à la STS 52, l'école des radios de Thame Park. Je revois, un dimanche qu'un groupe de Français Libres étaient allés déjeuner au George, un excellent restaurant d'Oxford, le chic fou de l'uniforme – bleu, filet jonquille – et du képi d'officier de chasseurs, faisant sillage dans la mer des battle-dress kaki. Esprit vif, sens de l'humour, original, la parole un peu zozotante, c'était un des plus agréables compagnons.

Chacun sur son vélo, un pied à terre, on se regarde, on regarde alentour, visages de joueurs de poker, le temps de peser la chose, de déceler ce qu'il pourrait y avoir d'inquiétant dans l'environnement.

La sécurité aurait voulu que l'on ne se reconnût point. Le plaisir de se revoir, de rompre la solitude méfiante de notre vie – enfin quelqu'un à qui parler sans crainte de faux-pas! – on rit, on déjeune ensemble chez Colette,

---

<sup>65</sup>) Endroit convenu pour déposer et prendre du courrier sans contact personnel.

place Antonin Poncet, un petit restaurant tenu par une blonde opulente. Colette a un ami inspecteur de police, ce qui assure la quiétude du lieu. On s'y retrouve souvent.

Daniel Cordier – BIP W – a été parachuté à la lune de Juillet 1942. Destiné à être le radio de Georges Bidault – BIP – il est kidnappé par Jean Moulin<sup>66</sup> – REX – qui discerne en lui les qualités qui en feront le secrétaire sans pareil de la Délégation du Général de Gaulle en France jusqu'en mars 1944.

Il m'emmène rôder parmi les rayons de la librairie Flammarion. Orgie de lecture. Daniel me fait découvrir Les Thibault, La Chronique des Pasquier, Les Hommes de Bonne Volonté, Les Copains, À la Recherche du temps perdu, le Journal d'André Gide, etc., etc.. Quel monde je rencontre là!... Moi à qui, enfant, on interdisait de lire Poil de carotte!

Au théâtre antique de Vienne, on joue Antigone. Nous allons voir un soir, mais nous n'osons quand même pas aller souper chez Point<sup>67</sup>...

Le Secrétariat manque de moyens. Daniel a si peu d'argent qu'il a faim. C'est souvent moi qui paie nos steaks-frites de marché noir, puisque mon patron dispose de fonds plus abondants.

Un jour, place de l'Opéra, nous sortons d'un restaurant: Horreur! Tragédie! Le vélo de Daniel a été volé. Oiseau à qui on vient de couper les ailes, il contemple, effondré, le désastre. Circuler est vital au secrétaire de REX, le prix d'une bicyclette au marché noir est exorbitant, quelles acrobaties en perspective pour en trouver une autre...

Le Secrétariat manque de liaisons radio. Deux opérateurs: Jean Holley – LEO W – parachuté d'Angleterre, et un radio – BIP Y – recruté en France, essaient en vain de prendre contact avec Londres. Hervé Monjarret – SIF X – le radio de Raymond Fassin – SIF – qui avait été le premier radio à

---

<sup>66</sup>) Bien entendu, je ne connaissais pas alors le vrai nom de Jean Moulin. Pour moi le patron de Cordier s'appelait REX, et il était le représentant du général de Gaulle. Préfet d'Eure-et-Loir au moment de l'armistice, Jean Moulin a été le seul préfet de France, en 1940, à risquer sa carrière et sa vie en refusant la collaboration. Il est parvenu à sortir de France en été 1941 pour aller en Angleterre, où il a rejoint le général de Gaulle.

Le 1er janvier 1942 il a été parachuté en France, avec pour mission de représenter le général de Gaulle et d'unifier les divers Mouvements de Résistance en un combat cohérent.

<sup>67</sup>) Qui avait la réputation d'être le meilleur restaurant de France.

transmettre des télégrammes pour REX a quitté les transmissions pour être officier de liaison auprès de Francs-Tireurs<sup>68</sup>.

Gérard Brault – KIM W –, un autre ancien de Thame Park, arrivé en Juin 1942, pour être le radio de Paul Schmidt – KIM –, officier de liaison auprès du mouvement de résistance LIBERATION, reste seul à assurer le trafic de son patron et celui du Secrétariat de Jean Moulin: jusqu'à six heures d'émission par jour! Il est surmené au-delà du raisonnable et obligé de prendre des risques absurdes. Situation saugrenue: au même moment j'écoule mes télés en quelques minutes par semaine. Si peu que je ne m'inquiète pas d'un avertissement venu de Londres<sup>69</sup>: une équipe allemande de radiogoniométrie s'installe dans la région. .

Des messages échangés entre Londres, Jean Moulin<sup>70</sup> et mon patron, Jacques Soulas, organisent mon transfert du Commissariat à l'Intérieur vers le BCRA<sup>71</sup>. À la mi-septembre, l'écheveau bureaucratique londonien se démêle, et je passe au service de la Délégation du Général de Gaulle en France, où je commence par soulager Gérard Brault des télés de Georges Bidault, nombreux et longs<sup>72</sup>.

Émission plusieurs heures par jour, parfois jusqu'à cinq ou six, de ma chambre à Bron, le jour. Les cristaux de quartz<sup>73</sup> qui devraient me permettre d'utiliser mes fréquences de nuit sont défectueux. REX est conscient du danger ainsi couru par son nouvel opérateur<sup>74</sup>, et donc par ses transmissions. Il voudrait bien améliorer mes conditions de travail mais n'y parvient pas.

---

<sup>68</sup>) Un des principaux Mouvements de Résistance.

<sup>69</sup>) 4.9.42. Londres à SALM #7 "...Croyons savoir de bonne source que radio gonio boche s'installe à Lyon..." La gonio permet de localiser le point d'où provient une onde radio. C'est l'ennemi principal du radio clandestin. Chaque fois qu'il émet, c'est comme si, toréador, il agitait une muleta devant un taureau électronique.

<sup>70</sup>) 1.9.42. Londres à REX/Moulin: "...SALM dispose d'un bon radio qui est en contact avec nous étudiez question son utilisation..."

<sup>71</sup>) Bureau Central de Renseignement et d'Action, l'organe principal des services secrets de la France Libre.

<sup>72</sup> Voir annexe 1.

<sup>73</sup>) Qui stabilisent la fréquence/longueur d'onde de l'émission.

<sup>74</sup>) Télé de REX/Moulin à Londres 19.9.42: "...très mal installé dans chambre garnie où il loge et émet pour émissions prolongées a besoin installation sérieuse que lui procure..."

Il faut que le trafic passe. Il passe. Depuis l'âge de seize ans, radioamateur, je pourchasse les signaux rares et lointains sur des postes de ma fabrication. J'aime ce jeu qui allie l'acuité de l'ouïe à la subtilité technique, et lorsqu'en face de moi se trouve un opérateur de haut vol pour capter les quelques microvolts que je lui lance, écouler les télégrammes est un plaisir: satisfaction du travail bien fait, plus celle de David qui fait un pied de nez au Goliath Chleuh.

L'expansion fantastique des services radioélectriques en Angleterre crée une demande de personnel difficile à satisfaire. Il faut du temps pour former un opérateur. C'est une chose de lire le Morse dans une salle de classe, et c'en est une autre d'extraire ce minuscule signal de la jungle électromagnétique. Tous, l'armée, la Royal Air Force, la Royal Navy, les services secrets, se battent sauvagement pour avoir des radios. Notre centrale parfois bouche les trous avec des apprentis: rendez-vous manqués, répétitions lassantes, dangereuses – plus longue est l'émission, plus facile le repérage – dialogues de sourds, erreurs. La température monte, la patience diminue: "La gonio est dans la rue et ces cons-là prennent le thé!"

On décoche des télégrammes furibonds à l'adresse de la Home Station: "Je ne veux plus travailler avec l'opérateur du 2 août ses signaux sont illisibles!" – "L'opérateur d'hier ne savait pas manipuler les chiffres 2, 3 et 4..." Moulin s'impatiente: "Voulez vous demander aux Anglais s'ils se moquent de nous<sup>75</sup>?"

De l'autre côté, ils ne sont pas contents non plus: "Réduisez la durée de vos émissions qui sont beaucoup trop longues. Rappelons qu'EEL ne doit pas prendre contact tous les jours ni plus d'une heure<sup>76</sup>..."

Ils n'ont pas tort: le principe, enseigné à l'entraînement en Angleterre, d'une demi-heure trois fois par semaine est devenu ici la pratique de plusieurs heures par jour. Je proteste bien auprès de ceux qui me submergent de télégrammes. "Il faut que ça passe! Tu serais dans une tranchée avec une mitrailleuse en face de toi, tu refuserais d'aller à l'assaut parce que c'est trop

---

<sup>75</sup>) Télé de REX/Moulin à Londres. 7.9.42.

<sup>76</sup>) Télé de Londres à BIP/Bidault. EEL est le nom de code de mon plan d'émission, et par extension. est devenu le mien.

dangereux?" Je suis meilleur radio que dialecticien, alors je continue à émettre trop longtemps<sup>77</sup>.

De Londres, début octobre 1942: "BRANDY est en panne, aidez-le." BRANDY est un réseau d'évasion conçu par le lieutenant d'aviation Christian Martell<sup>78</sup>, qui est parti pour l'Angleterre en décembre 1941. Se rendant compte du grand besoin en mécaniciens de la Royal Air Force, il offre de revenir en France pour en recruter. Parachuté en avril 1942, il établit, avec l'aide de ses amis d'avant la guerre, une filière d'évasion qui part de Paris et va en Espagne. Avec le premier groupe de mécanos, il retourne en Angleterre rejoindre son escadrille, et laisse la direction du réseau à son frère Maurice (SIMON), qui ajoute au recrutement de mécaniciens d'aviation l'évacuation d'aviateurs alliés rescapés après que leurs appareils eussent été abattus lors de missions au-dessus de l'Europe.

L'adresse est Cours Gambetta. Il y a là un jeune radio, Jean-Louis Mérand, parachuté de Londres en août 1942, et qui ne parvient pas à prendre contact. Le poste qu'il possède est défectueux. Son plan d'émission – microphoto où figurent ses heures de rendez-vous, ses fréquences et ses indicatifs d'appel – a pour nom de code AMBRE. Je l'essaie sur mon poste. Cette fois encore, c'est évident, la Centrale n'est pas au rendez-vous. J'envoie les télés de SIMON sur mon plan.

Chez les radios, il ne s'est rien passé d'inquiétant depuis longtemps. La pression pour transmettre les télégrammes est intense. Le soutien logistique nécessaire – réseau de lieux pour émettre chaque fois d'un endroit différent, équipes de protection pour surveiller les alentours – est inexistant. Les comportements imprudents glissent vers l'absurde. Pendant ce temps la gonio Chleuh écoute et s'approche...

### Radiogoniométrie.

Les Allemands sont entrés en zone 'libre' avec un service spécial pour la détection des émetteurs clandestins, le Sonderkommando Kurzwellenüber-

---

<sup>77</sup>) Quelques uns de ces télés sont en annexe.

<sup>78</sup>) De son vrai nom Christian Montet. De nombreux volontaires en Angleterre changeaient de nom pour ne pas attirer de représailles sur leur famille en France.

wachung, le KWU<sup>79</sup>. DONAR est le nom de code de l'opération, Donar, dieu de la foudre dans le Walhalla, a été bombardé saint patron de la chasse aux radios clandestins. Cent six hommes, sept appareils de gonio mobiles montés sur camion ou sur quelques-unes de leurs 35 voitures. Leur 'protection' est assurée par des inspecteurs de la Sûreté Nationale française<sup>80</sup>.

L'appareil de radiogoniométrie est muni d'une antenne spéciale qui permet de relever la direction d'où provient une émission. Trois appareils, travaillant ensemble mais éloignés les uns des autres permettent de porter sur une carte trois relèvements qui se recoupent et dont l'aire de rencontre dessine un triangle. C'est là qu'est l'émetteur recherché. Les chasseurs s'en rapprochent, réduisant peu à peu la taille du triangle où se trouve leur proie. Finalement, gonio légère à la main, ils font du porte à porte, et c'est la curée.

Aux alentours du mois d'octobre 1942, les Allemands repèrent, et les policiers français arrêtent, dans la région lyonnaise, un radio polonais et deux anglais<sup>81</sup>. Le 16 octobre, c'est le tour de Gérard Brault<sup>82</sup> – KIM W.

---

<sup>79</sup>) Gottlieb Fuchs, l'interprète de Klaus Barbie, dans son livre *Le Renard*, p.61, écrit que le Sonderkommando KWU dépendait de l'Abwehr, mais qu'avec l'installation de Barbie à Lyon, il était passé sous contrôle du SD.

- Dans son *Histoire de la Gestapo*, p.382-4, Jacques Delarue écrit que le service de l'Abwehr avait pour nom *Fahndungsfunk*, et qu'un deuxième service existait: *Wehrmacht Nachrichten Verbindung Funk*. Delarue écrit aussi qu'un accord entre deux officiers français et l'Abwehr, à l'hôtel Lutetia à Paris au début de septembre 1942, permit l'entrée en zone Sud le 28 septembre 1942 de l'opération DONAR.

<sup>80</sup>) Pour conserver la fiction de souveraineté de Vichy sur la zone non occupée.

<sup>81</sup>) L'un d'eux est Brian Stonehouse (CELESTIN) arrêté avec son courrier Blanche Charlet le 24 octobre 1942. (MRD Foot: SOE in France).

-Jacques Delarue - *Histoire de la Gestapo* p.384 - écrit: "Quand le coup de filet fut donné, les quelques quinze ou vingt postes situés dans la région lyonnaise tombèrent à la fois. "Chiffre hautement improbable, m'écrit SOE.

Les inspecteurs de la Sûreté Nationale ont évidemment fait des rapports sur leur collaboration, avec les agents de l'Abwehr, et on devrait pouvoir y trouver le nom et le nombre des radios arrêtés. J'ai essayé, en 1990/91, mais le ministre de l'Intérieur n'a répondu à mes requêtes de consultation des archives que d'une manière dilatoire, ou pas du tout.

<sup>82</sup>) Courrier de Paul Schmidt -KIM- à Londres. 25.10.42: "Le vendredi 16 octobre 1942 Gérard Brault, qui travaillait pour envoyer les derniers messages d'opérations avant de partir sur la côte où il devait prendre quelques jours de repos en raison de son mauvais état de santé, a été arrêté. L'effectif mobilisé à cet effet comptait 12 gestapo et 3 inspecteurs de la Sûreté Nationale française qui pratiquèrent l'opération proprement dite. Les interrogatoires ont eu lieu à la brigade de police de Sûreté de Lyon, en présence des fonctionnaires allemands ayant participé à l'arrestation."

Un autre jour d'octobre, vers 17 heures, au cours d'une liaison, alors que je passe à l'écoute de la Centrale après lui avoir transmis un télé, je l'entends, à peine, me dire qu'elle ne m'entend plus du tout. La propagation est chamboulée.

La propagation des ondes courtes est aléatoire. On peut, en général, compter sur elle pour franchir une certaine distance, si on choisit bien son heure et sa longueur d'onde. Mais de temps à autre un phénomène, exceptionnel – aurore boréale, tache solaire, orage magnétique, etc. – peut brutalement tout modifier.

Les instructions reçues en Angleterre m'ordonnaient de toujours conduire mes émissions comme si je menais une station commerciale. Habituellement respectueux de ces règles, j'aurais dû, puisque la liaison n'était plus possible, envoyer le signal: QRT de WNG<sup>83</sup>, et fermer la station. Paresseux? Sixième sens? Ce jour-là je n'ai rien transmis.

Le Paraset rangé, puis caché sur le haut d'une armoire – comme on m'avait appris à le faire à l'école de radio – l'antenne transférée sur le poste de TSF-alibi, qui me donne un peu de musique, et je m'allonge sur le lit, un livre à la main.

Cavalcade dans l'escalier. Grands coups cognés dans la porte, qui s'ouvre violemment. "Police! Haut les mains!" Une dizaine de mecs, pistolet au poing. On se croirait dans un film. Il est évident qu'ils ont l'air surpris d'avoir devant eux un môme, qui du lit où il était allongé, se redresse, l'air étonné, un bouquin au bout d'un de ses bras levés. Avec mon visage rieur, je fais plus jeune que les 18 ans de mes papiers d'identité. Ils fouillent, me fouillent, feuillettent les livres, cherchent sous le lit, sous le matelas, sous l'armoire, dans l'armoire...

On voit bien à leur figure qu'ils se sont trompés. La plupart ont l'air allemand, certains sont Français. Un des Chleuhs ne me quitte pas des yeux, des yeux gris, durs<sup>84</sup>. Je n'ai vraiment pas l'air d'un espion, avec mes shorts, mon grand col ouvert et mon sourire de bonne volonté: "Que cherchez-vous donc? Je peux peut-être vous aider?" L'un d'eux a trouvé un papier sur ma

---

<sup>83</sup>) QRT signifie: j'arrête mes transmissions, et WNG était l'indicatif de ma station.

<sup>84</sup>) La presse a publié récemment des photos de Klaus Barbie. Je lui trouve une grande ressemblance avec mon visiteur de ce jour-là. Mais la mémoire...

table. Menaçant: "Ach! Qu'est-ce que c'est, Monsieur? - Ben, heu, vous voyez, c'est la liste des postes avec l'heure où ils donnent des nouvelles. Là, Radio-Paris, la Suisse romande, Stuttgart, la BBC..." Mais ils cherchent autre chose qu'un auditeur de la radio anglaise. Après un dernier coup d'oeil, ils s'en vont.

Si je suis novice et naïf à ce jeu, eux aussi. Sur ma table: un quartz – ce cristal qui sert à stabiliser l'émission sur sa fréquence – oublié lors du rangement... Petit parallélépipède noir, qui leur faisait un clin d'œil qu'ils n'ont pas perçu.

Assis sur le lit, un tremblement irréprouvable me saisit. Piégé par mes multiples infractions aux règles de sécurité (infractions obligées par le manque de soutien logistique: émissions beaucoup trop longues, beaucoup trop fréquentes, toujours du même endroit, sans personne pour surveiller les abords<sup>85</sup>), j'ai été sauvé par une autre infraction, à la règle qui voulait que l'on se donne l'attitude d'une station commerciale: Dans la rue, l'équipe du KWU attendait, pour affiner son relèvement, que je revienne sur l'air. Pendant ce temps je rangeais. Si j'avais, selon la règle, annoncé la fin de mon émission, ses hommes auraient aussitôt bondi, sans me laisser le temps de rien cacher. Ainsi retardés, les Chleuhs fouillent, sans certitude, une demi-douzaine de maisons le long de la rue.

En bas, dans sa cuisine, mon propriétaire est en proie à sa propre trahison: il vient de rentrer un sac de 50 kgs de blé acheté au marché noir et il croit être la cible de ces messieurs. Comme ça lui donne l'air coupable, ils lui démontent quelques meubles.

Le calme revient. Je sors faire le tour du voisinage. Ils sont bien partis. Je descends le Paraset et mon pistolet du haut de l'armoire. Les sacoches pleines, j'enfourche mon vélo, pour ne plus jamais revenir.

Le cloisonnement avec le secrétariat est excellent. Nous n'avons de contact que par boîte aux lettres interposée, lorsque je n'ai pas de rendez-vous avec Daniel Cordier. Ils ne connaissent pas mon adresse, je ne sais pas

---

<sup>85</sup>) Il est permis de s'étonner, à lire les ouvrages qui décrivent l'importance des Mouvements de Résistance à cette époque, qu'ils n'aient pu fournir la logistique nécessaire à la protection des transmissions du Représentant du Général de Gaulle en France: lieux sûrs pour les émissions, équipes de protection, sabotages contre les voitures gonios...

la leur. Seuls endroits où je pourrais me réfugier: chez Jacques Soulas – SALM – mon ex-patron, ou chez Maurice Montet – SIMON – dont je viens de dépanner les transmissions. C'est lui que je choisis, car aller faire des vagues chez Soulas et déranger son excellente couverture, sa femme, ses enfants, ne me paraît pas indiqué. Pour être sûr de n'être pas suivi, je tourne, virevolte et traboule dans Lyon. Atterrissage cours Gambetta, accueil, épiluchage et examen des événements. Pour l'instant je peux manger et dormir là.

### BRANDY.

Au Secrétariat, on n'est pas heureux. Après l'arrestation de Gérard Brault, et mon esquivage de la gonio, ils n'ont plus de liaison radio avec Londres. Un rendez-vous de repêchage – mis en place, justement, pour se retrouver lorsque les choses dérapent – me permet de reprendre contact avec Cordier. Mais ils n'ont toujours pas le moyen de me fournir un lieu sûr où habiter, ni des emplacements d'émission. La Résistance à qui on les demande, est sans doute occupée à répandre ses tracts.

Je passe un accord avec Maurice Montet, le patron du réseau BRANDY. J'assure ses transmissions, pas lourdes, mais qui lui sont précieuses, et il me fournit des points d'émission le long de sa filière d'évasion. Nous avons, son groupe et moi, des atomes crochus: j'habite avec eux. Leur ravitaillement est bien organisé, ce qui évite de s'exposer dans les restaurants.

En vérité, il n'est pas très orthodoxe de mélanger ainsi deux réseaux. Mais il faut faire avec ce que l'on a. Les volontaires aux côtés des Français Libres sont encore rares. Les gens ne croient guère à cette chimère qui nous agite: foutre dehors le tout-puissant Grand Reich.

"Ils ont battu tout le monde, pensez donc, même les Français!" et "Pétain est un grand bonhomme!", sont les clichés qui permettent de ne rien faire avec bonne conscience. Il faudra le débarquement américain en Afrique du Nord, et surtout la déroute de Stalingrad, pour que commencent à se réveiller ceux que leur bon sens avait engourdis.

La filière BRANDY traverse la ligne de démarcation près de Chalon-sur-Saône, avec l'aide de l'équipe d'André Jarrot<sup>86</sup>, garagiste, ancien coureur motocycliste, de Raymond Basset, capitaine des sapeurs-pompiers, et de Pierre Guilhemon.

Je descend du train à Tournus. Dédé Jarrot est là. Je monte derrière lui sur sa moto, la valise du poste émetteur entre nous. On part à travers la campagne. Une ferme. Accents bourguignons: "Je vous ai apporté la chambre à air<sup>87</sup> que vous vouliez pour le vélo de la p'tite. On pourrait pas s'installer une demi-heure dans un coin?"

Une pierre à un bout du fil d'antenne, lancée sur une branche de poirier, l'autre bout à la borne du poste. Prise de courant, réglages, écoute. Voici la Home Station: "WNG de RZA QRK? QTC?" La Centrale m'appelle d'Angleterre, me demande si je l'entends, si j'ai du courrier pour elle. "RZA de WNG QSA5 QTC8". Je lui réponds que je l'entends bien, que j'ai 8 télés pour elle. J'ai en face de moi un bon opérateur. En un clin d'œil les télés sont de l'autre côté de la Manche. Je range le poste, je brûle les messages, je bois le verre de lait que notre hôte vient d'aller traire. On ne reviendra jamais au même endroit. Dédé Jarrot a des clients partout à la ronde.

Retour à Tournus, pour attendre l'heure du train de Lyon, à l'hôtel du Sauvage, ainsi nommé par son propriétaire parce qu'il avait séjourné au Canada et en avait rapporté le portrait, qui trônait dans la salle à manger, d'un Peau-Rouge toutes plumes dehors. Grande cheminée, feu de bûches, poulet de Bresse qui tourne sur la broche, dévoré, arrosé de beaujolais du coin.

Après l'arrestation de Gérard Brault, REX avait décidé de créer un service central des transmissions<sup>88</sup> auquel seront rattachés les opérateurs

---

<sup>86</sup>) Il sera plus tard maire de Monceau-les-Mines, député, ministre, sénateur.

<sup>87</sup>) En dehors de son charme bourguignon débordant, Dédé Jarrot savait la façon de s'attirer la bonne volonté des populations. Étant garagiste, il pouvait importer de zone occupée des pièces détachées de vélo, à condition d'y exporter ensuite la quantité de vélos assemblés correspondante. Ce qu'il faisait consciencieusement.

Mais dans le noir de la nuit, quittant sa casquette de garagiste pour celle de contrebandier, il ramenait quelques vélos en zone libre. Puis plus tard, redevenu garagiste, il les présentait une deuxième fois à la ligne de démarcation, obtenant ainsi, avec les mêmes bicyclettes, un nouveau crédit de pièces détachées! Un excellent matériau d'échange...

<sup>88</sup>) Télé de Moulin, 4.11.42:... "organise circuit postes pour rotation émissions en vue diminuer durée transmissions besoin urgent matériel..."

disponibles, et ceux qui pourraient être recrutés. Le Secrétariat assurerait la répartition des télégrammes pour Londres entre les divers opérateurs selon leur programme d'émission, et la distribution des messages reçus de Londres à leurs destinataires: un bureau de poste. Le but étant de rendre les transmissions du Secrétariat moins aléatoires que lorsqu'elles dépendaient de services hétérogènes.

Humour juvénile: je trouve spirituel de nommer ce service – dont je suis le premier, et pour l'instant le seul opérateur – la WT, du sigle des transmissions de l'armée britannique<sup>89</sup>, et comme la modestie ne m'étouffe pas, j'adopte comme pseudo le nom du dieu celte Lug.

Il m'a été suggéré par Suzanne Poncet, de l'équipe BRANDY, alors que je cherchais un pseudo ayant un peu de panache. À l'évidence, Mercure s'offrait comme patron des transmissions, mais je ne pouvais guère prendre le nom d'un dieu romain alors que nous étions en guerre contre Mussolini!

"Jules César identifiait, un peu vite, Lug à Mercure," me dit Suzanne, "mais Lug le polytechnicien est d'une autre envergure que le patron du commerce." C'est ainsi qu'à Lugdunum, capitale de la Gaule 'française', un nouvel avatar lançait LUG "dieu de toute lumière, beau et fort, poète, guerrier, musicien, magicien, et expert en tous les métiers<sup>90</sup>" contre les forces des ténèbres!

Daniel Cordier est l'organisateur de la WT. Le secrétariat me fournit un deuxième plan d'émission: PERCH GAMMA, doublant ainsi mes possibilités de rendez-vous avec la Home station, mes longueurs d'ondes, mes indicatifs d'appel. On me donne aussi un deuxième poste, ce qui évite des transports, à la merci d'un contrôle de police.

C'est l'avalanche. Finies les balades à vélo, les flâneries chez Flammation. Trois émissions par semaine à Chalon, quatre à Lyon. Un ancien de

---

<sup>89</sup>) Wireless Telegraphy. Télégraphie sans fil.

<sup>90</sup>) Yann Brekilien, dans 'La Mythologie Celtique', Editions Jean Picollec, décrit Lug comme un dieu de progrès: "L'attribut principal de Lug est un javelot, arme de jet beaucoup plus moderne que la massue de Dagda et mettant à portée de la main meurtrière du guerrier des objectifs éloignés. C'est pourquoi il est aussi surnommé, en Irlande, 'Lamfada', Longue Main. Il se sert également de la fronde, premier engin de guerre sophistiqué, le premier d'une série qui, de perfectionnement en perfectionnement, finira par aboutir aux missiles sol-sol porteurs de bombes à neutrons." C'est le parrain idéal pour un jeteur de messages à travers les airs.

Thame Park, François Briant<sup>91</sup> – PAL W – prend une partie du trafic, jusqu'à son départ pour la zone occupée, en décembre 42. Même Daniel Cordier, qui pourtant a assez à faire avec le Secrétariat, se met parfois à la radio. Les messages passent.

La gonio manque de discrétion. Le KWU est à présent mieux rôdé, mieux organisé, mieux équipé, avec trois stations fixes d'écoute à Brest, Augsburg et Nürnberg. Il leur faut dix minutes pour fournir aux équipes mobiles l'emplacement, à dix kilomètres près, d'un émetteur lorsqu'ils l'entendent pour la première fois. Vingt à trente minutes plus tard, la gonio locale est sur place<sup>92</sup>. Il est maintenant rare que je puisse émettre plus d'une demi-heure sans que ma protection bourguignonne – efficace! – ne me signale l'approche d'une Mercedes-Benz grise décapotable – nous en connaissons l'aspect par cœur – à la capote anormalement ventrue.

À plusieurs reprises, j'interromps mon émission en catastrophe parce qu'un avion, équipé d'un grand cercle horizontal accroché aux ailes et au fuselage, vient de voler à ras du toit. Nouvelle forme de gonio que je ne connais pas? J'avais, avant la guerre, lu un article (d'Henri de France?) qui décrivait qu'un avion volant au dessus d'un émetteur pouvait provoquer un battement à la réception, d'où on pourrait déduire le point d'émission... Ça commence à sentir le roussi.

On râle toujours après la Centrale. Quoi de plus frustrant, alors que la gonio nous presse tant, que de repartir, télégrammes en poche, pas transmis, parce qu'on avait en face de soi un empaillé?

La guerre se complique, dit la BBC: le général Montgomery bouscule le général Rommel à El Alamein, à la frontière égyptienne et le rejette dans le désert de Libye, juste avant le débarquement américain en Afrique du Nord, qui débute le 8 novembre 1942.

Exultation, qui vire vite à la perplexité et à la frustration devant les magouilles yankees en Afrique du Nord avec l'amiral Darlan et le général Giraud.

---

<sup>91</sup>) Noguères dit: Jean Briant. Combat des Ondes dit: Charles Briand. PAL W transmettait sur le plan ROACH.

<sup>92</sup>) Archives du BCRA, source MI6.

Le 11 novembre, les Chleuhs envahissent la zone "nono<sup>93</sup>". Sur les bords du Rhône, un motard et son side-car s'arrêtent devant moi pour me demander leur chemin. Premier face à face avec l'envahisseur en uniforme depuis notre rencontre au pays basque en juin 40. Submergé d'émotion, je leur tourne le dos et m'en vais, accompagné de jurons teutons. Ils sont vraiment bonne pâte de laisser passer cela. Et il serait temps pour moi de ne plus me laisser surprendre par les gestes futiles.

La BBC annonce une offensive allemande énorme sur Stalingrad. L'Armée Rouge contre-attaque le 19 novembre. On ne se fait guère d'illusion: les Chleuhs font ce qu'ils veulent. Surprise six jours plus tard: le général Paulus et sa VIème armée sont encerclés! Tiens! Tel est pris qui croyait prendre!

Télé de Londres à Moulin, 19.11.42: "...faites étudier par groupes francs destruction voitures gonios de préférence dans garages..." Quelle bonne idée! Ils sont plein d'imagination à l'état-major. Mais malgré cet encouragement, rien ne saute. Les saboteurs sont sans doute encore occupés à distribuer des tracts. Les Allemands goniotent sans entrave<sup>94</sup>. Ça devient intenable. Ils arrivent parfois dans le quart d'heure qui suit le début d'une émission. Il vaut mieux s'en aller de la région de Tournus, malgré l'excellence d'André Jarrot et de son équipe.

A Dieulefit et alentour, à l'Est de Montélimar, la filière BRANDY dispose d'une autre étape. C'est dans la zone occupée par les Italiens. J'y fais transporter des postes. Il y a eu des parachutages, le matériel est abondant. De nouveaux postes – A Mark II – remplacent les Paraset. Les nouveaux sont un peu plus lourds, ont une puissance d'émission environ double, mais surtout le récepteur est du type 'superhétérodyne' qui, en assurant toujours une bonne sensibilité, y ajoute une stabilité et une sélectivité qui manquaient au petit Paraset.

Lorsque je grille un poste à Poët-Laval, ignorant que la prise de courant y débite une électricité à 25 périodes – ce qui nécessite des transformateurs

---

<sup>93</sup>) Non occupée.

<sup>94</sup>) Il faudra attendre la mi-février 1943 pour que deux voitures gonio sautent devant l'Hôtel Terminus à Lyon. Sabotage finalement demandé, devant le manque de résultat de COMBAT, par Raymond Fassin (SIF) aux FTP.

plus gros – on peut même me fournir des alimentations qui acceptent cette fréquence. Et il en existe qui fonctionnent à partir d'accumulateurs.

Le grand nombre de postes permet à l'opérateur de faire le tour d'un circuit d'une demi-douzaine de points d'émission les mains et les poches vides. Les auxiliaires – courriers, protection – aussi sont un peu plus nombreux. En novembre 1942 arrive de Londres encore un ancien de Thame Park, Georges Denviollet – FRIT W – pour être le radio de Monjarret<sup>95</sup>. En décembre, autre arrivage de Thame Park: Jean Loncle venu pour soulager Daniel Cordier de la direction de la WT et en organiser le développement. Hélas! il est arrêté dans le mois qui suit son arrivée.

Veille de Noël 1942. À Alger, Fernand Bonnier de la Chapelle, vingt ans, abat l'amiral Darlan. Jour de Noël: la Justice le condamne à mort. Lendemain de Noël: elle l'exécute. Giraud succède à Darlan. Le général de Gaulle est toujours tenu à l'écart de l'Afrique du Nord. J'ai du mal à suivre cette leçon en politique avancée<sup>96</sup>.

La WT fonctionne bien. On commence à recruter des opérateurs, que je mets au courant de notre façon de travailler, et qui s'en vont ensuite vers les services qui en ont besoin. Les messages, les postes émetteurs, les plans d'émission<sup>97</sup>, les quartz, etc., sont transportés par un réseau de courriers sous la direction d'Hugues Limonti – GERMAIN.

Mais la gonio du KWU repère Jean Holley (LEO W). Ça commence à faire des trous dans notre équipe de Thame Park: Rouxin, Gérard Brault, Jean Loncle, et Orabona qui est mort en sautant, les reins cassés. Et sans doute d'autres dont je ne connais pas le sort.

Les boîtes aux lettres cloisonnent: parfois une vraie boîte avec sa clef, dans une traboule. Parfois une cachette: le musée romain de la place des Terreaux est très ennuyeux, il y a peu de visiteurs, mais il offre mille recoins et plusieurs sorties. C'est aussi un vieux couple qui habite la Croix-Rousse,

---

<sup>95</sup>) Ancien radio de Raymond Fassin. Monjarret (SIF X - X sans doute parce que parti en mission parmi les premiers, avant l'emploi de W pour désigner les radios?) a quitté les transmissions en juillet 42 pour devenir officier de liaison auprès du mouvement FRANCS-TIREURS, sous le nouveau code: FRIT.

<sup>96</sup>) Dans une émission de France Culture, 'L'Histoire en Direct' ayant trait à Jean Moulin, le 14 novembre 1988, H. Noguères a déclaré que sur leur État-Civil, Darlan et Bonnier de la Chapelle ont la même mention: "Mort pour la France".

<sup>97</sup>) 3 nouveaux plans: MACKEREL, NIGER et VOLGA.

ou bien madame Bédât-Gerbaut, professeur de piano, belle femme aux cheveux noirs, chez qui je porte les télégrammes reçus et empoche ceux à envoyer. Quai de la Part-Dieu, près du pont de la Guillotière, on pousse la porte à tambour du Secours National: la superbe madame Moret est là pour prendre, ou vous donner, les messages. La solitude du petit radio en manque d'affection, côtoyant ces femmes belles, intelligentes, gaies, courageuses, attirantes, sans vraiment jamais les aborder, quel martyre!

Le STO<sup>98</sup> abaisse sa limite d'âge. Pour y échapper, il me faut de nouveaux papiers d'identité, de nouvelles cartes de rationnement, qui me rajeunissent d'un an. Le secrétaire de la Mairie de Dieulefit me délivre les documents adéquats, et on peut venir vérifier les registres, ça correspond à un vrai citoyen né ici.

"REX veut te rencontrer," me dit un jour Cordier, "rendez-vous sous les arcades de la Comédie. Nous irons le long de la rue de la République. Il nous accostera au moment qui lui conviendra."

Cordier disparaît. Un homme marche à côté de moi. Je regarde ce chef, le représentant du général de Gaulle. Il regarde le radio. Les paroles que nous avons échangées ne sont plus en ma mémoire. Mais il me reste cette impression: nous parlons en gens raisonnables de la part qui est mienne de notre ambition commune. Il est capable de rire. Cet homme est un chef naturel, nul besoin de marques extérieures. Il ne réveille en aucune manière ma phobie des hiérarchies! Nous échangeons une poignée de main, un au revoir, un sourire...

BRANDY déménage, au 1 rue Tête d'Or. Appartement cosu, sous les combles, trouvé par la cousine de Maurice Montet. Elle habite deux étages plus bas. Quartier de la haute bourgeoisie lyonnaise, on devrait être tranquille, plus le parc à côté pour se promener, c'est-à-dire un excellent lieu de rendez-vous.

Petite mise en scène pour établir notre réputation: lors d'une visite de la propriétaire, je descends chez la cousine pour appeler notre appartement au téléphone. SIMON décroche, écoute, se tourne vers la visiteuse et dit: "Excusez-moi, Madame, c'est la Kommandantur." Et de discuter affaires

---

<sup>98</sup>) Service du travail obligatoire en Allemagne

avec un imaginaire membre de la commission d'armistice. La propriétaire s'en va, rassurée sur l'entregent de ses nouveaux locataires.

Dans ce petit groupe plein d'affection, je découvre le bonheur des choses partagées: amitié, confiance, humour, danger, la lutte côte à côte vers un but commun, but si désirable que nous sommes prêts à y risquer notre peau – mais à vrai dire, nous sommes tellement sûrs d'être les meilleurs, les plus forts, que cette éventualité nous semble improbable.... Extraordinaire symbiose de l'esprit qui donnait au groupe l'impression de n'être qu'un seul être, les qualités de chacun multipliant celles des autres!

Nous sommes trois Maurice. On en reprénomme deux: Maurice Montet devient Michel, et je deviens François. Il y a là Suzanne Poncet, qui connaît la mythologie celte – c'est elle qui m'avait suggéré mon pseudo LUG – et pratique la danse classique. Nous en sommes tous amoureux: elle forme couple avec Maurice Yahiel<sup>99</sup>.

Maurice sait couper le tissu et fait des robes pour Suzanne; sans doute l'esprit le plus délié de nous tous, il nous incite à poser les questions qui permettent de déceler la fragilité de nos idées reçues: le sol est jonché de préjugés démolis, de certitudes dégonflées et d'arguments qui ont perdu leur péremptoire.

Hugues de Lestang-Parade est un grand seigneur insolent, grand séducteur – ce qui lui vaut le sobriquet: Le Cardinal – qui débarque régulièrement de son Berry natal, chargé de victuailles impensables.

Simone Yahiel, sœur de Maurice, délicieuse, potelée, gaie, sait taper à la machine. Jean-Louis Mérand – Petit Louis – le radio converti en courrier et – last but not least – Marius<sup>100</sup>, doué d'une grande finesse pour le ravitaillement, et qui fait marcher la baraque. Certains matins, Daniel Cordier vient y prendre son petit déjeuner<sup>101</sup>, et me remettre quelques télégrammes urgents codés dans la nuit, que je dépose en Angleterre avant midi.

---

<sup>99</sup>) Il sera déporté et mourra à Dora, l'usine de fusées V2 installée sous la montagne du Harz, d'abord un Kommando de Buchenwald, puis promue en 1944 Konzentration Lager Mittelbau, dont les trente-six mille morts seront le fondement de la carrière américaine du célèbre ingénieur Herr Wehrner von Braun.

<sup>100</sup>) Basso Vanni, de son vrai nom. Il sera déporté.

<sup>101</sup>) Là aussi rupture de sécurité: Il ne devrait pas connaître notre adresse, mais l'urgence des télé ajoutée à la qualité des petits déjeuners de Marius...

L'appartement du Cours Gambetta que nous avons quitté est à présent utilisé pour abriter les voyageurs de la filière évasion: équipages d'avions abattus, réfugiés, agents en fin de mission, etc., à qui l'équipe d'André Jarrot a fait franchir la ligne de démarcation, et que les courriers de BRANDY, comme la "tante Gabrielle" – Gabrielle Picabia – première femme du peintre Picabia – ou Monique Spicquel, escortent de Paris aux Pyrénées, où ils sont remis aux passeurs qui les mènent à Barcelone.

BRANDY est à court d'argent. Il faut pourtant habiller ses aviateurs, remplacer leurs uniformes pas encore à la mode en France: acheter des vêtements est quasi impossible, même au marché noir. Quelques télégrammes organisent un parachutage qui se fera aux Gours, la propriété des parents d'Hugues de Lestang-Parade, à St Baudel, dans le Cher.

On écoute la BBC<sup>102</sup>. Un message doit nous avertir que c'est pour demain, un autre que c'est pour ce soir. "Le Cardinal part en voyage" est la phrase qui nous met en route. Bien sûr le radio n'a rien à faire dans cette aventure. Il court assez de risques, et il n'est pas raisonnable d'y ajouter celui d'un parachutage. Mais comment résister à la tentation de rompre la monotonie avec quelque chose d'aussi excitant: les Allemands s'étendent à la ronde, et nous en plein milieu, on reçoit des colis de nos copains anglais?

Train de Lyon à Bourges. Tortillard jusqu'à St.Baudel. Il y a un arrêt devant la propriété. On s'enfonce dans les bois. Il ne faut pas se faire remarquer. Pas même les parents d'Hugues savent ce qui se trame dans leurs prés. Une grange est un peu à l'écart: on s'y installe pour attendre, et casser la croûte. Hugues va dîner avec ses parents pour pouvoir écouter la BBC. La phrase attendue: "Le Cardinal viendra dîner."

C'est parti. Hugues a entendu le message. Nous allons sur le terrain, avec des couvertures car il fait froid. Répétition: il faut trois lampes rouges avec des intervalles de cent mètres, alignées dans l'axe du vent. Une

---

<sup>102</sup>) La BBC, dans ses émissions en français, avant les nouvelles, diffusait, plusieurs fois par jour, des 'messages personnels' destinés aux clandestins et dont le vrai sens était caché. Par exemple, une phrase comme "N'oubliez pas d'aller au marché" pouvait avertir une équipe donnée qu'un parachutage serait fait sur leur terrain ce soir; ou encore, pour gagner la confiance d'une recrue potentielle, on lui demandait une phrase bien à elle. D'entendre cette phrase un ou deux jours plus tard à la BBC lui démontrait qu'elle avait affaire à un agent allié, et pas à un Allemand.

quatrième, blanche, à cinquante mètres à angle droit de l'extrémité au vent. C'est celle-là qui doit signaler en Morse la lettre de reconnaissance. L'avion répondra avec sa lettre.

La lune à présent est haute dans le ciel. Enroulés dans les couvertures, l'attente est monotone. On dormirait bien s'il ne faisait si froid. Un ronronnement? C'est eux? Non. Le temps s'étire. Ils ne viendront pas...

Hé! Tu entends? Pas d'erreur, c'est un avion. Le nôtre? On imagine très bien un avion de chasse allemand tirant sur des faiseurs de signaux à terre, dans le black-out. Le bruit des moteurs se rapproche.

Une silhouette d'avion sort de l'horizon d'arbres et au clair de lune se découpe dans le ciel. Le radio au sol, avec sa lampe, fait en Morse un C. L'avion renvoie le L convenu. C'est bon! Il disparaît mais on l'entend encore, murmure lointain. Le voici qui revient, plus lent, plus bas. Nos lampes allumées sont pointées vers lui. Tel un prestidigitateur il tire de son fuselage cinq œufs qui se changent en grosses fleurs, se balancent, descendent lentement.

On court vers elles. Un parachute s'accroche dans un arbre. On le décroche. Vite, il faut faire disparaître toutes les traces. Les parachutes et les containers sont d'abord cachés le long de la haie. Puis on écoute: avons-nous été vus, entendus? Rien ne bouge, le silence s'étend à la ronde.

Portage jusqu'à la grange. C'est lourd, personne ne se plaint plus du froid, on transpire. Tout est là? Les lampes? Les couvertures? On ouvre les containers: bourrés de vêtements à l'intention des aviateurs du réseau d'évasion. En voici un différent: quelques mitraillettes Sten, pistolets, grenades, un poste émetteur, du café, du chocolat, des cigarettes, une boîte de cigares. On croque, contents de soi, dans le matin qui se lève.

On a aussi trouvé un bon paquet de dollars. Ils seront échangés pour des francs auprès d'industriels lyonnais: quoi de plus satisfaisant que de mettre, d'un geste patriotique, son argent à l'abri? Le réseau a besoin de pas mal de fric. Il faut nourrir les voyageurs, et ceux qui les escortent, au marché noir bien sûr, payer les passeurs, un pot-de-vin ici et là... Retour à Lyon.

Gestapo.

Quel est donc ce bruit? Dans la rue, dans la nuit, au coin du Boulevard des Belges et de la rue Tête d'Or, des voitures viennent d'arriver, des projecteurs s'allument, éclairent la façade, des gens s'agitent. Les Chleuhs!

On file au grenier, où nos armes sont cachées. On ouvre le vasistas. S'ils viennent chez nous, on leur lâche les grenades sur la tête et on se sauve par les toits. On attend sans bouger, silencieux, pistolets et mitraillettes armés, grenades prêtes à être dégoupillées. Tard dans la nuit ils s'en vont. Pourtant ça nous intrigue, ce raid dans l'immeuble juste à côté du nôtre. Il fait partie des numéros du Boulevard des Belges, mais son entrée fait un angle, et on pourrait facilement confondre, et se croire au 1 rue Tête d'Or, notre adresse... La nuit a été bien courte en sommeil.

### Télégrammes.

Le général allemand Paulus, que les Soviétiques ont encerclé à Stalingrad en novembre dernier, vient d'être élevé à la dignité de maréchal, juste à temps pour, le 2 février 1943, se rendre à l'ennemi<sup>103</sup>. Les Russes ramassent 91 000 prisonniers, dont 27 généraux. Les Allemands ont eu 200 000 tués. Mais alors? Les Chleuhs aussi peuvent être défaits!

Justement: Raymond Fassin, l'officier de liaison auprès de COMBAT – à qui il demande depuis longtemps, en vain, que l'on cherche noise à la gonio allemande – s'impatiente et demande à un saboteur des FTP de s'en occuper: deux voitures gonios sautent devant l'Hôtel Terminus, siège de la gestapo, le 13 février 1943.

Cette même nuit, deux Lysanders atterrissent près de Lons-le-Saunier et décollent, l'un emportant Jean Moulin en Angleterre. La WT est surmenée: il faut le tenir au courant et recevoir ses réponses. Même Cordier passe des télégrammes et on demande à la Centrale des rendez-vous supplémentaires pour pouvoir écouler le trafic.

J'é mets à présent surtout de la Drôme. Est-ce la distance qui m'est favorable? Ou d'être entouré de montagnes qui réduisent l'onde de sol, la plus dangereuse? Ou le fait que je sois en zone d'occupation italienne? Ou la

---

<sup>103</sup>) Stalingrad, le début du jusant de la marée nazie. Quelques millions de cadavres plus tard, des pays entiers, des millions de prisonniers étaient libérés.

récente explosion de leurs voitures qui refroidit l'enthousiasme des équipes de gonio? Toujours est-il que ceux qui me protègent n'en voient aucun signe.

Je travaille quand, et aussi longtemps qu'il est besoin, dans la mesure où la Centrale anglaise veut bien coopérer. Il y a maintenant abondance de plans d'émission<sup>104</sup>, ce qui me donne un choix de fréquences et d'heures de rendez-vous, une variété d'indicatifs d'appel tels que le repérage gonio doit être bien frustrant pour les Allemands.

Surmenage. Mauvaise humeur contre la Home Station. Hargneux, certains messages qui viennent de France: on se plaint de textes mutilés, de rendez-vous manqués, de retards ou d'absences de la Centrale. Certains de leurs opérateurs sont peu croyables tellement ils sont mauvais. Un jour, je m'énerve, et transmets en code Q<sup>105</sup> une protestation indignée: QSF?

Soupçon. Pas croyable qu'ils soient aussi mauvais? Et s'ils n'étaient pas vrais? On pourrait imaginer une manœuvre du KWU, parvenant à se glisser sur la fréquence de la Centrale, se substituant à elle, provoquant ces répétitions interminables, visant à nous faire rester plus longtemps sur l'air, à nous faire commettre des imprudences par exaspération, pour mieux nous repérer. Hum. Lorsque je tombe sur une cloche, je n'insiste plus.

Quelque théoricien d'état-major a décrété que nous ne devons pas transmettre plus de trois télés à la fois, et à présent la Home Station refuse d'en accepter davantage. Le radio est coincé entre le rédacteur de télégrammes qui râle devant la lenteur des transmissions, et la gesticulation 'sécuritaire' des Anglais. Je demande des rendez-vous supplémentaires pour écouler le surplus de télégrammes, ils ne sont que rarement accordés.

Télé de Cordier à Londres: "Si la Centrale faisait correctement son travail nous ne serions pas obligés de rester sur l'air si longtemps... Nous restons seuls juges du temps de sécurité que nous imposent les circonstances. Ce n'est pas à ceux qui risquent de se soumettre aux fantaisies paresseuses de ceux qui ne courent aucun danger."

---

<sup>104</sup>) Mise en route mars 1943: SEINE, NILE, LIFFEY, TAMAR, DANUBE, SPREE.

<sup>105</sup>) Le code Q, à l'usage surtout des télégraphistes qui utilisent le Morse, permet avec trois lettres de signifier de longues phrases, en n'importe quelle langue. L'opérateur anglais maladroit qui reçoit QSF? comprendra que je lui demande: Are you keying with your foot? (Est-ce que vous manipulez avec votre pied?) Une remarque peu flatteuse.

Télégramme de Londres pour moi: "Vous avez commis une erreur de codage et en conséquence votre code est brûlé. Nous vous en envoyons un autre." J'aurais utilisé deux fois de suite la même combinaison de codage, un vrai cadeau, paraît-il, au service de décodage ennemi. Stupide faute d'attention, qui m'étonne: serais-je fatigué? En attendant mon nouveau code, Raymond Fassin, l'officier de liaison auprès de COMBAT, pour qui je transmets souvent des télégrammes, chiffre mes messages dans le sien.

Télé de Londres à REX: "Veuillez rappeler à vos radios que leurs émissions ne doivent pas excéder une demi-heure." Alors qu'il nous faut parfois vingt minutes pour prendre contact avec la Centrale!

Mars 1943: Cordier rencontre André Montaut – MEC W – par hasard dans la rue. Encore un ancien de Thame Park. Il a été parachuté en mai 1942, son patron – MEC, René-Georges Weil – presque aussitôt arrêté, avait avalé sa pilule de cyanure. Montaut, depuis, errait, perdu dans la nature. On l'embauche dans la WT.

Une tentative d'évasion pour faire sortir Gérard Brault de prison échoue, manquée parce qu'elle coïncide avec un coup monté par l'Intelligence Service qui fait évader une dizaine des siens<sup>106</sup>. On apprend que Jean Loncle et Jean Holley, arrêtés en janvier, sont à Chambéry, aux mains de l'OVRA, l'équivalent italien de la gestapo.

La Délégation ouvre une succursale à Paris, fin mars. Daniel Cordier en est le secrétaire. J'hérite de la direction de la WT. Mon aspect jeune et rieur, si utile pour passer à travers les contrôles de police, me dessert auprès de ceux que seule une mine tragique impressionne. Faire la guerre en riant, ça n'est pas sérieux.

Le jeu qui consiste à émettre des ondes électro-magnétiques au nez et à la barbe des Chleuhs me plaît bien. J'y suis habile. Etre chef ne m'excite pas. Je n'ai ni la formation ni le penchant pour l'organisation des autres. Donner, ou recevoir, des ordres m'embête. Le panier aux grades n'est pas ma tasse de thé.

---

<sup>106</sup>) Gérard Brault s'évadera en juillet 1943, avec l'aide d'Anne-Marie Bauer et de Canonge, emmenant avec lui un de ses gardiens de prison jusqu'en Angleterre (Noguères). KIM W deviendra SÉNÉGALAIS pour une deuxième mission en France.

Mais comme Daniel me laisse une organisation qui tourne toute seule, et que Hugues Limonti – GERMAIN – maîtrise bien le réseau des courriers, je n'ai guère de problème.

À Paris, la Délégation n'est pas encore installée. Pas de secrétariat, ni de service de courrier, pas de radio. Daniel Cordier emmène MADO – Laure Diebolt – sa secrétaire, les courriers Léopold Van Dievortt, Suzette Olivier. FERNAND<sup>107</sup>, un radio de marine recruté en France et que j'ai formé à nos méthodes, va avec eux et emporte un poste émetteur et le plan d'émission TAMAR.

Il n'est pas certain que ce plan d'émission fonctionne à Paris. Ses cristaux de quartz (qui donnent la longueur d'onde de l'émission) ont été choisis pour bien couvrir la distance entre Lyon et l'Angleterre, environ 700 kms. Ils ne conviendront peut-être pas à celle qui sépare Paris de la Home Station, 300 kms. Par précaution, on organise un courrier pour apporter les télé du secrétariat parisien à la WT lyonnaise: excellente idée, qui sera appliquée pendant plusieurs semaines.

Innovation: le Broadcast. Un émetteur puissant, automatique, donc avec un Morse de bonne qualité, répétant chaque mot, envoie les télé d'Angleterre à destination des clandestins.

Broadcast: c'est le geste du semeur. C'est la station grand public, Radio Londres, qui jette les télé en l'air: aux destinataires qui connaissent les heures et les fréquences qui leur sont attribuées d'écouter si leur indicatif s'y trouve, et alors de les saisir. Plus besoin de prendre contact, il suffit à chacun de passer à l'écoute à l'heure dite et de copier ce qui lui est destiné. Aucun risque d'être repéré par le KWU: la gonio est impuissante contre ce système.

On remplace des noms de code: de SALM W je deviens ROLS. On change les plans d'émission pour d'autres, plus élaborés. EEL, mon fidèle depuis le début, mon favori, celui qui passait quand les autres s'embrouillaient, est accompagné de EEL BLUE et EEL RED. D'autres plans arrivent d'Angleterre: GANGES et RHONE en avril; et en mai: TAGUS, PIKE RED et BLUE. On ne peut pas se plaindre, il y a du matériel. Je reçois même des

---

<sup>107</sup> Baudry. Arrêté en janvier 1944, il a disparu.

compliments: "Félicitations pour votre travail! Section chiffre nous apprend que votre codage est parfait!"

Les maquis s'agrandissent pour permettre aux jeunes hommes d'échapper à l'obligation d'aller travailler en Allemagne. L'importance de celui du Vercors est telle que la WT lui fournit un de ses opérateurs, avec le plan d'émission VOLGA.

Raids alliés sur l'Allemagne, de plus en plus écrasants: plusieurs milliers de tonnes de bombes à la fois. On va peut-être finir par la gagner cette guerre? C'est le Printemps.

## Chapitre cinq.

For Speed and Care

Fly Verity Air<sup>108</sup>.

"Écoute mon cœur qui pleure". J'écoute les messages personnels de la BBC. Cette phrase signifie que l'opération d'atterrissage qui doit me ramener en Angleterre aura lieu cette nuit. Voici plus d'un an que je suis en France, et il est temps de rentrer. André Montaut prend ma succession à la WT.<sup>109</sup>

J'entends cette phrase le 15 juin 1943. Adieux émus à l'équipe BRANDY, qui se prépare à recevoir un parachutage et regrette de voir ainsi s'en aller leur préposé aux signaux lumineux. Je rafraîchis la mémoire de Maurice Montet en lui rappelant comment orienter les diverses lampes destinées à séduire l'avion de la RAF.

En gare de Perrache je repère les agents du C.O.P.A.<sup>110</sup> qui doivent me guider. Il faut faire comme si on ne se connaissait pas, chacun voyage pour soi, suivant de loin le guide. Tout le monde descend en gare de Mâcon. Le guide va jusqu'à une maison<sup>111</sup>, pas loin des bords de la Saône.

Casse-croûte, en attendant que la nuit tombe. Nous sommes nombreux. Difficile de dire qui est passager, qui est équipe d'atterrissage. Il n'est pas convenable de poser des questions. Vers minuit on part pour le terrain, qui a pour nom de code MARGUERITE. Il est de l'autre côté de la rivière. Environ à une douzaine de kilomètres au nord de cette autre prairie où j'ai atterri il y a un peu plus d'un an. On traverse en barque. Ça n'est pas prometteur, il bruine, il fait sombre, la lune est derrière les nuages.

Poser un bimoteur d'une dizaine de tonnes sur un pré au clair de lune est une performance; sans lune c'est une prouesse. Sans parler de l'exploit

---

<sup>108</sup>) "Discrétion, célérité, voyagez chez Verity". We Landed by Moonlight, Hugh Verity, p.128. Ian Allan Ltd. London.

<sup>109</sup>) Voir Annexe WT.

<sup>110</sup>) Centre d'Opérations de Parachutages et d'atterrissage. Successeur du S.O.A.M.: Service des Opérations Aériennes et Maritimes, prédécesseur du S.A.P., Section Atterrissage-Parachutage.

<sup>111</sup>) C'est une auberge: Le Goujon Friand.

que représente pour le navigateur le repérage d'une prairie de quelques hectares à 700 kilomètres de sa base de départ!<sup>112</sup>

Le temps s'écoule, l'incertitude croît. Mâcon est à cinq kilomètres, à vol d'oiseau. Il y a là une garnison allemande. Il fait un peu moins sombre, on s'est habitué à l'obscurité, on distingue les arbres au bord de la Saône. Les gardes autour du terrain, les préposés au balisage, les candidats passagers, tous scrutent la nuit.

Vers deux heures trente: n'est-ce pas un bruit de moteur? Du nord un avion s'approche. Avec une lampe de poche on lui envoie une lettre en Morse. Il répond correctement, disparaît vers le sud. Attente. Bruit de moteur qui se rapproche, l'avion a fait un grand tour et revient par le nord, beaucoup plus bas. Il va atterrir.

Rugissement soudain des moteurs alors qu'il reprend de la vitesse, de la hauteur, pour s'enfoncer à nouveau dans la nuit. Silence. Attente. Nouveau murmure des moteurs, au loin. Il revient, le voilà, il va se poser. Une fois encore éclate le hurlement lorsque le pilote redonne les gaz au-dessus du terrain et reprend de la hauteur: raffut fantastique qui a dû réveiller l'Allemand jusqu'à Berlin!

Troisième approche. Tranquille, un projecteur s'allume sous le nez de l'avion, illumine le terrain. L'appareil ralentit, descend, se pose, stoppe, donne les gaz pour faire demi-tour, roule vers nous, encore un demi-tour pour se mettre en position de départ, puis s'arrête. Sur le côté de la carlingue, une porte s'ouvre. Un homme s'y encadre, pistolet au poing. Mot de passe! Salutations! Rassuré, il rentre dans l'avion. Deux hommes sautent à terre<sup>113</sup>. On fait la chaîne pour décharger les colis. Nous sommes huit à embarquer<sup>114</sup>, plus des paquets de courrier<sup>115</sup> et quelques bouteilles que

---

<sup>112</sup>) Après la guerre, alors que je complimentais Hugh Verity sur ces exploits, quasi quotidiens pour lui, il m'a affirmé que ça n'était pas si difficile qu'il y paraît: La navigation nocturne, lorsqu'à terre il y a black-out, est plus simple qu'à présent: la géographie, au clair de lune, est parfaitement lisible et ressemble à celle des cartes de navigation: on se dirige vers la Seine et quand on y arrive, on la voit qui brille. A présent, on est aveuglé par un éclairage intempestif ubiquiste, et on ne peut plus voler qu'avec des aides électroniques sophistiquées.

<sup>113</sup>) Claude Bouchinet-Serreulles et Pierre Péry.

<sup>114</sup>) Huit selon les archives de l'escadrille, mais neuf selon son Journal personnel, m'écrit le Group Captain H.B. Verity le 11 avril 1987. Dans son livre "We landed by Moonlight" (Ian Allan, London 1979), il donne le chiffre de 8 passagers et le nom de sept: Paul

Jannik et Bruno Larat<sup>116</sup> remettent à l'équipage<sup>117</sup>. Adieux rapides. On ferme la porte. Le pilote lance ses moteurs, les freins serrés, puis lâchés. L'avion fonce dans l'herbe du pré, un dernier cahot: il s'envole.

En juin les nuits sont courtes. Philippe Livry, le navigateur, nous explique qu'au lever du jour nous serions encore au-dessus de la France, cible superbe pour la chasse allemande, si nous allions directement vers l'Angleterre, et qu'il vaut donc mieux voler vers le Sud. Nous nous poserons à Alger, juste le temps de prendre du carburant, puis nous irons jusqu'à Gibraltar. Là, une nuit de sommeil avant de s'envoler vers l'Angleterre.

Assis par terre, le dos à la paroi de la carlingue, les huit passagers se regardent à la lumière des veilleuses<sup>118</sup>. Le bruit des moteurs interdit toute conversation, sauf hurlée, ou par signes. Pas de hublot. Un homme plus âgé que les autres tire un flacon de sa poche, boit une rasade, et offre à la ronde. Pas pour moi, merci. Je n'ai nulle envie d'émousser le piquant de cette aventure avec de la gnôle.

On s'approche d'Alger. Le régime des moteurs change. On se pose. Défense de sortir de l'avion. Quoi? Pas de petit déjeuner? Non, il faut attendre d'être à Gibraltar.

Un des passagers – celui qui nous offrait de la gnôle – veut quitter l'avion: ça tombe bien qu'on soit passés par Alger, le général de Gaulle s'y trouve, et c'est lui, justement, qu'il voulait voir. Le Squadron Leader Verity, notre chef de bord, dit que ses ordres sont de garder tous les passagers dans

Rivière, Raymond Fassin, Henri Frenay, Médéric, Claude Marcus, Amiral Robert, et "un vieux général". Il manque le mien.

<sup>115</sup>) Dans le courrier qu'on emporte: un rapport de Jean Moulin (que l'on peut lire dans "Missions secrètes en France, Colonel Passy, Plon 1951, p.209) daté du 4 juin 1943, dont je ne prendrai connaissance qu'en 1982. Il s'y trouve ces quelques phrases: "SALM W, qui assurait provisoirement la direction de la WT, part pour Londres avec le présent courrier. SALM W a fourni un travail remarquable que je suis heureux de signaler une fois de plus". Il dit aussi: "J'estime qu'il est trop jeune pour exercer une autorité sur tout le personnel radio. Je compte à son retour l'affecter simplement au double réseau secrétariat zone Sud et BIP."

<sup>116</sup>) Bruno Larat, patron du C.O.P.A., sera arrêté quelques jours plus tard, le 21 juin 1943, à Caluire, en même temps que Jean Moulin. Déporté en Allemagne, il y mourra.

<sup>117</sup>) Certaines de ces bouteilles sont arrivées sur la table de Sa Majesté le Roi d'Angleterre. Hugh Verity, *We Landed by Moonlight*, p.90.

<sup>118</sup>) Il y a parmi eux Raymond Fassin, qui sera le patron de ma prochaine mission, et Paul Rivière, le patron du SAP. L'opération \_ KNUCKLEDUSTER - avait lieu sur le terrain MARGUERITE, près de Mâcon et était dirigée au sol par Bruno Larat et JANNIK, - Geneviève Devilliers - qui deviendra Madame Paul Rivière.

l'avion. Le monsieur se gonfle, fait très important: "...général de Gaulle, mission essentielle, situation grave, etc..." – "Mais", dit Livry, donnant de sa grosse voix, "dans cet avion le patron c'est le Squadron Leader Verity, et il dit qu'on ne débarque pas<sup>119</sup>."

Plein d'essence. On décolle. Voici Gibraltar. Il faut faire attention à l'atterrissage: la piste est courte et les maladroits piquent du nez dans la mer. Émoi: l'Autorité a sur sa liste le nom de sept passagers seulement. Quel est donc ce huitième? Regards soupçonneux: passager clandestin? Espion infiltrant? Hé! C'est moi, EEL! Ah bon.

Soleil, foule civile et militaire qui déambule dans la grande-rue, plein de choses à manger dans les magasins, pas vues depuis mon passage ici en 1940.

Une nuit pour dormir, la suivante pour voler. On part à la tombée du jour. Le sergent Eddie Shine, le troisième membre de l'équipage – radio mitrailleur – m'installe dans la bulle arrière: "Tu regardes bien et tu nous dis si tu vois un avion." Il me met sur la tête un casque: écouteur et microphone. La tourelle est équipée de mitrailleuses, mais je ne sais pas m'en servir. Position privilégiée, qui me permet de tout voir, alors que mes petits camarades sont enfermés dans la carlingue, aveugles. La lune brille.

On survole le Portugal. On n'a pas le droit, pays neutre, mais c'est plus court, et il faudrait qu'ils nous attrapent. Au sol, je vois les dessins que font les éclairages municipaux. Pas de black-out ici.

Le temps se gâte près du coin Nord-Ouest de l'Espagne. L'avion est secoué comme une pauvre chose. Et puis c'est l'Atlantique. Le Golfe de Gascogne est à notre droite. Nuages en dessous, éclairage lunaire alentour. La France est par là, sous la brume, sous l'horizon. Dans ma bulle j'écarquille les yeux. Un chasseur de nuit est si vite arrivé, et ça peut faire mal.

Le jour se lève. Sous les nuages il y a maintenant l'Angleterre, j'entends dans l'interphone l'équipage se préparer à l'approche. Quelque chose

---

<sup>119</sup>) Télégramme du BCRA au Général de Gaulle à Alger:..."sommes avisés que pour des raisons techniques qu'avons lieu de croire fondées, l'avion qui va chercher Henri Frenay ira droit sur Alger Maison Blanche. Estimons nécessaire que Frenay rencontre d'Astier et LENOIR préalablement à toute conversation. Avons demandé et obtenu que passagers et courrier ne seraient vus par personne et regagneraient par même avion Londres via Gibraltar".

fonctionne mal dans la radio. L'opérateur ne parvient pas à nous faire reconnaître au sol. L'équipage est inquiet: il se pourrait qu'on soit obligé d'atterrir sur un aérodrome civil, avec le risque que cela comporte: avoir à payer la douane pour toutes ces bouteilles de vin.

Atterrissage parfait. Des œufs et du bacon pour le petit déjeuner. Une automobile nous mène à Londres, à Dorset Square, là où se trouve la liaison entre les services anglais et Action du BCRA. En descendant de la voiture, ma valise, de fabrication pétainiste, en carton, se rompt, et les oranges achetées à Gibraltar roulent sur le trottoir, sous les voitures, et sous les yeux effarés des passants qui n'ont pas vu d'oranges, eux, depuis 1940! Nos cornacs, devant cette rupture de sécurité, font des mines longues, alors que je ramasse, secoué par le fou rire, mes fruits.

#### Entracte anglais.

Le groupe s'égaille dans les bureaux. Une FANY, haute comme trois pommes, me prend en charge: c'est Kay Moore, une Canadienne. Elle rigole: "EEL<sup>120</sup> le radio! Je m'attendais à tout sauf à voir arriver un gosse!" Enfin quelqu'un capable de rire des choses sérieuses! Elle parle le français, je parle anglais, nous sommes faits pour nous entendre. "Voulez-vous faire passer par la BBC un message personnel pour annoncer à vos amis en France votre bonne arrivée? – Oui, faites leur dire: Mes mains n'ont plus de proie<sup>121</sup>".

Dorset Square me trouve un hôtel, puis me dirige sur Duke Street, où sont les bureaux du BCRA. Le lieutenant de vaisseau Roy me reçoit. Il voudrait un rapport. J'en suis bien incapable. Je n'en ai jamais rédigé de ma vie. Que dire de plus de cette année passée à envoyer et à recevoir des messages, que je n'aie déjà raconté dans mes télégrammes et mes courriers, où je décrivais au fur et à mesure les événements marquants? Alors que je me suis efforcé d'oublier tout ce qui n'était pas nécessaire à mon travail et que, bien sûr, je n'ai conservé aucun document<sup>122</sup>. Ce qu'il me demandait était déjà

---

<sup>120</sup>) Le nom de code de mon premier plan de transmission, devenu par extension un de mes pseudonymes.

<sup>121</sup>) Message convenu avant mon départ, qui faisait allusion à la tendance naturelle de mes mains vers les rondeurs de mes petites camarades.

<sup>122</sup>) Pas évident pour tout le monde. Courrier de LATIN (Fleury) du 21.8.43: "...document établi par CRYSTLER (Montaut) à la demande de TED (Drouot) disparu depuis

dans ses archives – que personne, sans doute, jamais ne consultait – et sorti de ma mémoire.

Ce type m'embête. Je ne sais pas quoi dire: "Posez-moi des questions, que je comprenne ce que vous cherchez à savoir. En dehors du train-train des liaisons radio, je ne sais pas grand-chose... – Vous rentrez de mission, vous devez faire un rapport."

J'avais oublié l'existence de cet animal antagonique, le bureaucrate. Je m'étais attendu à retrouver des amis, à un peu de gentillesse, d'appréciation de mon travail, et voilà que je suis aux prises avec ce dinosaure, l'Administration. Je contemple sans indulgence ces gens, ces paperasses, ces tasses de thé, ces cendriers pleins de mégots. Je viens de passer un an à faire la nique aux Chleuhs, je suis sans doute un des meilleurs radios du service, ça n'est pas le moment de me marcher sur les pieds. J'expose la situation avec franchise, sans excès de patience. Sale caractère, ont-ils sans doute noté sur mon dossier.

Je me console en allant faire la cuisine à Walton Street, où habite Kay Moore, avec une autre Canadienne, Alison Grant, et une Ecossoise, Mary Mundle. Toutes trois travaillent dans divers services secrets.

Je suis riche. Ma solde – une livre sterling par jour! – s'entassait à la banque pendant mon absence. Je vais faire le marché à Soho, ou acheter des produits de luxe chez Fortnum & Mason's, dont les prix sont hors de la portée du commun des mortels. Mes copines, ça les change de la cantine, et moi, les compliments sur ma cuisine me font du bien.

Nouvelles de France. Tragiques. Jean Moulin est arrêté<sup>123</sup>. Mes amis du réseau BRANDY aussi. Pas de détails sur ce qui s'est passé. Chagrin, désolation, frustration, et aussi soulagement un peu veule de celui qui vient de quitter l'endroit où un obus tombe l'instant d'après... Va-t-on tenter de les délivrer? Dédé Jarrot – que j'ai eu l'heureuse surprise de retrouver à Londres – voudrait bien. Je suis, bien sûr, volontaire, mais rien ne se passe que je sache...

---

l'arrestation de CRYSTLER et qui contenait à peu près tout ce que l'ennemi doit ignorer: pseudos des opérateurs, emplacements, contenu des plans etc..

<sup>123</sup> Le 21 juin 1943, il est arrêté à Caluire. Il meurt quelques semaines plus tard, alors qu'il est aux mains des Allemands.

À Londres un jour, Raymond Fassin (SIF) me propose d'être radio pour sa prochaine mission. Il doit être Délégué Militaire Régional – DMR – dans la région Nord. Son équipe serait formée de deux radios et d'un saboteur-instructeur. Nous sauterions en France à la lune de septembre. J'accepte<sup>124</sup>.

Peu de temps après, André Jarrot aussi m'offre d'être de sa prochaine mission. Hélas! je venais de m'engager auprès de Fassin... Pourtant j'aurais bien aimé travailler avec Dédé, que j'avais connu lorsqu'il travaillait avec le réseau BRANDY et qu'il me procurait alors toutes sortes de points d'émission.

André Jarrot, Raymond Basset, Pierre Guilhemon et leurs amis, saboteurs superlatifs, sous le nom d'ARMADA, devaient devenir l'équipe sans doute la plus explosive de toute la Résistance.

Permission. Quinze jours de repos chez des cousins de cousins, dans l'Ouest de l'Angleterre, qui possèdent une fabrique de ces tissus traditionnels à la une réputation sans égale, des tissus peignés avec de vrais chardons: le "hunting pink" des vestes de chasse à curre, le tapis vert des tables de billard, et bien sûr, tous les tissus "West of England" qui habillent les gentlemen.

Mes cousins travaillent à présent plutôt pour la RAF qui aime bien une de leur spécialité: un tissu utilisé pour la fabrication de réservoirs à essence et qui a la propriété de refermer le trou fait par un projectile ennemi qui le traverse.

Ils habitent la "country house" habituelle: grande maison entourée de prés et de bois. Des chevaux paissent tous proches, gardés par une clôture électrique. On introduit un nouveau qui, ne sachant pas ce qu'est l'électricité, renifle le fil, reçoit un choc sur le museau, sursaute. Les anciens, qui de toute évidence attendaient la chose, se cabrent et hennissent un rire chevalin. Je ris aussi, alors que la victime s'en va au galop, agitant une queue pas contente.

Ici aussi on observe le rituel du "Nine o'clock news", l'écoute des nouvelles, à neuf heures, le soir à la BBC. Les progrès sont spectaculaires:

---

<sup>124</sup> Dans son courrier parvenu en Angleterre par le même avion que moi, Jean Moulin avait demandé mon retour auprès du réseau de son secrétariat de zone Sud et de BIP. Cela ne m'a pas été offert. Je ne l'ai appris que plus tard en lisant les archives.

débarquement allié en Sicile, un raid de la RAF qui lâche 3000 tonnes de bombes sur Hambourg, la libération de Karkov par l'armée Rouge, la capitulation de l'Italie... Lente montée de la jubilation d'être de l'équipe qui va gagner.

Stage de quelques jours à la STS 52, l'école de radio de Thame Park. Présentation de nouveaux matériels<sup>125</sup>, de nouveaux codes, de nouvelles façons de travailler. Il y a des améliorations vraiment futées: les combinaisons de chiffres pour coder, au lieu d'être, comme jusqu'alors, construites à partir d'un texte su par cœur, par exemple un poème – donc qu'un tortionnaire doué peut vous faire dire s'il insiste, ou qu'un cryptographe habile peut déduire des télégrammes interceptés – ces combinaisons sont à présent aléatoires et imprimées sur un tissu de soie, facile à cacher. Une combinaison utilisée est aussitôt coupée et jetée, hors d'atteinte des curieux.

Pour les plans d'émission, une permutation intriquée des fréquences, des heures de rendez-vous et des indicatifs d'appel – dont une astuce particulièrement vicieuse: les indicatifs d'appel qu'une station utilise servent aux opérateurs d'autres stations aux heures où la première ne s'en sert pas. Ce qui, vu du côté de la gonio du KWU, leur montre que le poste qu'ils situaient dans la région de Lille émet deux heures plus tard de Paris, ou peut-être de Hollande, ou, pourquoi pas, de Brest.

Stage de parachute aussi, à Ringway, pour me rafraîchir les muscles et les réflexes. Rien d'impressionnant, je suis un vieil habitué. Mais au moment de sauter de l'avion, je me pousse un peu trop fort et mon menton va heurter le bord opposé du trou. J'atterris, automatismes conditionnés, sans difficulté, mais je reste assis par terre sans comprendre ce qui se passe. Mon menton pisse le sang et j'ai tout oublié: ce que je fais là, mon nom...

Quelqu'un ramasse mon parachute, un autre me prend par le bras et me mène à l'infirmerie. Allongé sur le dos, je regarde le jeune médecin qui recoud mon menton: je sens l'aiguille, qui traverse ma chair comme on reprise une chaussette. De grosses larmes coulent de mes yeux. "There, there, it'll soon be over,"<sup>126</sup> dit-il. Je dors le reste de la journée et la nuit suivante. Au réveil

---

<sup>125</sup> Armement clandestin. SOE, de Pierre Lorain, est le meilleur ouvrage sur ces matériels.

<sup>126</sup> "Là, là, c'est bientôt fini".

tout est à nouveau en place dans ma tête, mais le toast du petit déjeuner est pénible à mâcher.

Encore des nouvelles de France: André Montaut, mon successeur, a été arrêté<sup>127</sup>. La WT est anéantie.

Pour moi, c'est reparti: faux papiers, fausses cartes de rationnement, nouveaux codes, un pistolet de calibre 7,65 automatique, un autre à un coup, mais silencieux, un appareil photo Leica. On embarque sur un Halifax. Nous sautons avec des containers, pas la peine de se bourrer les poches de chocolat.

---

<sup>127</sup> Et abattu par la gestapo, ai-je récemment appris de Daniel Cordier..

## Chapitre six.

### La Servitude est obscure.

La France a été divisée en régions militaires. Raymond Fassin est DMR – Délégué Militaire Régional – pour la Région A, c'est-à-dire les départements du Pas-de-Calais, du Nord, de la Somme, de l'Aisne et de la Seine-Inférieure<sup>128</sup>. Au BCRA son nom de code est PIQUIER. Son équipe, parachutée avec lui: le lieutenant Michel Gries (BRULO), instructeur en sabotage, le radio Janin<sup>129</sup> (FLAMAND) préposé à la réception du BROADCAST, et moi-même – IROQUOIS – radio pour l'émission.

La mission du DMR consiste à coordonner les services de la France Combattante de sa région et ceux des divers mouvements de Résistance, tout particulièrement en vue du Débarquement.

La BBC a prévenu l'équipe de réception par le message personnel: "La Servitude est Obscure". Nous sautons dans la nuit du 15 au 16 septembre 1943, à 500 mètres au Sud-Est de Luxerois, à six kilomètres d'Is-sur-Tille<sup>130</sup>.

Je flotte à la lumière de la lune, dans le silence étourdissant qui soudain succède à l'assourdissement des moteurs d'avion. Les mains sur les suspentes du parachute, je regarde les lampes du balisage qui se rapprochent, et dont l'une continue à envoyer en Morse la lettre G qui identifie pour l'avion le terrain, et lui indique la direction d'où vient le vent.

Félin j'atterris en douceur me dégage vite de mon harnais sort et arme mon pistolet rampe quelques mètres pour m'éloigner du point d'atterrissage regarde alentour et attends tapi entre les touffes d'herbe...

Deux ombres s'approchent du parachute, prononcent le mot de passe convenu. Je réponds. Ouf! On se tombe dans les bras! L'équipe de Christian Longetti, Alain Grivelet et son oncle l'abbé Grivelet nous accueille, nous

---

<sup>128</sup>) À présent Seine-Maritime.

<sup>129</sup>) Je ne suis pas sûr que ce soit son vrai nom. C'est peut-être Jans, ou Jeannin.

<sup>130</sup>) Archives: Programme BOB 62, terrain VENDEE, chargement: 4 agents: PIQUIER, FLAMAN, IROQUOA (diverses orthographes dans ces archives), BRULO, 3 paquets vêtements, 3 récepteurs broadcast. Lettre: G, Phrase: La servitude est obscure. Observations: succès. Pilot's report: BOB 62. The lights were good and the load was dropped on the reception. (Rapport du pilote: "Les signaux lumineux étaient bons et le chargement a été largué sur le balisage")

réunit, nous emmène déjeuner au petit matin chez les frères Dorbon<sup>131</sup> à Tarsul. Fassin part aussitôt pour Lille, en éclaireur. Il nous fera signe dès que ses contacts pourront nous héberger là-bas.

En attendant, nous logeons chez les Dorbon, nous allons dans la forêt "jouer" aux hommes des bois. Faire comme si nous étions bûcherons. Ça n'a l'air de rien, mais quel travail pénible! Celui des Dorbon qui nous accompagne rit de nos efforts maladroits. A nous trois, nous produisons moins de bûches que lui, et le soir nous rentrons fourbus.

Voyage jusque dans la Drôme, à Dieulefit, où je sais pouvoir obtenir des faux papiers parfaits, meilleurs que ceux fabriqués en Angleterre, avec état civil authentique: "Vous pouvez venir vérifier sur les registres", dit le secrétaire de mairie! Mon accueil avait été préparé par des télégrammes<sup>132</sup> échangés entre INDIEN<sup>133</sup> et Londres.

En passant par Paris, je vais voir ma mère, qui est sans nouvelle depuis mon départ en juin 1940. Contente de me savoir vivant, pas étonnée outre mesure de mes aventures – qu'elle devine plutôt, car bien sûr, je ne peux guère me raconter – elle en a eu avant moi, me dit de faire attention. Je lui laisse un peu d'argent, la vie n'est pas facile pour une vieille femme seule...

Visite aussi à Germaine Montet<sup>134</sup>. Son mari est mort d'une crise cardiaque en apprenant l'arrestation de son fils. Elle espère, par des relations, influencer sur le sort de Maurice et de ses amis<sup>135</sup>.

Paris et ses poteaux indicateurs allemands, ses uniformes allemands, ses drapeaux allemands. Je prends une photo de la rue de Rivoli: trois drapeaux à croix gammée suspendus au premier étage, au dessus des arcades. Une

---

<sup>131</sup>) Les frères Dorbon seront plus tard arrêtés par les Allemands. L'un d'eux se suicidera dans sa cellule.

<sup>132</sup>) Londres à INDIEN.11.9.43: "Indiquez d'urgence si LUG alias peut contacter sans danger je répète absolument sans danger Boisjeol à Dieulefit. Merci pour lui. Amitiés de votre ancien compagnon."

INDIEN à Londres. 12.9.43: "LUG peut contacter BOISJEOL à Dieulefit sans danger. Région constitue mon réseau de réserve. Amitiés de ma part."

<sup>133</sup>) Claude Wolf (INDIEN, BUICK), un radio recruté en France, et que j'avais mis au courant lors de ma première mission.

<sup>134</sup>) La belle-mère de Maurice Montet - SIMON.

<sup>135</sup>) Sans succès. Maurice Montet reviendra de déportation, la peau et les os, sur un brancard; Maurice Yahiel mourra en Allemagne; Suzanne Poncet, libérée de Fresnes parce que malade, mourra peu après; Jean-Louis Mérand, le radio, mourra en Allemagne; Marius, de son vrai nom Basso Vanni, rentrera de déportation.

voiture allemande et quatre cyclistes – dont un vélo-taxi – se partagent la chaussée.

Je m'engouffre dans le métro, comme un brochet dans une nasse: barrage de flics français, sans doute à la pêche au Juif, ou au réfractaire au travail en Allemagne. Je franchis l'obstacle sans histoire grâce à ma nouvelle fausse carte d'identité: merci M. le Secrétaire de la Mairie de Dieulefit! Retour à Is-sur-Tille.

"Mi, me v'là din ch'Nord."

Enfin le signal du départ. Il y a un train Dijon-Lille, que nous prenons à Is-sur-Tille. Le 8 octobre on débarque à Lille, Gries, Janin et moi, où l'on nous mène dans une petite maison rue Jeanne d'Arc. Nous y sommes accueillis par Madame Astas et sa fille, toutes deux grandes et maigres, habillées de noir. Elles expriment des sentiments farouchement anti-allemands. De leurs yeux jaillissent des éclairs d'acier: il ne fera pas bon être l'ennemi le jour où elles passeront à l'acte!

Notre contact est le BOA Nord – Bureau des Opérations Aériennes – son responsable est Jean-Pierre Deshayes<sup>136</sup>. Il est bien implanté dans la région, où il a de bonnes relations avec divers mouvements de Résistance, et pour consigne de les mettre en rapport avec mon patron, le DMR<sup>137</sup>.

Deshayes n'a pas de liaison radio, ce qui entrave l'organisation des parachutages et atterrissages. C'est pour cela qu'il nous a fallu aller sauter près de Dijon, alors que notre destination se trouvait dans son territoire<sup>138</sup>.

En attendant d'être lui-même installé, Fassin prête son instructeur en sabotage et ses radios au BOA. Janin, muni d'un récepteur BROADCAST<sup>139</sup>, nous quitte. Cloisonnement oblige.

---

<sup>136</sup>) Pseudos: ROD, GRAMME, JEAN-PIERRE... d'autres sans doute.

<sup>137</sup>) Courrier de Londres à Deshayes. No.1 Nouvelle série" ...un chef de région militaire (Fassin) arrivera dans votre région cette lune nous vous demandons de faciliter le plus possible l'exécution de sa mission en lui fournissant les contacts avec les Mouvements que vous avez et dont il pourrait avoir besoin. Quand Fassin sera tout à fait au courant et en relation avec les différents Mouvements qui opèrent dans votre région ce sera par son intermédiaire et non plus par celui de Pichard que vous serez en relation avec les chefs de Mouvements..." BCRA 184 pièce 4.

<sup>138</sup>) Télés de Londres à Deshayes.11.9.43: "...Nous n'avons pas à ce jour reçu de vous aucun programme d'opération pour septembre... 7.10.43: ... nous n'avons à nouveau reçu aucun programme de vous à ce jour..." BCRA 184 p.4

René Bigot (CYPRIEN) nous emmène, Gries et moi, le lendemain à Landrecies, où nous sommes reçus par la famille Robert: le docteur Roger Robert, vétérinaire, patron de l'OCM<sup>140</sup> pour la zone Sud du département du Nord, sa mère, sa femme Guite et son fils Jean-Claude. Il y a là aussi Léon Héniaux, vétérinaire adjoint, et Henri Plantin, courrier.

Le 10 octobre, me voici enfin à pied d'œuvre. Deshayes m'a fourni un poste de radio, deux plans d'émission: ATELIER NOIR et ATELIER VIOLET, et quatre télégrammes à transmettre. J'en rédige un autre où j'annonce notre bonne arrivée, et je l'encode. Je sors dans le jardin lancer mon antenne – un fil avec un caillou au bout – sur un pommier, je règle mon émetteur et je passe à l'écoute à l'heure du prochain rendez-vous. La Centrale y est. Je l'appelle, elle m'entend, elle a un bon opérateur: les cinq télés sont de l'autre côté en un clin d'oeil. Roger Robert est impressionné et moi, je jubile de me retrouver 'sur l'air' après quatre mois de chômage.

Il s'agit aussi de mettre en route le centre de transmissions du BOA. Deshayes me présente un radio qu'il a recruté. C'est René Wanecque, marchand de beurre à Beaurain. Un excellent opérateur, qui a travaillé au PC de la 4<sup>ème</sup> Armée, puis après l'armistice, au groupement des contrôles radioélectriques, dans le Massif Central. Je le mets au courant de notre façon de faire, et je lui donne un télégramme à transmettre: son examen de passage. Il est bien accueilli par Londres<sup>141</sup>.

Son métier lui procure une bonne couverture pour ses déplacements, mais il y a une difficulté d'horaire: les rendez-vous de son plan d'émission ne correspondent pas toujours aux exigences des marchés et des livraisons. Et en plus, il n'a pas de montre pour être à l'heure aux rendez-vous de la Centrale. Impossible d'en acheter une: il y a longtemps que l'occupant a tout raflé dans les magasins.

Les relations avec les gens de la campagne environnante sont, bien sûr, excellentes. Le vétérinaire connaît tout le monde, le connaît bien. Les soins qu'il porte à nos amies les bêtes font une superbe couverture pour le

---

<sup>139)</sup> Nom du service de transmission des télégrammes dans le sens Angleterre-France, et qui permettait à l'opérateur qui les recevait de le faire sans avoir à émettre.

<sup>140)</sup> Organisation Civile et Militaire. Un mouvement de Résistance.

<sup>141)</sup> BCRA. Note pour Hutchinson: 13.10 1943. "Affectation de pseudo MOLDAVE et code #169D à nouveau radio recruté par Cheveigné."

transport du poste émetteur, enseveli sous les instruments et les médicaments. Parfois il rapporte à la maison un poulet, un canard, un lapin, un kilo de beurre, ou un fromage de Maroilles. Guite fait une cuisine de rêve: nous mangeons bien<sup>142</sup>. Vie de famille qui me va bien mieux que l'exercice de la clandestinité solitaire!

Guite Robert voyait sa maison envahie par des jeunes gens qui brandissaient des armes – cinq de plus à table? ah bon – qui partaient dans la nuit recevoir des parachutages, qui stockaient des explosifs dans sa cave, qui donnaient, sur sa table de cuisine, des cours sur le maniement de la mitrailleuse Sten (qui a parfois une faiblesse: partir toute seule – Paf! – par exemple dans le bras du fauteuil) ou qui établissaient des liaisons radioélectriques entre son salon et Londres<sup>143</sup>. Belle, blonde, calme, sans grandiloquence, elle assurait en toute simplicité l'intendance de cette base de la Résistance.

Roger Robert a une bonne équipe bien répartie sur un large territoire. J'émet un jour de la ferme d'Henri Godard, à Happegardes, un autre de chez son frère André, à la Groise; Soumillon, grand malabar de gendarme, m'offre l'hospitalité de la Gendarmerie de Bousies...

Londres n'attendait que la liaison radio pour lancer des opérations aériennes. Dans la nuit du 17 au 18 octobre 1943, on va chez Henri Godard, à Happegardes – le nom de code du terrain est MAINE – recevoir un parachutage. C'est la fête au petit déjeuner: cigarettes anglaises, vrai bon café, je croque du chocolat. Et en prime j'ai droit à quelques postes de radio, des mitraillettes, des grenades. À deux kilomètres, dans le Bois-l'Évêque, les Allemands dorment, sans doute fatigués de leurs travaux de construction d'une base de V2<sup>144</sup>.

Télégramme à Londres pour demander l'envoi de deux montres, deux pneus pour mon vélo, et davantage de ces excellentes grenades incendiaires qui font beaucoup de fumée. Moins dangereuses pour le lanceur et plus

---

<sup>142</sup>) Notre bonne condition physique, à Robert, à son équipe et à moi, sera sans doute le facteur vital qui nous aidera à surmonter la misère du camp de concentration.

<sup>143</sup>) Plus tard, lorsque la gestapo a frappé l'OCM, Guite, toujours calme, l'a esquivé, emmenant son petit garçon par la main, à l'abri. "J'ai eu peur", m'a-t-elle dit après la guerre.

<sup>144</sup>) V2: fusée destinée à bombarder Londres. V pour Vergeltung: représailles.

impressionnantes pour la cible, elles me semblent bien adaptées à une éventuelle situation de fuite d'un opérateur radio coincé. Et pendant que vous y êtes, mettez donc moins de tabac et davantage de chocolat dans mon colis.

Fin octobre, je ne suis pas mécontent du travail accompli: un plan d'émission – ATELIER NOIR – mis en route, un opérateur mis au courant, plus de soixante télétransmis en vingt jours, dont une cinquantaine pour le BOA. Deshayes aussi devrait être heureux de se voir ainsi doté de transmissions, lui qui avait été en panne d'opérations aériennes les deux mois précédents faute de radio.<sup>145</sup>

Il y a des équipes de protections efficaces, des emplacements en nombre presque infini. J'ai rarement travaillé dans d'aussi bonnes conditions.

Michel Gries non plus, n'est pas inactif. Il enseigne les subtilités de l'explosif et le mode d'emploi de toute une quincaillerie méchante: ça, utilisé comme ça, ça déraille les trains, et de cette manière les pylônes électriques tombent. Celui-ci sur un piston de locomotive fait merveille. Et cet autre posé sur un moteur électrique le fait fondre. Cet aimant, avec un peu de 'plastic' dans sa cavité, posé sur le différentiel d'une voiture, énerve le conducteur le plus calme. Cette graisse abrasive use les essieux des wagons très vite, et celui-là, qui se déguise en caillou, est très drôle posé sur le chemin de l'Allemand. Gries a des recettes pour toutes les circonstances.

Travaux pratiques: un canal, allant de la Sambre à l'Oise, passe à Landrecies. À 1500 mètres au Sud-Ouest, surélevé par rapport à la campagne environnante, il franchit un petit cours d'eau, la Rivière, qui emprunte un siphon pour couler en dessous et s'en aller de l'autre côté.

Un client de Roger Robert possède, caché dans son foin, un petit stock de mines anti-chars qu'il avait ramassées au bord d'un de ses champs au moment de la débâcle de juin 1940 – on ne sait jamais, ça pourrait servir. Robert en emprunte deux. Gries en fait un sandwich avec au centre une livre

---

<sup>145</sup>) Courrier de Deshayes à Londres. 11.11.43: "...7) Transmissions. Ce réseau fonctionne momentanément avec le personnel de Fassin... 8) au point de vue opérations le bloc Nord a eu en octobre des résultats sensiblement meilleurs. Cette amélioration est le résultat de la mise en place du réseau transmission. C'est seulement à la condition d'avoir des transmissions solides qu'il est possible de travailler". (Merci pour ces bonnes paroles! Rares sont ceux qui reconnaissent ainsi le rôle du radio dans leur travail...).

de "plastic",<sup>146</sup> entourant un "time-pencil"<sup>147</sup> soigneusement enveloppé de deux capotes anglaises pour que l'eau n'y pénètre pas. C'est réglé pour le jeudi 11 novembre au soir, à l'heure de la séance de cinéma qui réunit la quasi totalité des habitants, témoins réciproques qu'ils étaient bien tous ici, alors que les affreux terroristes frappaient là-bas.

Le crépuscule tombé, une ombre submerge avec délicatesse un paquet dans le canal, au dessus de la voûte du siphon...

Plus tard dans la nuit, un raffut inhabituel réveille le gardien de l'écluse d'Ors: c'est la vis d'Archimède qui sert à remonter l'eau du bief d'en bas vers celui d'en haut, et qui grince parce qu'elle en manque.

Vendredi matin, le canal est vide, les péniches sont posées sur la vase. Les mariniers contemplent, les yeux ronds, cette marée basse imprévue. Le trafic intense – installations portuaires pillées à Rouen, en route pour l'Allemagne, gros tonnage de grain, et dans l'autre sens apports de matériaux pour la construction de la base de V2 du Bois-l'Évêque – est arrêté pour 45 jours. L'administration du canal fait un rapport – ce siphon était bien vétuste – dont une copie, photos à l'appui, est remise à l'autorité allemande, et une autre au BOA pour être envoyée en Angleterre<sup>148</sup>.

Le 4 novembre je mets en route le deuxième plan d'émission du BOA, ATELIER VIOLET, pour ensuite pouvoir le donner à Wanecque. J'établis le contact et je passe cinq télégrammes pour le BOA. Tout content, après avoir reçu l'accusé de réception de la Centrale, je brûle les télés que je viens d'envoyer.

Merde! La microphoto du plan d'émission! Je viens de la brûler avec les papiers. Quel con! C'est pas irréparable, il y a d'autres plans. Mais ça fait désordre, une complication inutile.

Il me faut aller vers le Pas-de-Calais, où je dois installer un deuxième réseau radio pour le BOA. En passant par Lille, j'avoue à Deshayes ma maladresse: j'ai détruit la microphoto d'ATELIER VIOLET en la brûlant accidentellement avec des messages expédiés à Londres.

---

<sup>146</sup>) Explosif qui ressemble à du mastic.

<sup>147</sup>) Détonateur à retardement en forme de crayon.

<sup>148</sup>) Rapport du Lt Gries. BCRA 482 pièce 21.

Miracle! Il a recopié les microphotos et m'en fournit aussitôt une dactylographie. Soulagé mais intrigué: je croyais que les microphotos, c'était pour cacher, et détruire facilement – je viens d'en faire la démonstration! – les plans d'émission en cas de danger? Pour qu'ils ne tombent pas aux mains des Allemands qui pourraient s'en servir? Et voilà qu'il en existe des copies grandeur nature...? Mais, à peine arrivé à Arras, l'incident me sort de l'esprit: ici les choses vont mal et il me faut battre une retraite précipitée devant les arrestations en rafales. De retour à Landrecies, je donne à Wanecque la copie dactylographiée d'ATELIER VIOLET<sup>149</sup>.

Fassin, mon patron, a bien du mal à s'installer. Il se plaint de la méchanceté les uns pour les autres des divers membres de la France Combattante<sup>150</sup>. Il voudrait qu'après avoir terminé l'installation du BOA, j'aie à faire la même chose pour l'Armée Secrète dans la Somme<sup>151</sup>. Mais il lui est quasi impossible d'obtenir les logements, les points d'émission, les équipes de protection nécessaires.

Wanecque tombe malade. J'assure le trafic sur ATELIER NOIR. Ça ne me plaît pas beaucoup. J'ai l'impression d'être aspiré lentement mais sûrement du service de Fassin, que j'aime bien, à celui de Deshayes, avec qui j'ai peu d'atomes crochus. Sa façon de travailler ne me convient guère, et il me semble nerveux et fatigué<sup>152</sup>.

---

<sup>149</sup>) Lorsque j'ai revu René Wanecque en 1981, il avait encore en sa possession un poste A Mark II, la photo miniature d'ATELIER NOIR, et la dactylographie d'ATELIER VIOLET.

<sup>150</sup>) Courrier de Fassin à Londres. 6.10.43: "...pénibles discussions avec Pery et Bouchiney-Serreules contrastent avec la correction de Daniel Cordier..." Courrier du 17.10.43: "...en un mot, j'ai constaté avec une vive surprise, après juste trois mois d'absence, que le milieu de la France Combattante à Paris ressemblait étrangement à un Mouvement de Résistance par la méchanceté dont faisaient preuve les uns pour les autres ses divers membres."

<sup>151</sup>) Courrier No2 de Fassin à Londres (Nov?): "...Cheveigné a réalisé dans le Nord la mise en place d'un des deux réseaux d'émission du BOA Nord. Procède actuellement à la mise en place du 2ème réseau d'émission. Sera, lorsqu'il aura fini de travailler pour le BOA, installé dans la Somme, où il montera le premier réseau d'émission de l'Armée Secrète".

<sup>152</sup>) Courrier de Deshayes à Londres. 11.11.43: "...10) J'aimerais avoir la possibilité de me retremper quelque peu. Bien que je sois en excellente condition physique, je suis néanmoins fatigué et ne possède plus toujours l'énergie souhaitable". Courrier du 6.1.44: "...mon état de fatigue non point physique mais uniquement nerveux. C'est avec une certaine impatience que j'attends mon remplacement car à certains moments je ne me considère plus en mesure de remplir ma tâche..."

Je n'ai aucune envie de me retrouver coincé à sa merci. Il est évident pour moi que Deshayes n'est pas heureux d'être chapeauté par un Délégué Militaire Régional, même s'il n'est pas fâché de se servir de ses radios et de son saboteur<sup>153</sup>.

Lorsqu'un jour Deshayes m'apporte ses messages en clair, et qu'il me demande de les coder avant de les envoyer, je refuse. Les risques du radio sont suffisants sans y ajouter la connaissance de ce qu'il transmet. Deshayes, qui sans doute n'aime pas coder<sup>154</sup> non plus, n'est pas content. Il est irrité par mon manque de docilité. Comme je sais que mon air jeune invite l'abus de pouvoir, je n'ai d'autres défenses que l'insolence et le manque de tact: je suis le radio du DMR, pas le sien, et j'observe les consignes qui m'ont été données.

Moi aussi je suis irrité, de ne pas pouvoir travailler convenablement, et installer d'autres émetteurs, faute du soutien nécessaire, et d'être ainsi coincé au service quotidien du BOA, même s'il est vrai que l'équipe du Dr Robert fonctionne bien. Les deux vétérinaires sillonnent leur territoire sans encombre: leur profession fournit tous les Ausweis, leur clientèle tous les points d'émission, toutes les équipes de protection nécessaires. Pourquoi diable ne peut-on nous trouver ailleurs l'équivalent de cette organisation efficace?

Gries est parti depuis quinze jours dans une ferme isolée, la Ferme du Fil de Fer, de Raoul Pierson<sup>155</sup>, près de Solre-le-Château, non loin de la frontière belge. Il y forme deux instructeurs en sabotage, FRISON et CARPEAU<sup>156</sup>. Janin reçoit le BROADCAST sans histoire. L'équipe fonctionne bien, mais pas pour son patron, le Délégué Militaire Régional.

---

<sup>153</sup>) Courrier de Deshayes à Londres. 11.11.43....5): "...Mise en place de l'officier de région Militaire (Fassin) est longue et difficile et ne facilite en rien la tâche du service Opérations"...) )

<sup>154</sup>) Ou peut-être n'a-t-il pas maîtrisé cette façon de coder? On pourrait le penser à la lecture d'un message de Kay Moore à Valois, du 10.10.43: "M.Marks (l'expert des codes) m'a chargé de vous demander de vouloir bien passer un message à Gramme en lui demandant de se servir de son code à clefs préparées dans leur ordre et aussi de couper la soie après." Cela expliquerait peut-être que Wanecque non plus ne semble pas bien maîtriser ce système de codage, puisque c'est Gramme qui lui a donné son code.

<sup>155</sup>) Arrêté en décembre 1943, déporté à Buchenwald, rentré en avril 1945.

<sup>156</sup>) CARPEAU est le pseudonyme de Maurice Coupez, de Louvroil.

Un jour que j'émetts de chez Roger Robert, l'équipe de protection repère une camionnette qui vient de s'arrêter à une centaine de mètres, près du passage à niveau. ALARME! On perçoit sous la bâche quelque chose de brillant. Je transmets le signal AS – attendez – à mon correspondant. Pistolet dans une poche, grenade dans l'autre, la protection va voir de plus près. La camionnette est celle du frère du Docteur Héniaux, il est au bistro en train de boire un coup, et ce qui brille, c'est le guidon d'un vélo. Je rappelle mon partenaire londonien, et lui passe les derniers messages.

Londres nous envoie des instructions pour le temps du débarquement. Pour les radios il s'agit d'installer des points d'émission que l'on gardera en réserve et qui seront équipés de batteries d'accumulateurs et de générateurs/chargeurs à pédale, de façon à être en mesure de fonctionner lorsque le réseau électrique sera hors service. L'équipement nécessaire sera parachuté aux prochaines lunes. Serait-ce la Victoire, ce frémissement que je perçois, là-bas à l'horizon?

Un parachutage à la lune de novembre est l'occasion d'un autre accrochage avec Deshayes. Les containers, les paquets pour les radios<sup>157</sup> sont marqués clairement d'un triangle rouge et les consignes sont sans ambiguïté: ils doivent être remis intacts à leurs destinataires<sup>158</sup>. Or les nôtres sont ouverts.

L'euphorie qui règne sur le terrain parmi l'équipe de réception lors d'un parachutage réussi est bien compréhensible. Elle pousse facilement à croire que les cigarettes anglaises qu'on trouve dans les containers sont une récompense méritée, qui justifie la recherche. Mais là, ils charrient! Nous aussi on aime le chocolat! Et il est exaspérant de constater que les deux

---

<sup>157</sup>) BCRA Londres: "...Paquet A pour les transmissions: 5 lb de café, 2 lb de thé, 4lb de tabac, 4 lb de cigarettes (1000), 4 lb de chocolat, 3 lb de sucre, 3 lb de saindoux ou margarine, 4 lb de viande en conserve, sardines ou autres bonnes conserves, 4 lb de lait condensé, 3 lb de savon, plus des armes. Paquet B: 10 lbs de café, etc.. Les paquets devront porter la marque Transmissions.

<sup>158</sup>) Note du BCRA à Mariotte.1.9.1943. "Nous attirons votre attention sur ce que désormais tous les colis destinés aux services de transmissions seront marqués d'un triangle rouge plein et d'un numéro de paquet, marquage qui sera exclusivement réservé à ces services. Il appartient donc aux responsables de donner des ordres pour que les colis ainsi marqués ne soient sous aucun prétexte ouverts par d'autres que par leurs destinataires des transmission. BCRA 184, pièce 4.

montres à destination des radios ont disparu. Wanecque n'a toujours pas l'heure exacte. Avec mon tact habituel, je râle.

L'OCM du Dr Robert produit aussi du renseignement. Des croquis, des photos, des histoires: base de V2 en construction du Bois-L'Évêque, radars de Vandegies, le dépôt d'essence d'Herbignies. La fille du garde-chasse de la forêt de Mormal apporte une description du dépôt de munitions BISMARCK, de Locquignol. J'encode ce qui peut s'envoyer par radio, le reste partira par courrier lors d'une opération d'atterrissage.

Parfois ça attire l'œil de la RAF. On est récompensé par un petit bombardement... Et à propos de la lune de décembre, pourriez-vous nous envoyer un jeu de pneus pour la voiture du vétérinaire? Et un Christmas pudding pour Noël nous ferait plaisir.

Fin novembre: arrestations dans l'OCM du secteur de Maubeuge. FRISON et CARPEAU, les instructeurs en sabotage formés par Gries, lui apportent la nouvelle à Landrecies: le propriétaire de la Ferme du Fil de Fer, où s'est fait leur entraînement, a été pris.

Wanecque, sur pied après sa maladie, reprend un plan d'émission. Nous ne sommes pas toujours d'accord sur la sécurité. Il a travaillé autrefois pour la gonio française et il est convaincu que c'est un procédé tellement lent que cela lui fait courir peu de danger. Par contre, il n'aime pas les équipes de protection qui, selon lui, attirent trop l'attention des voisins. Etre dénoncé est pour lui un risque beaucoup plus grave que la gonio. Il n'a pas tort de craindre les dénonciations, mais on doit pouvoir les maîtriser en ne laissant aucun doute sur le sort réservé à ceux qui s'y laisseraient aller. Je suis sûr que deux gars, bien réveillés pour surveiller les alentours, et armés en cas de surprise, sont nécessaires.

Je pense qu'il sous-estime la gonio allemande, qu'il m'est arrivé de voir se pointer moins de 10 minutes après un début d'émission, lorsque j'étais en zone Sud. Même si, ici, on n'en a vu aucun signe, et qu'il soit probable que les nouveaux plans, avec leur chassé-croisé de fréquences, d'heures de rendez-vous, d'indicatifs d'appel et de lieux d'émission, fassent apparaître aux services du KWU<sup>159</sup> notre trafic comme une infâme bouillie.

---

<sup>159</sup>) Kurzwellenüberwachung. La gonio allemande.

Grande discussion dans la cuisine, un soir, chez Robert. On parle de l'instituteur d'un village voisin: c'est un traître. Tous sont d'accord, il faut l'abattre. Il rentre en vélo chez lui tous les soirs à la même heure, par le même chemin. Je suis seul à posséder un pistolet silencieux: mon rôle est évident.

Nous sommes en décembre, la nuit tombe tôt. Fondus dans la haie qui borde le chemin, nous attendons. Le voilà! Quelqu'un arrive à bicyclette, sans lumière bien sûr, à cause du black-out. Un coup de lampe électrique. Merde! C'est un Chleuh, pas au programme, à qui la révélation imprévue de notre présence fout la trouille, à en juger par l'instabilité soudaine de son équilibre. Sans tomber pourtant, il disparaît dans la nuit vers son occupation privée. Notre cible n'apparaît pas. Il vaut mieux partir avant que notre Allemand n'ameute ses copains. Transis, on rentre.

Toute la nuit les bombardiers de la Royal Air Force, allant en Allemagne et en revenant, ont ronronné au-dessus de la maison. Éveillé, je pense à cet homme que je ne connais pas, et qu'il s'est fallu de peu que je ne tue, sans vraiment savoir pourquoi. Pourquoi est-ce que je pense à Bonnier de la Chapelle, qui a abattu l'amiral Darlan la veille de Noël, a été jugé le jour de Noël, et exécuté le lendemain de Noël? Au matin, sur les branches givrées, je trouve les rubans de papier d'argent, reste du brouillage anti-radar, semés par les bombardiers de la nuit<sup>160</sup>.

Raymond Fassin nous appelle à Paris, Gries et moi. Les voyages en train sont pleins d'imprévus. L'exactitude de la SNCF n'est plus ce qu'elle était, avec tous ces terroristes qui abîment les rails, et ces aviateurs qui prennent les locomotives pour des pigeons.

Notre patron veut établir un contact entre nous et SECNORD, le secrétariat de la Délégation en Zone Nord. Grands sourires jusqu'aux oreilles! Le secrétaire est, bien sûr, toujours Daniel Cordier. Tous les quatre, nous sommes de l'époque de la France Libre, avant qu'elle ne devienne la France Combattante, et bien contents de nous retrouver. Petit repas de

---

<sup>160</sup>) Le traqueur de la défense contre avion émet une onde radar, qu'il capte et mesure après qu'elle ait rebondi sur l'avion, ce qui lui permet de calculer la position de l'avion dans le ciel. La parade consiste pour l'avion à répandre des fragments de feuilles d'aluminium qui eux aussi réfléchissent l'onde radar: ces données parasites brouillent les calculs de la DCA.

marché noir dans un des "points de chute" de Cordier, un studio au 36 de l'avenue Junot, à Montmartre. On dit pis que pendre de tous ces résistants tardifs récemment montés à bord – et on regrette le bon vieux temps où l'on ne côtoyait dans la clandestinité que des hurluberlus de bon aloi.

Retour à Landrecies. Deshayes m'amène un radio à mettre au courant. C'est un excellent opérateur, ancien de la Marine Nationale. Nous allons à Maroilles, chez Georges Hazembre, passer quelques télégrammes. Londres l'accepte aussitôt<sup>161</sup>. Il est arrêté peu de temps après, avant d'avoir pu prendre son service. On ne sait pas pourquoi<sup>162</sup>.

Délire de rond-de-cuir londonien: on m'annonce la visite d'un Inspecteur des Transmissions! Les gros défauts de nos organisations clandestines amateurs sont déjà un cloisonnement insuffisant, une tendance à la bureaucratie centralisatrice, causes de saisies d'archives et d'arrestations en dominos, et voilà qu'on nous envoie un monsieur qui va se promener d'un opérateur à l'autre pour examiner – puisqu'il est inspecteur – les façons de travailler, et établir un rapport sur ce qu'il a vu, et sans doute en garder le double dans le tiroir de sa table de nuit... Il faudra que je fasse un effort pour ne pas être insolent envers M. l'Inspecteur.

Les arrestations de Maubeuge font tache d'huile. Les Allemands auraient saisi une liste des membres de l'OCM, légèrement codée, auraient trouvé enfantin de la mettre en clair: toute la Gendarmerie de Maubeuge, et plein de membres de l'OCM en taule.

### Gymnastique.

ALERTE! Une voiture allemande s'arrête devant la maison du vétérinaire. Trois hommes en descendent, manteau de cuir verdâtre, feutres sur les yeux, pénètrent dans le jardin, frappent à la porte. Avec toutes les arrestations récentes, les nerfs sont à fleur de peau. Je glisse mon pistolet

---

<sup>161</sup>) BCRA 14.12.43. Pseudo BIRMAN attribué opérateur recruté par Cheveigné. BCRA 265 pièce 4. 18.12.43. code #69 envoyé à Cheveigné en Novembre a été donné à l'opérateur BIRMAN..

<sup>162</sup>) Plus tard, alors qu'il était à la prison de Loos, George Hazembre a aperçu BIRMAN, sans avoir la possibilité de lui parler, dit Léon Henniaux. Robert affirme que BIRMAN dit avoir été arrêté avant d'avoir jamais pu émettre. Je ne connais pas le vrai nom de BIRMAN.

dans ma poche – je suis le seul "étranger" dans la maison aujourd'hui – et je sors sans bruit par la fenêtre qui donne sur le jardin du voisin, pendant que le docteur Robert ouvre sa porte aux Chleuhs. Je saute sur le toit d'une petite cabane accotée au mur mitoyen.

Je sais à présent ce qu'est le fibrociment: c'est un truc qui s'effondre lorsqu'on saute dessus. Je me sens tout bête au milieu des outils de jardinage, la porte est fermée à clef. Rétablissement sur le toit percé. Personne ne m'a vu. Je saute dans le jardin.

Mon pistolet? Ma main ne rencontre que ma fesse. Cette gymnastique l'a fait tomber hors de ma poche. Il est maintenant par terre à l'intérieur de la cabane. Aller le chercher? Rien ne permet l'escalade facile. Choix: 1) perdre du temps, faire du bruit, mais avoir un pistolet dans la main; ou 2) filer tout de suite, sans bruit, mais désarmé...

J'opte pour la fuite, moins héroïque mais plus discrète et efficace, qui va me permettre de chercher de l'aide, et de mettre à l'abri la pièce de valeur que je suis: ça coûte cher, un agent parachuté, surtout s'il sait faire quelque chose comme le sabotage ou la radio!

Je cours à ras de la haie. Au fond du jardin: une autre haie, transversale celle-là, aussi haute que moi. Je saute et roule par dessus. C'est la première fois que j'ai l'occasion d'utiliser cette façon de franchir un obstacle, enseignée à l'entraînement. Encore une haie transversale, sur laquelle je roule, et puis une autre. Maintenant le pré s'étend jusqu'au canal. Je suis hors de vue de la maison.

Je reprends mon souffle. Je marche jusqu'au canal, que je suis en direction d'Ors. Voici le siphon saboté, où s'affairent quelques ouvriers sous l'oeil d'une sentinelle allemande. En passant, je dis bonjour bien poliment. J'arrive chez Edmond Charpentier, qui m'escorte jusque chez Henri Godard.

Je retourne, avec précautions, armé à nouveau, accompagné des autres, chez Roger Robert. On s'arrête à la gare de Landrecies, juste en face, pour observer la maison. Les abords sont libres.

Il semble que la panique n'était pas justifiée. Les Allemands apportaient un morceau de viande et étaient venus demander au vétérinaire si le sanglier qu'ils avaient tué dans la forêt de Mormal lui semblait propre à la consommation. Ils étaient repartis, apparemment satisfaits des affirmations

du Dr Robert: c'était bon à manger. Et le voisin, bien gentiment, sans rouspéter pour le toit percé de sa cabane, avait rapporté le pistolet qu'il avait trouvé parmi ses outils.

Hum. Ouais. Peut-être. Les Chleuhs s'agitent quand même beaucoup. Et si le sanglier n'était qu'un prétexte pour venir jeter un coup d'oeil sur les lieux?

Chaque jour apporte son lot de nouvelles arrestations. On a l'impression d'un filet qui se resserre. Toutes les nuits nous dormons ailleurs. Michel Gries et moi, on trouve la situation bien périlleuse, et on décide d'aller consulter notre patron. Mon dernier télégramme s'envole le 21 décembre.

Pour retrouver Raymond Fassin, il faut passer par Daniel Cordier, qui nous héberge dans son atelier glacé de l'avenue Junot, à Montmartre: pas de chauffage, mais Simone, son courrier, a trouvé une boîte de foie gras et une bouteille de champagne. On réveillonne ensemble. Le cloisonnement, c'est bien, mais c'est parfois bien lent. On n'arrive pas tout de suite à prendre contact avec Fassin.

Je rentre à Landrecies le 30 décembre, où l'atmosphère est toute d'inquiétude, en partie à cause des soupçons qui se portent sur Henri Plantin, le courrier de l'OCM. Grand, mince, brun, avec une petite barbe pointue qui allonge encore le triangle du visage, culottes de cheval, toujours chaussé de bottes brillantes, prenant grand soin de son image. L'air dynamique, il parcourt le pays pour l'OCM. Dans l'atmosphère tendue créée par les arrestations, il est devenu l'objet de soupçons. Son comportement semble parfois curieux, ses absences mal justifiées, ses explications pas tout à fait satisfaisantes. Certains suggèrent qu'on le supprime. Il me semble peu probable qu'un jeune homme d'une intelligence normale passe ainsi aux côtés des Allemands alors que ceux-ci sont en train de perdre la guerre!

Tout de même, histoire de changer de fréquences, d'indicatifs d'appel, et d'heures de rendez-vous avec la Home Station, je mets en route un nouveau plan: TRIANON NOIR. Roger Robert et moi allons coucher tous les soirs chez Henri Godard. Madame Robert va dormir avec Jean-Claude, son fils, chez les Plaisin. Cette situation ne me plaît pas. Il est absurde pour un radio de travailler dans ces conditions. Je passe les trois derniers télé reçus de Deshayes le 7 janvier 1944, et je prends le train pour Paris.

Sicherheitsdienst.

Le 8 janvier 1944<sup>163</sup>, aux premières heures, à Landrecies, le SD frappe<sup>164</sup>. Henri Plantin s'est vendu aux Allemands et il a dénoncé Roger Robert et les siens. Henri, notre compagnon, notre commensal, pour du fric, a donné ses potes à la gestapo<sup>165</sup>.

Henri Godard, essayant de fuir, est abattu devant sa femme Hermance, et devant son fils de douze ans. Elle est arrêtée<sup>166</sup>. Roger Robert<sup>167</sup>, qui dormait chez eux, aussi. Et Raoul Legrand<sup>168</sup> leur commis. André Godard<sup>169</sup> est pris dans sa ferme de la Groise, et je ne sais combien d'autres.

Léon Henniaux<sup>170</sup> dort à Landrecies dans la maison du vétérinaire. Une brique lancée à travers la fenêtre le réveille à 3 heures du matin. Une vingtaine d'Allemands sont devant la porte. Il leur dit qu'il descend ouvrir, et va vers l'arrière avec l'intention de sauter et s'échapper. Il voit au clair de la lune que la maison est cernée. Les Chleuhs l'arrêtent, mais ils laissent tranquille la mère de Roger Robert qui dormait aussi dans la maison.

Madame Robert et son fils Jean-Claude, qui avaient eu l'esprit d'aller dormir chez les Plaisin, s'échappent avec Paulette, et s'en vont à Paris. Paulette et Michel Gries, qui s'entendaient bien, s'y retrouvent: ainsi nous apprenons la catastrophe.

Il n'est plus question de retourner à Landrecies. Le 15 janvier, enfin, Gries et moi retrouvons Fassin. Il est bien content que nous soyons sortis à temps de ce guêpier, mais il est toujours aussi amer et furieux de ne recevoir quasiment aucune aide des diverses organisations censées le soutenir – Mouvements de Résistance, BOA Nord, etc.. –

---

<sup>163</sup>) Date donnée par Léon Henniaux. Roger Robert qui pense que c'était le 4, me semble plus incertain. Mais tous les deux me disent que je suis parti la veille du raid du SD.

<sup>164</sup>) Sicherheitsdienst: service de sécurité du parti nazi.

<sup>165</sup>) Il aurait dénoncé une centaine de personnes, mais n'en aurait avoué que 35 à son procès, celles qui sont rentrées de déportation. Après la guerre il aurait été condamné à mort, peine réduite à vingt ans, puis à cinq ans, amnistié en 1952. Le procès aurait eu lieu fin mai/début juin 1946. (L. Héniaux)

<sup>166</sup>) Morte en déportation.

<sup>167</sup>) Déporté en Allemagne

<sup>168</sup>) Déporté en Allemagne

<sup>169</sup>) Déporté en Allemagne

<sup>170</sup>) Déporté en Allemagne

Pas de recrues pour les équipes de sabotage ou pour les réseaux radio, pas d'emplacements pour les émissions ou pour apprendre le maniement des armes, pas de matériel<sup>171</sup>. Les courriers vers Londres ont de tels retards qu'ils perdent leur utilité. Pas d'argent non plus: Fassin est obligé d'emprunter.

Pas même de logement pour Michel Gries et moi: nous habitons chez Daniel Cordier, qui est bien bon d'ajouter aux siens les risques que cela comporte. L'excellente organisation du docteur Robert dont nous avons bénéficié à Landrecies – au service du BOA – n'a son équivalent nulle part ailleurs, semble-t-il... Ça me rappelle étrangement les difficultés logistiques du Secrétariat de Lyon, lors de ma première mission<sup>172</sup>.

Michel Gries, le saboteur-instructeur, est aussi frustré que Fassin et moi de ne pas pouvoir travailler. Fin janvier il a enfin un contact, par le

---

<sup>171</sup>) L'escadrille 161 de la RAF, spécialisée dans les opérations de parachutage et d'atterrissage a subi, en décembre 1943, de lourdes pertes. Ajoutées au mauvais temps de janvier et février 1944, il n'y eut que peu d'opérations aériennes pendant ces mois.

<sup>172</sup>) Fassin à Londres. Courrier du 1.1.44: "...après avoir utilisé Gries et surtout Cheveigné et Jeannin pendant plus de deux mois, Deshayes s'avère incapable maintenant qu'il croit n'en avoir plus besoin, de les abriter pendant les quelques semaines qui m'étaient encore nécessaires pour les reprendre complètement et directement sous mes ordres."

Fleury (Inspecteur des transmissions) à Londres. Courrier du 9.2.44: "...vous savez que la pénurie de matériel est une des causes du fonctionnement incomplet ou irrégulier de certains centres de transmissions. Ceux qui travaillent le font avec un ou deux postes... les méthodes de certains services - notamment de BOA Centre où les rendez-vous ne sont jamais tenus, où la livraison de matériel n'est effectuée qu'après les plus énergiques protestations - rendent assez aléatoire l'espoir d'un travail régulier... Si nous en croyons Fassin - et nous n'avons pas de raison de ne pas le croire - un désordre du même genre règne chez Deshayes..."

Londres à SECNORD. Télé du 21.2.44: "Recevons câbles de Fassin nous informant que par suite décomposition des groupements en région A il rencontre de grosses difficultés pour constituer équipes de sabotage..."

Fassin à Londres. Télé du 24.2.44. "Si sections britanniques et américaines rendent compte c'est que primo elles reçoivent du matériel émission secundo elles ne sont pas obligées comme nous d'emprunter de l'argent pour travailler tertio elles ont des opérations d'enlèvements aériens et maritimes permettant le départ fréquent de leurs courriers quarto elles sont plus favorisées en contacts personnels et introductions quinto leurs missions n'ont aucun caractère commun avec les nôtres ne s'appuyant pas essentiellement sur des organisations de Résistance."

Londres à Fassin. Télé du 22.1.44: "Avons absolue certitude collusion dirigeants OCM avec gestapo... apportez la plus extrême prudence à vos contacts avec l'OCM..."

Fassin à Londres. Télé du 29.2.44: "...C'est l'OCM qui par les arrestations multiples dont elle est victime depuis mon arrivée sa mauvaise organisation son absence de discipline son manque de cadres compétents..."

BOA. Un chauffeur d'une entreprise de Pompes Funèbres et son groupe voudraient faire sauter une écluse de canal.

Michel constate que l'écluse débouche sur un cul de sac, il n'a pas le cœur de décourager leur bonne volonté en faisant des remarques sur le peu d'utilité de l'opération. Il faut attendre le matériel nécessaire. Avant qu'il n'arrive, les Allemands troublent la fête. Arrestations. Michel Gries se dégage et rentre à Paris.

Encore un tuyau, à St Quentin cette fois-ci. Il paraît qu'il y a là une équipe bien organisée et qui n'est rattachée à aucun Mouvement. Las! Michel découvre que son contact est parti pour le Massif Central, sans dire quand il rentrerait. Retour à la case de départ<sup>173</sup>.

Le Broadcast de Janin fonctionne bien. Son service, uniquement d'écoute, ne fait courir presque aucun risque à ceux qui l'hébergent. Les télégrammes qu'il reçoit viennent de Londres.

Leur décodage révèle parfois des textes étranges: certains contredisent les précédents, d'autres donnent des instructions absurdes<sup>174</sup>. Fassin à Londres, 1.1.44: "...je ne comprends pas le sens de votre câble envoyé à Janin dans lequel vous lui dites de se considérer aux ordres de Cheveigné. Ceci me semble contraire aux instructions reçues lors du départ. Aucun contact n'existe entre Janin et Cheveigné et il me semble que c'est très bien ainsi."

On reçoit des répétitions lassantes de consignes évidentes, simplistes: Londres à Fassin, 7.3.44: "...conservez règles de cloisonnement..."

---

<sup>173</sup>) Rapport de fin de mission du lieutenant Michel Gries.

<sup>174</sup>) BCRA Londres. Le commandant Manuel au commissaire à l'Intérieur E. d'Astier. 8.2.44: "...2) La situation du personnel sédentaire est effroyable, tant en ce qui concerne les officiers que les sténos et le petit personnel. Toutes les sections sont, à l'heure actuelle, submergées de travail et sont impuissantes à l'accomplir par manque de moyens. L'effort qui leur est demandé augmente chaque jour et ne cessera de croître jusqu'au jour de l'invasion et après. Ce n'est pas en travaillant 10 heures par jour, en ne prenant jamais de dimanche ni même de vacances - comme c'est le cas actuellement - que le personnel pourra non seulement tenir, mais assurer le minimum indispensable..."

BCRA Londres. Rapport. 12.2.44: "...Le lieutenant de vaisseau Valois m'a rendu compte de ce que par suite de l'insuffisance en nombre du personnel de la section Transmissions (5e bureau) il ne pouvait plus assurer désormais la bonne marche de son service. Le personnel est surmené, énervé, et les erreurs les plus regrettables sont désormais à craindre..."

Au début de janvier, Raymond Fassin me montre un télé reçu de Londres: ils se disent mécontents de moi – Deshayes s'est plaint – et ils demandent à Fassin de m'engueuler. Ils annoncent une enquête de l'inspection des Transmissions. On se regarde. Qu'est-ce encore que cette histoire?

Entrevue avec l'inspecteur des Transmissions Fleury. Fassin lui explique: 1) Je suis le radio de sa mission, et non pas celui de Deshayes. 2) Il est satisfait de mon service. 3) Le plus gros de mon travail a été jusqu'ici accompli au profit du BOA Nord de Deshayes, que mes émissions ont sorti du marasme où il était plongé – dû au manque de communications – avant notre arrivée. 4) Il partage mon impatience envers le BOA Nord, dont l'incompétence bordélique est l'obstacle majeur à l'accomplissement de notre mission. 5) Il regrette mon manque de tact, mais il le comprend bien<sup>175</sup>.

D'autres messages donnent à Gries des objectifs à saboter: raffineries d'alcool, dépôts de cuirs, de caoutchouc, de chiffons. Mais il n'a pas le soutien nécessaire pour réaliser ces actions.

Londres nous apprend que l'avion qui s'est présenté dans la nuit du 10 au 11 décembre pour y parachuter du matériel radio à nous destiné n'a trouvé personne pour le recevoir sur le terrain DOUBS. Et qu'une erreur de largage lors de la même opération à la lune suivante a fait qu'une équipe anglaise a reçu ce qui était pour nous.

Sur le terrain COUESNON aussi, du matériel nous est arrivé, mais il a été remis à une autre équipe de transmissions.

Le moral vole bas. Cette guerre devient emmerdante. Rien à voir avec l'aventure des jeunes illuminés de 1940, que les sains d'esprit savaient alors sans espoir. Les amateurs fantaisistes de la France Libre sont submergés par les "professionnels" de la France Combattante, par les militaires giraudis-

---

<sup>175</sup>) Inspecteur des transmissions Fleury à Londres. Courrier du 9.2.44: "...Cheveigné a pu commettre quelques incorrections vis-à-vis de Deshayes. Ce qui est certain c'est que Fassin se déclare très satisfait de lui. La conclusion de notre enquête serait donc de confier un plan de transmission de Fassin à Cheveigné et de couper ses rapports avec Deshayes." (Fleury a l'air d'oublier que je suis déjà le radio de Fassin, ayant été parachuté avec lui pour cette mission!)

tes<sup>176</sup> en mal de repeindre leur image de vaincus, par les gens raisonnables qui découvrent que la résistance peut rapporter gros, par les obsédés de la hiérarchie et de la domination, par les habiles qui entendent croquer les marrons que d'autres ont tirés du feu<sup>177</sup>...

Fin janvier 1944, je suis toujours les mains nues, las de ne rien faire. Depuis notre arrivée il y a quatre mois le BOA ne nous a pas donné un seul poste émetteur, les mouvements de résistance pas fourni un seul point d'émission ou de logement pour établir les services du Délégué Militaire Régional, mon patron. Le seul travail que j'ai été en mesure d'accomplir a été pour le compte du BOA.

Je ne comprends pas bien ce qui se passe. Un radio est trop subalterne – même si sans lui le répertoire de tous ces ténors de la Résistance serait bien mince – pour prendre part à ces querelles qui agitent les chefs<sup>178</sup>. Se battre contre les Allemands au milieu de l'hostilité de ses compagnons d'armes, c'est quand même beaucoup. Mon dieu, protégez-moi de mes amis, mes ennemis, je m'en charge...

J'en ai marre. Je demande mon retour à Londres<sup>179</sup>. Je suis dix-neuvième sur la liste d'embarquement pour les opérations d'atterrissage. Si ça marche comme les parachutages...

En attendant mon envol je glandouille dans Paris, puisqu'il n'y a rien à faire pour le bon radio que je crois être<sup>180</sup>.

---

<sup>176</sup>) Le général Giraud, soutenu par les Américains, se voulait concurrent du général de Gaulle, et essayait de prendre sa place. Il n'était pas sans disciples à Londres, à Alger et en France.

BCRA #9. Londres le 8 février 1944. Le commandant Manuel au Commissaire de l'Intérieur E. d'Astier. "Je tiens à attirer votre attention sur la différence de situation entre les officiers des FFC et ceux issus de l'armée Giraud travaillant à Londres. Les seconds perçoivent la même solde que les premiers, mais, étant considérés en mission reçoivent une indemnité journalière... qui a pour seul résultat de donner aux officiers giraudistes la possibilité de se répandre dans les salons et dans les bars et de faire une propagande qui n'est pas précisément celle que nous voudrions."

<sup>177</sup>) Le début de ce que Claude Bourdet appellera "La ruée vers la Résistance tardive."

<sup>178</sup>) C'est après la guerre, en lisant ces mêmes ténors, en consultant les archives, que j'ai découvert ce qui séparait les communistes, partisans d'une guerre dure, d'un André Grandclément de l'OCM qui voyait des mérites à l'anti-bolchevisme nazi, en passant par ceux qui auraient volontiers fait un croche-pied à de Gaulle par amour pour les Etats-Unis d'Amérique.

<sup>179</sup>) Télé de Fassin à Londres, 26.1.44: "...Cheveigné demande son retour à Londres..."

<sup>180</sup>) Les archives ne m'ont pas révélé le nom d'un autre radio du service Action du BCRA qui soit mon égal en termes de durée de vie clandestine ou de nombre de télés transmis...

Les raids aériens sont de plus en plus fréquents, anglais la nuit, américains le jour. Debout sur la place de la Concorde, j'aperçois hauts dans le ciel, vers l'Ouest – Renault la cible? – des formations de bombardiers entourées des petits nuages de la DCA. Grondement confus des moteurs et des explosions. Nous sommes plusieurs à regarder le spectacle. Un cri, mi-gémissement mi-soupir: un avion vient d'être touché, coupé en deux, sa queue tombe assez vite, et l'aile, feuille morte argentée, tourne et brille dans le soleil, oscille, se balance, menace de sa gesticulation les deux ou trois parachutes qui se sont ouverts...

Minuit dix. Le couvre-feu commence à minuit. Je sors de la station de métro Abbesses. Je reviens du cinéma et, bêtement, je n'ai pas fait attention à l'heure. J'ai quand même une bonne chance d'arriver avenue Junot sans histoire: il n'y a guère de patrouilles allemandes sur la colline de Montmartre.

Devant le Moulin de la Galette, deux flics. Ils m'interpellent. Papiers. Questions. Je n'aime pas leurs gueules. Leur nuit est longue et toutes les distractions sont bonnes pour passer le temps. Ces deux connards ont l'intention de m'emmerder.

Tap tap tap: écho, qui se rapproche, de semelles de bois<sup>181</sup> sur le trottoir, une silhouette féminine vient de tourner le coin de la rue, à cinquante mètres. C'est plus amusant que moi. Les forces de l'ordre me laissent tomber et courent, pèlerines flottant derrière eux, vers la jupe.

Cordier, qui m'héberge toujours à la mi-février 1944, dit qu'à la suite d'arrestations autour du Secrétariat il fait malsain, et qu'on devrait se mettre au vert une ou deux semaines. Je raconte la chose à Fassin, et je lui dit que j'étais las de courir les risques de la clandestinité pour du beurre, que je ne serais pas fâché d'une dizaine de jours de repos, à l'abri, s'il n'a toujours pas de poste émetteur pour moi, ni d'opération d'atterrissage mûre, pour mon retour en Angleterre. Il n'y a rien et il pense que ça n'est pas une mauvaise idée de saisir, comme ça, quelques jours. Daniel invite Simone, belle et fidèle courrier de SECNORD, au Cap d'Antibes, où Roger Vailland a une maison qu'il prête à Daniel.

---

<sup>181</sup>) La pénurie de cuir - pillé par les Allemands - faisait que beaucoup de souliers étaient à semelles de bois.

Pas un chat sur la Côte d'Azur, les plages sont minées, entourées de barbelés. C'est les vacances. Daniel aux journées interminables, toujours trop courtes, courant dès l'aube d'un rendez-vous à l'autre, avec encore des textes à coder alors qu'il tombe de sommeil tard dans la nuit, Daniel fait la grasse matinée, petit déjeuner au soleil sur la terrasse, soleil de février tout juste assez chaud pour se baigner dans ses rayons.

Non seulement nous n'avons rien à faire, mais la tension du danger a disparu. La menace permanente d'être arrêté chez soi au milieu de la nuit, de la malchance d'être pris dans une rafle de la police française visant à capturer le Juif, le réfractaire au travail obligatoire en Allemagne, la menace est à 1000 kilomètres. Sans doute y a-t-il alentour autant d'Allemands méchants, de clandestins qui complotent. Rien ne nous relie à eux: pas de rendez-vous, je n'attire pas l'attention avec mon agitation radioélectrique: nous sommes sortis de la guerre, détendus, nous respirons profondément.

Promenade dans l'arrière pays. Un vigneron, éleveur de raisin de table, nous montre sa grange ingénieuse: à perte de vue des étagères avec dessus des bocaux remplis d'eau et d'un peu de charbon de bois. Des fils de fer soutiennent les grappes de raisin, la queue dans l'eau. Ça permet de bien les mûrir et de les conserver au-delà de la saison normale, et ainsi d'en obtenir, lorsque la paix règne, un bon prix. Il y en a là des tonnes, et pas un acheteur, sauf moi qui fais l'emplette d'un kilo et l'offre à Simone.

Excursion jusqu'à Monte-Carlo, quasi désert. Les gens riches ont les moyens de s'éloigner davantage de la guerre. Mais le casino est ouvert. Aucun de nous n'a jamais joué. On va voir? À la porte, je suis bloqué par un garde qui dit que je ne suis pas majeur, donc interdit d'entrée. C'est vrai que mes papiers d'identité n'avouent que 17 de mes 23 ans.

Retour méfiant à Paris, où je retrouve Fassin. Daniel Cordier doit rentrer en Angleterre. Vingt-et-un mois se sont écoulés depuis son parachutage. Il passera sans doute par l'Espagne.

Pour Fassin les difficultés continuent: manque d'argent, de matériel, soutien inexistant<sup>182</sup>. Malgré tous les obstacles, il se démène. Début mars

---

<sup>182</sup>) Londres à SECNORD: "...Fassin nous signale que sa région n'a pas reçu de fonds pour les maquis. Les hommes obligés de se rendre faute de nourriture et de vêtements. Fassin réclame deux millions dans les plus brefs délais."

1944 il trouve, enfin, un contact en Seine-Inférieure pour Michel Gries<sup>183</sup>. ROCHET y a quelques petits maquis. Dans celui de Buchy, Michel trouve une équipe à instruire. Puis une autre, sous les ordres de M. Flambard, propriétaire d'une scierie à Neufchâtel-en-Braye.

Travaux pratiques: fin mars, avec André Mallet et trois hommes de Buchy, Michel emprunte la traction avant de ROCHET pour aller à Dieppe un soir. Ils font sauter le cylindre droit<sup>184</sup> de seize locomotives dans le dépôt, et s'en reviennent sans encombre<sup>185</sup>.

Pour la radio aussi, ça semble aller mieux. Fassin trouve à Lille, fin février, un contact<sup>186</sup>. Il me demande d'aller reconnaître des emplacements pour que l'opérateur promis par Londres puisse s'y glisser à son arrivée.

Evidemment j'accepte. Y aurait-il, enfin! moyen de travailler? Navette entre Paris et Lille. C'est aléatoire, les chemins de fer sont une cible favorite de tous: saboteurs, pilotes de chasse et mitrailleurs de bombardiers, sans compter les bombardiers eux-mêmes<sup>187</sup>...

L'inspecteur des transmissions Fleury nous annonce la venue d'un opérateur radio, GALLOIS, pour me remplacer. Il vient de la zone Sud où une vague d'arrestations a menacé sa sécurité.

Peut-être découragé, comme moi, par le manque de matériel et d'organisation, GALLOIS refuse de travailler et disparaît<sup>188</sup>.

Le 15 mars 1944, deux agents parachutés de Londres, CHARRUE et FAUCHEUSE, venus pour être adjoints de Fassin pour le sabotage, et qui

<sup>183</sup>) Rapport du Lieutenant Michel Gries.

<sup>184</sup>) Parce que avec une machine abîmée à droite et une à gauche on peut en faire une qui marche...

<sup>185</sup>) Michel Gries ne sera pas pris. Il continuera à instruire des équipes de sabotage et à ennuyer les Allemands jusqu'à la Libération: sabotage du canal de l'Oise à la Sambre, du canal de St Quentin, de 2 péniches d'huile, 3 d'essence, d'une distillerie avec 300 000 litres d'alcool, 1 station de pompage, des voies ferrées...

<sup>186</sup>) Fassin à Londres. 24.2.44. "...devant mauvaise volonté évidente mouvements me fournir emplacements de transmissions radio, les organise autonomes... Premier réseau sera en place fin mars..."

<sup>187</sup>) "Bien des raisons rendent en ce moment les voyages difficiles, mais les aviateurs sont, de tous les fléaux, le pire". Ernst Jünger, *Second Journal Parisien*, p.270. Christian Bourgois, *Le Livre de Poche*.

<sup>188</sup>) 1.3.44. Télés de LATIN/Revez-Long: "...GALLOIS refuse continuer travail de transmissions." 25.3.44: "...GALLOIS échappe à notre contrôle."

lui apportaient un million de francs, du courrier, des plans de transmissions et des codes, se font prendre dans le métro par la Feldgendarmerie<sup>189</sup>.

Le BCRA à Londres, sans doute toujours surmené, énérvé, continue sa gesticulation télégraphique par le truchement du Broadcast. Les messages futiles se succèdent. Alors que nous essayons de rétablir un contact radio avec eux, Fassin reçoit un télégramme<sup>190</sup> annonçant que je n'ai plus aucune mission de leur part! . Fassin répond<sup>191</sup> que je suis en train de travailler pour lui, et qu'il n'a personne d'autre. Mais l'espoir de se servir de ces emplacements s'estompe: Fassin à Londres. 22.3.44: "...Par suite accidents opérations successifs et mauvaise volonté BOA ne suis encore possession aucun appareil émetteur aucun plan".

Les jours passent, les promesses ne se réalisent pas. Je suis de plus en plus las de la pagaille et des conflits stériles des trois derniers mois.

Le 1 avril 1944 Fassin, et Solange sa secrétaire, sont arrêtés à Paris, dans la Brasserie St. George, rue Notre-Dame de Lorette.

A Lille, le 4 avril, je ne l'ai pas encore appris. J'attends dans un café en face de la gare l'heure du train qui doit me ramener à Paris pour les rejoindre. J'ai encore en poche les télégrammes que j'avais apporté dans l'espoir de pouvoir les transmettre...

---

<sup>189</sup>) Police militaire allemande.

<sup>190</sup>) Londres à PIQUIER, 7.3.44: "...IROQUOIS n'a plus désormais aucune mission de notre part..."

<sup>191</sup>) Fassin à Londres 25.3.44: "Cheveigné occupé à reconnaître emplacements. Ne puis faire autrement que l'utiliser pendant quelques semaines."

## Chapitre sept.

### Geheime Feld Polizei.

Une traction avant<sup>192</sup> noire roule à peine, à ras du trottoir, et s'arrête ayant un peu dépassé le café. J'aperçois tout juste sa malle arrière, à travers la vitre, et aussitôt après, de l'autre côté, le capot de la voiture qui la suit et qui s'arrête. Elles encadrent la devanture. Bruits de portières. Les Chleuhs. De grands diables ouvrent brutalement la porte du café, s'engouffrent. Manteaux de cuir verdâtre, ceintures serrées, pointant pistolets, mitraillettes. L'air méchants, ils aboient, chiens enrôlés: "Police allemande!" On s'en serait douté.

Pas grand monde dans le café, trois, quatre clients, le patron, la patronne. Ils fouillent tout le monde. Sur moi ils trouvent les téléphones codés. "Ach! Terroriste, Monsieur! Gross filou!" Mes poignets tordus dans le dos sont pris par des menottes. Une demi-douzaine de baffes en pleine poire.

La fouille du café continue: il semble qu'il leur manque quelque chose. Sans doute n'étaient-ils pas venus pour moi? Ma présence dans ce café était due au hasard, ou presque. J'y venais rarement, seulement s'il me fallait attendre un train.

Ils me jettent hors du café, m'enfourment sans ménagement dans une des tractions. Traversée de Lille. Passants indifférents. L'épée de Damoclès vient de me tomber sur la gueule et je contemple le désastre.

Dans le café, j'ai eu quelques secondes entre ma perception de l'arrivée des voitures et l'entrée des Allemands. Je n'ai pas réagi. Peut-être y avait-il moyen de s'échapper par l'arrière du café ou par les étages, là où il y avait les chambres de l'hôtel? Je suis resté planté là comme un sac de pommes de terre...

Où donc sont passés ces réflexes qui, jusqu'ici, m'avaient tiré d'affaire? Fatigue, découragement, lassitude après vingt mois de clandestinité? Le

---

<sup>192</sup>) Voiture Citroën, de conception révolutionnaire par sa traction avant et son élégance de lévrier parmi les voitures 'cubiques' à propulsion arrière de l'époque. Très populaire à la Gestapo.

sentiment que la chose était devenue inévitable, que ça ne valait plus la peine de lutter?

La voiture s'arrête. On m'entraîne à l'intérieur d'un grand hall. Une chaise au centre d'un mur. On me plante dessus. Ça fait jeu de massacre. Il ne manque qu'un bateleur: Approchez! Approchez! Cinq boules pour deux francs!

Va-et-vient incessant de civils et de militaires. Phrases en allemand que je ne comprends pas. Sentinelles armées de mitraillettes, des 'Sten guns', celles qu'on nous parachute d'Angleterre: ils nous les ont piquées.

Un groupe d'hommes vient d'entrer. Ceux-là parlent français. Les acolytes de l'envahisseur m'aperçoivent, viennent à moi, grossiers. Insultes. Vilains gros mots. Un dicton anglais me revient: "Sticks and stones may break my bones, but words will never hurt me"<sup>193</sup>.

Flac! Une baffé énorme m'enlève de la chaise et me jette à terre. Je me relève et me rassois. Une autre dans l'autre sens me jette de l'autre côté. Et une autre. Et encore. Je trouve ce jeu con. Enfin ils se lassent. Je ne les reverrai plus. C'était, comme ça, un petit délassement en passant.

La tête en feu, je reste là, assis, menottes toujours dans le dos, à attendre ce qui sera sans doute bien pis. Fuir l'horreur dans la mort? Il y a belle lurette que j'ai égaré ma pilule létale. L'utiliserais-je, si je l'avais? Sans doute pas encore. J'ai la trouille, mais ça n'est pas encore la panique. Ma cervelle, paralysée lors de mon arrestation, semble tourner à nouveau. Tout de même, j'aimerais bien l'avoir, cette pilule, au cas où il leur viendrait à l'idée que je sais quelque chose que je ne sais pas...

C'est mon tour. Nous sommes dans une grande pièce. Des chaises, des tables. Des Chleuhs m'entourent, menaçants. Vraiment des sales gueules. L'un d'eux a une grande balafre en travers de la joue. Mon atout, comme toujours, c'est d'avoir l'air jeune. Je me fais aussi petit garçon que possible. Je n'ai aucun mal à paraître terrorisé. "Terroriste, monsieur! Qu'est-ce que vous faites dans ce café? – J'attendais mon oncle, à qui je devais remettre les télégrammes, et je commençais à m'étonner d'avoir à attendre si longtemps. – Vous êtes un bandit, un terroriste! – Oh non! J'aurais bien voulu faire de la

---

<sup>193</sup>) Cailloux et bâtons peuvent me briser les os, mais les mots jamais ne me feront de mal.

résistance, mais je suis malade, j'ai des crises d'épilepsie, alors on ne peut rien me confier. Seulement, quelquefois, quand on ne peut faire autrement, on me donne un courrier à porter..."

Je suis secoué de tics et de mouvements nerveux. Mes "symptômes", bien sûr, n'en sont pas. Je n'ai pas vu d'épileptiques depuis l'hôpital prison de Pampelune, et alors l'idée ne m'était pas venue que le jour viendrait où j'aurais besoin de les imiter: je ne les avais pas étudiés attentivement.

Mais mes Chleuhs, eux, n'en ont sans doute jamais vus. Il s'agit pour moi de faire diversion, de gagner du temps (essayez de tenir trois jours, disaient-ils à l'entraînement...). Ils ont l'air un peu dégoûté. Ce sont des héros, prêts à affronter les pires combats, mais un malade... Ils pourraient attraper quelque chose...

Où est-ce que j'habite? À Paris, au 36 avenue Junot. C'est l'atelier de Daniel Cordier, qui est parti pour l'Angleterre à la mi-mars<sup>194</sup>, et j'y habite encore lorsque je suis à Paris. Ça ne devrait pas faire de dégâts. Encore quelques questions, et des baffes. Mais le cœur n'y est plus. Mon histoire, pour l'instant, tient. Mon air de franchise effrayée a endormi leurs soupçons. Je ne suis, de toute évidence, que menu fretin, un pauvre gosse pris un peu par hasard dans leur filet et qui leur fais perdre un temps précieux: ils ont d'autres terroristes à fouetter. On m'embarque pour Loos.

Au milieu des champs, au bout d'une longue avenue, la prison de Loos n'est guère accueillante. Sinistre grande porte qui s'ouvre à l'arrivée de la voiture, et qui se referme derrière elle. Rotonde d'où partent en étoile les bâtiments de cellules que l'administration pénitentiaire française et les Allemands se partagent en frères. Résonance de caveau. Le greffe de l'aile allemande est tenu par des soldats. À la demande de l'un d'eux, je lui abandonne ma ceinture, ma cravate, mes lacets, et le contenu de mes poches. Il met tout dans un sac après en avoir inscrit le détail sur un registre. Un de ses collègues me fouille, s'assure que je n'ai rien oublié. L'endroit serait calme, feutré, n'était un gueulard de feldwebel, au visage de hyène, aux bottes qui martèlent le ciment du sol.

---

<sup>194</sup>) Il est passé en Espagne le 21 mars 1944.

On me donne un numéro de cellule, une paille, une couverture, une gamelle, et une cuillère. Portant mon fardeau, retenant mon pantalon sans ceinture, traînant les pieds pour ne pas perdre mes souliers sans lacets, je suis le soldat qui me mène. Tiens! Lui est en pantoufles. Escalier. Passerelle. C'est au deuxième étage. Ils sont déjà quatre dans la cellule lorsque j'y entre. Surprise: il y a là André Paternôte, un fermier de Landrecies, de l'équipe Robert, chez qui j'émettais parfois. Je ne lui fais aucun signe de reconnaissance, en espérant qu'il aura l'esprit de résister à la tentation d'accueillir un ami. Il comprend et ne bronche pas.

Cinq mètres de long, deux mètres cinquante de large, les murs blanchis à la chaux sont plutôt sales, une pile de pailles et de couvertures dans un coin, – j'y pose ma contribution – une table attachée au mur par une charnière, cinq tabourets, un lavabo avec un robinet d'eau froide, des chiottes dans le coin à droite de la porte, avec au-dessus deux triangles de bois formant étagères, deux autres dans le coin gauche, un judas dans la porte, une fenêtre, haute dans le mur, avec des barreaux, et en dessous une bouche de chauffage central qui, bien sûr, ne chauffe pas. Au plafond une ampoule: l'interrupteur est à l'extérieur de la cellule.

Indiscrétion: " Pourquoi t'es là?" Discrétion: "Je sais pas, ils m'ont ramassé dans un café, j'ai pas compris." J'entends de temps à autre à travers la porte des phrases criées en allemand. Mes nouveaux compagnons m'expliquent: on appelle les détenus à l'instruction de leur affaire, c'est-à-dire à l'interrogatoire. D'abord le numéro de cellule, puis le nom du type, écorché, puis: "Vernehmung!"

Bruits de bidons, portes qu'on ouvre et qu'on ferme, au loin. Ça se rapproche. C'est à nous. Soupe du soir. Je donne la mienne aux autres. L'angoisse est trop forte pour que je puisse manger. Paternôte et un des gars ont reçu des colis de chez eux. Ils partagent scrupuleusement, et distribuent un petit supplément à chacun. L'accent du Nord est chaleureux: "Minge! Che t'front du bien! – Non merci, sans façon, je peux pas."

Il faut se déshabiller pour la nuit. Crescendo des bruits de serrures. Notre porte s'ouvre. Il faut mettre les tabourets dehors, sur la passerelle, les vêtements empilés dessus, les chaussures à côté. La porte se referme. On étale les pailles, on déplie les couvertures. La lumière s'éteint au bout d'un

moment. Bonne nuit! J'ai les yeux grands ouverts dans le noir. Angoisse. Léger bruit. La lumière s'allume. Un œil est dans le judas. C'est la Wehrmacht qui chasse, en pantoufles pour ne pas faire de bruit et ainsi surprendre ses proies.

Au matin – il fait à peine jour – une porte au loin s'ouvre, se ferme. Puis une autre. Le bruit se rapproche peu à peu, et c'est notre tour. On reprend possession des tabourets et des vêtements. Et ça recommence au loin, bruits de bidons en plus des bruits de serrures. Ils arrivent à la cellule voisine, puis à nous: c'est le petit déjeuner. À chacun une boule de pain et une louche d'un liquide noirâtre qu'ils appellent café, mais c'est un mensonge.

On se lave, on lave la cellule, soigneusement. Ça ne fait pas de mal d'être propre, et ça aide à faire passer le temps. La litanie des Vernehmung reprend: "Fünf und sechsig! Herunter! Vernehmung!" Le récitant traîne sur le "neh": "Verneeeehmung!"

Bruits dans la serrure. La porte s'ouvre. Pointe d'angoisse. Chacun se demande si c'est pour lui. Le soldat s'écarte pour laisser entrer un rouquin dans la cellule, referme la porte. Nous sommes à présent six. Plein d'assurance, le nouveau. Bavard, il nous raconte ses exploits: parachutages, armes qu'il vend un bon prix. "Et chez vous, combien on demande pour un pistolet?" C'est un mouchard, mais quels gros sabots! Il espère sans doute provoquer une réponse indignée: "Nous, on ne fait pas ça pour de l'argent!" Personne ne trébuche. On le regarde, l'air aussi bête que possible. Il est évident qu'on ne sait pas de quoi il parle.

Les jours passent. M'aurait-on oublié<sup>195</sup>? Les aurais-je convaincu de mon peu d'importance, pauvre malade jeune simili-courrier? Je suis soulagé d'avoir déjà tenu plus de trois jours, mais l'angoisse ne me lâche pas, et je ne mange toujours pas. Pourrais-je jeûner à en être malade? Malade, on vous transfère à l'infirmerie, et dans les récits d'évasion, c'est souvent de là que le prisonnier s'évade.

On vient chercher notre mouchard. Sans doute pour aller exercer son art dans une autre cellule. La porte se ferme, s'ouvre un peu plus tard. Colis pour Paternôtre, du linge propre, de la bouffe. Il rend son linge sale, où de

---

<sup>195</sup>) Les services allemands devaient sans doute souffrir du même surmenage que ceux de Londres: multiplication rapide des "affaires" avec un personnel constant.

petits messages, écrits sur du papier à cigarettes, ont été glissés dans les ourlets: "Je vais bien, le moral est bon". Exploration des ourlets du linge propre: "Courage! On pense à toi, les Alliés avancent!"

Dans la nuit du 9 – Pâques! – au 10 avril 1944: Alerte! Sirènes sinistres hurlent. La DCA, hargneuse, jappe au loin. Bruit de moteurs d'avions nombreux qui se rapproche. La DCA aboie tout près. La gare de triage de Lille-La Délivrance est à côté. La cible de ce soir?

Les fusées éclairantes, suspendues à leur parachute, illuminent jusqu'au fond notre cellule. Raffut général, d'où naît, va croissant, la plainte hurlée des bombes dans leur chute – quel ingénieux ingénieur a imaginé d'ainsi ajouter à l'explosif et aux éclats d'acier qui vont déchiqeter le corps de sa victime, ce bruit pour d'abord effrayer son âme?

Humour anglais, cette distribution d'œufs de Pâques? Éclairs, tonnerre des explosions. FLAC! Ça vous coupe le souffle. Les vitres de la fenêtre ont volé en éclats, emportant le châssis, mais les barreaux restent intacts. Hurlements encore plus forts, plus menaçants – comment est-ce possible? – CETTE FOIS C'EST POUR MOI! Les bombes éclatent au pied du mur, sous notre fenêtre, dans la cour. Indicible, les mots sont trop faibles, pas faits pour ces choses-là! Gigantesque claque qui secoue, fend, déplâtre les murs – massifs heureusement! – de la prison, qui enfonce la porte, qui me jette dans un coin les oreilles giflées, cherchant ma respiration, qui remplit l'air de fumée, de poussière. J'ai tiré une paillasse par dessus moi. Recroquevillé, coincé, je suis sans défense. Pour la première fois j'ai vraiment peur: la panique. Rien dans ma tête, ni dans mes mains ne me donne prise sur ce qui se passe...

Enfin le vacarme diminue, la poussière se pose, la lumière rouge des incendies remplace le bleu électrique des fusées éclairantes suspendues à leurs parachutes. Par la porte défoncée, je sors sur la passerelle. Brouhaha. Beaucoup de cellules ont leur porte endommagée. Des détenus circulent partout mais pas d'Allemand visible. La grande grille, au fond du bâtiment, est indemne. Le souffle des bombes est passé à travers les barreaux. Il n'y a pas de trou assez gros pour me laisser passer...

Les Chleuhs reprennent leur prison en main: réparations de fortune sur les portes crevées, corvées de ramassage des gravats. Personne ne s'est évadé

d'ici, mais le "téléphone" dit que les bombes, de l'autre côté, chez les Français, ont ouvert la prison et que certains en ont profité... Les murs de notre cellule sont fissurés, on cloue des planches sur la porte, je ne me plains pas de la fenêtre arrachée: un peu d'air frais dilue l'odeur d'humanité entassée. Et ça repart: Vernehmung!

### VERNEHMUNG!

"Nothing in the world was so bad as physical pain. In the face of pain there are no heroes, no heroes..." George Orwell. 1984.<sup>(196)</sup>

Dix jour après mon arrestation, c'est mon tour. On me sort de la cellule, puis de la prison, menottes aux mains. Voici la maison du premier jour. J'ai appris qu'il s'agit de la GFP – Geheime Feld Polizei – le service de contre-espionnage de l'armée allemande, qui serait moins bestial que le SD – Sicherheit Dienst – son synonyme du parti nazi. Pourtant ils n'ont guère l'air rassurant, lorsqu'on me pousse dans la pièce, à me regarder comme s'ils m'en voulaient. L'un d'eux tient un nerf de boeuf<sup>197</sup> qu'il ploie entre ses mains. Le balafre est là: "Vous terroriste, Monsieur! Vous gross filou! Monsieur vous mentir! C'est vous radio de Londres, c'est vous JEANNOT<sup>198</sup>! Nous savons tout!"

Aïe! Quelqu'un m'a identifié, peut-être lorsque je me promenais sur les passerelles, le matin après le bombardement? Ils n'ont pu inventer cela. "Non, mais non, voyons, vous faites erreur!..."

Une main me prend la nuque, me plaque le visage contre la table: plié à angle droit, j'ai les fesses en figure de proue. L'Allemand au nerf de bœuf me les cingle, à toute volée. Les trois premiers coups sont supportables, puis la douleur escalade exquisément. Je gueule. Je hurle de douleur. Ça atteint l'insoutenable. Un dernier coup et je craque: "OK, c'est moi le radio".

---

<sup>196</sup>) Rien n'était pire au monde que la douleur physique. Devant la douleur il n'y a pas de héros, pas de héros...

<sup>197</sup>) Petit Robert: ligament cervical du bœuf, durci par dessiccation et étiré, dont on se servait comme d'une matraque .

<sup>198</sup>) Pseudo sous lequel j'étais connu à Landrecies .

Sourires béats des Chleuhs, qui se congratulent, plient et caressent le nerf de bœuf en rigolant<sup>199</sup>. Ils veulent savoir d'où j'é mets. J'explique que si j'avais encore les télégrammes en poche, c'est que je n'ai pas eu l'occasion de les envoyer, que je n'arrive pas à organiser un lieu d'émission et à obtenir le matériel nécessaire. C'est leur faute, ils arrêtent trop de monde, on travaille dans des conditions impossibles. Tiens, ça chatouille leur sens de l'humour. Et l'adresse de mon patron? À Paris. Mais encore? Je hausse les épaules: nous sommes des soldats de la France Libre, pas des résistants bavards. Ils ne croient tout de même pas que mon patron va me dire où il habite? En plus c'est vrai.

L'un d'eux, l'œil et la bouche mauvais, veut savoir pourquoi je hais les Allemands, pourquoi je me bats contre son Grand Reich qui fait tant de sacrifices pour nous protéger du Bolchevisme. Je le rassure: je ne hais personne, mais lui, que ferait-il si les rôles étaient renversés, si j'étais en occupation chez lui? Que je lui prête des sentiments patriotiques à l'heure de lui plaire. L'atmosphère se détend un peu. "Vos papiers sont faux!" Pour montrer ma bonne volonté, je l'admets avec alacrité. "Qui les a faits? – Ils ont été fabriqués en Angleterre, mais je n'ai pas rencontré leur auteur." Bien sûr, ça n'est pas vrai, – ce sont ceux de Dieulefit – mais mon air de franchise fait bonne impression. Ils semblent contents d'eux, et me renvoient à Loos.

Je marche péniblement. J'ai mal au cul, au dos, aux jambes, mais surtout à moi. Aux mains de ces gens, je suis devenu un objet sans valeur, qu'ils jetteront sans doute bientôt. Le plus minable d'entre eux peut m'insulter, me frapper, me tuer. Ma volonté n'a prise sur rien. Je n'existe plus. De retour

---

<sup>199</sup>) Il se trouve souvent de bonnes âmes pour reprocher à un prisonnier d'avoir parlé sous la "pression" de ses geôliers, et pour brandir, un peu vite l'accusation de trahison. La résistance de chacun à la torture dépend essentiellement de deux variables intellectuelles, physiques et psychiques: l'habileté du tortionnaire, la capacité du torturé. Certains résistent en se donnant la mort: Pierre Brossolette, René-Georges Weil, peut-être Jean Moulin... ou sont capables de supporter la douleur jusqu'à ce que le bourreau se lasse; d'autres cèdent. Un grand nombre souffrent la question - parfois jusqu'à la mort - parce qu'ils ne connaissent pas la réponse... Un de mes amis opérateur radio a ainsi été accusé, sans la moindre preuve, de trahison après son arrestation par un de nos "Inspecteurs des Transmissions". On peut envisager deux hypothèses:

a) L'accusation est fautive.

b) C'est vrai, il a parlé. Ce jeune homme, en 1940, à l'âge de 20 ans, a choisi de se battre - longtemps avant que l'idée ne vienne à la plupart parmi la minorité infime de Français qui a bien voulu prendre quelque risque - volontaire pour une mission dangereuse en France. Aux mains de la Gestapo, il parle. Et alors?

dans la cellule, je m'allonge sur le ventre, dans un coin. Les autres sont gentils: paroles de sympathie, d'encouragement.

Bruits de serrure. C'est encore pour moi. C'est trop. Je me lève avec difficulté. Il faut faire face. Sur la passerelle un homme rit. Visage de rat. "Alors c'est vous le radio JEANNOT? – Oui – Vous étiez à Landrecies, chez le vétérinaire? – Oui – Je suis bien content que vous soyez pris. Je regrette que ça ne soit pas nous qui vous ayons arrêté."

Pas moi. Ce type, pas plus grand que moi, me fait peur. "Surtout, ne dites pas à ceux qui vous interrogent que je vous ai parlé." Je trouve ça drôle. Je vais sans doute avoir besoin de sujets futiles pour remplir les interrogatoires, et si en plus je peux les amener à se disputer entre eux!

Il s'en va et je rentre en cellule. Les autres ont reconnu Walter Paarmann, du SD. Méchant, disent-ils. Il paraît qu'il y a rivalité entre la GFP et le SD.

A peine allongé de nouveau, – bruits de serrure – voilà qu'on m'appelle encore. J'en ai vraiment marre. "Komm! Affaires mitnehmen!" dit le soldat. "Prends tes affaires", me traduit un des autres, mais j'avais compris. Adieux aux copains: "Bon courage! Au revoir!"

"Los! Los! Mensch<sup>200</sup>!" dit le soldat. Mon dos est à présent si douloureux que j'ose à peine marcher. Le soldat me regarde, sans rien dire, ne me bouscule pas. Arrivés à une passerelle transversale, nous passons de l'autre côté. En face, il ouvre une porte, avec le numéro 52, et me fait signe d'entrer. C'est une cellule vide. J'étends la paillasse. Je m'endors. Un bruit de serrure me réveille: c'est la soupe. Je ne bouge pas. La porte se referme. Je frissonne. La fièvre, sans doute. Bruit de serrures au loin, qui se rapproche. Vite, il faut se déshabiller: j'ai le corps figé de douleur. Je regarde: mes fesses sont noires, vertes et rouges. La porte s'ouvre. Je pose sur la passerelle mon tabouret, vêtements empilés dessus, et mes souliers à côté.

Épuisé, je m'endors à nouveau. Au matin, j'accepte le "café", que je bois, et le pain, que je mange. Mon estomac s'est dénoué et j'ai faim. L'angoisse est remplacée par une certitude: je serai bientôt fusillé. L'idée ne

---

<sup>200</sup>) Vite!, vite!, mec!

me cause pas de gêne particulière. La chose est tellement évidente. Depuis toujours je lis des histoires de guerre: on y meurt beaucoup.

Je contemple mon horizon de murs. Cette cellule est semblable à l'autre, la solitude en plus, la promiscuité en moins: personne pour regarder et subir lorsque je satisfais mes besoins. Elle n'est pas très propre: j'empoigne la serpillière. Gestes mesurés: mon dos et mes cuisses sont si douloureux. Quelques "Vernehmung!" de l'autre côté de la porte, mais la matinée reste calme.

Tabouret sous la fenêtre, je grimpe et je regarde. À gauche, un bâtiment fait angle avec le nôtre. Il en vient des voix de femmes. En bas, une cour avec de l'herbe, bordée d'un haut mur. Une sentinelle allemande, fusil à l'épaule, s'y promène. Elle parle avec quelqu'un que je ne vois pas. Le soleil d'avril est doux à mon visage.

Bruits de bottes. On court sur la passerelle. Bruit de serrure. Ma porte s'ouvre. Chien Hargneux, le feldwebel, est là, m'engueule, longue tirade en allemand.

Je finis par comprendre que:

1) la sentinelle de la cour lui a fait savoir que je regardais par la fenêtre: c'est interdit. Si je désobéis la sentinelle me tirera dessus et on me mettra au cachot;

2) lorsque la porte s'ouvre, je dois me mettre debout, au garde-à-vous, au milieu de la cellule;

3) il est interdit de s'allonger sur la paille dans la journée.

J'ai bien cru qu'il allait me frapper, mais non, il s'en va. Je suis surpris par le peu d'émotion ressentie. Je m'endurcis? Au loin le crescendo des bidons et des serrures. J'accepte la soupe, bouillie de légumes et de pommes de terre.

L'après-midi, Vernehmung – loterie néfaste – tire mon numéro. Angoisse. Le parcours est différent. On suit un long couloir. Une flèche à gauche indique l'infirmerie. On continue tout droit. On croise un groupe de prisonniers, serviette autour du cou, cheveux mouillés. Au bout du couloir, un autre angle droit, puis couloir plus large. Sur la gauche, les douches. À droite, le soldat ouvre une porte et me dit d'entrer. Une table, des chaises. Un homme aux cheveux grisonnants, en uniforme, quelques galons, est assis

à la table. Souriant, il me fait signe de m'asseoir. Il parle un français hésitant. Est-ce que je parle anglais? Oui. Ça lui fait plaisir de parler anglais: il a longtemps vécu au Canada. Il est chargé de mon dossier. Il espère que nous pourrions nous conduire en gens civilisés. Il déteste avoir recours à ces autres, si brutaux.

Il faut que je lui raconte ma vie, depuis ma naissance. Que je sois enfant "naturel" le chiffonne: "Votre père était peut-être juif? – Je ne l'ai pas connu, mais moi j'ai été baptisé à l'église de Passy." De m'être ainsi vivement défendu d'être juif me cause une gêne. Je ne voudrais pas me mettre aux côtés de la persécution officielle, même si je suis encore empreint de l'antisémitisme ambiant de mon adolescence.

Il m'apprend qu'ils ont arrêté Raymond Fassin, mon patron, à Paris, ainsi que Solange, sa secrétaire, et qu'elle attend un bébé. Naître en prison de parents qui risquent d'être fusillés d'un jour à l'autre...

Etudes? Je m'étends sur les difficultés rencontrées par la mère célibataire dans l'élevage de son enfant, les changements de pension et d'école, le lycée Janson de Sailly, l'école en Angleterre, l'école de TSF, le manque d'argent qui interrompt les meilleurs projets...

Confrontation, un jour, avec le couple du café-hôtel où j'ai été arrêté. Pas heureux, eux non plus... Lui, on l'appelait "l'Anglais" parce qu'il avait un crâne presque chauve au dessus d'une figure longue, et les dents un peu chevalines... J'avais deux ou trois fois attendu l'heure de mon train dans leur bistro. Et en arrivant d'Is-sur-Tille, nous avions tous dormi dans l'hôtel pour notre première nuit à Lille. Comme clients: je ne sais pas qu'ils aient appartenu à un réseau. Les Allemands lors de leur descente semblaient chercher quelqu'un ou quelque chose de précis... Y étaient-ils mêlés?

Est-ce que je possède une arme? Oui, j'ai un pistolet, quelque part. Où? Sans doute sur le haut d'une armoire, mais je ne sais plus où. J'y pense rarement. M'en suis-je servi? Et surtout, m'en suis-je servi contre un Allemand? Non, bien sûr, je suis radio, me promener avec un pistolet me fait courir un risque inutile. Apparemment, ça lui paraît plausible.

Lui aussi veut savoir pourquoi je combats l'Allemagne. J'ai été élevé comme ça, nourri d'histoires de guerre, ma mère a fait l'autre comme infirmière, que ferait-il si son pays était envahi? Pour lui aussi c'est une

bonne réponse: il se rêve sans doute résistant à l'envahisseur, et l'image lui plaît. Retour à la case départ.

Bruits de serrure qui s'approchent. Soupe du soir. J'écoute à la bouche du chauffage central, à la fenêtre. Les gens s'appellent, se passent des messages, s'encouragent. Les femmes de l'autre bâtiment sont des interlocutrices désirables. Parfois les sentinelles dans la cour gueulent. La nuit tombe.

Les jours se suivent, semblables, j'en perds le fil. Plaisir du soleil, le matin des beaux jours. Au milieu d'une matinée, bruits de serrure, la porte s'ouvre. Un soldat m'appelle et me fait signe d'aller par là, vers un détenu debout près d'un tabouret, des ciseaux à la main. C'est le coiffeur. Il me coupe les cheveux, puis me rase. C'est vrai que j'étais devenu un peu hirsute. Retour à la cellule.

Juste avant de me laisser rentrer, le soldat a ouvert la porte de la cellule voisine, à gauche de la mienne. Son occupant en sort et va vers le coiffeur: c'est CYPRIEN, le courrier de Deshayes! Celui qui m'apportait à Landrecies les téléés de son patron!

Dès qu'il rentre dans sa cellule, je l'appelle par la fenêtre. Je suis heureux d'avoir quelqu'un avec qui échanger quelques mots. Lui a été arrêté par le SD. C'est sans doute la rivalité entre les deux polices qui nous vaut la chance d'être dans des cellules voisines, alors que chacune d'elles veut son prisonnier isolé.

Bruits de serrure qui démarrent au loin. Tiens? Ça n'est pas l'heure – à mon cadran solaire: l'ombre des barreaux sur le mur de la cellule – d'un repas. Ma porte s'ouvre: deux soldats allemands, un prêtre, deux dames à croix rouge, encadrant un panier. Le panier, grand, qui d'habitude sert à la distribution du pain, est plein de colis. Pas le droit de parler. Le prêtre me bénit, une dame me donne un colis. Échange de leur regard apitoyé contre le mien reconnaissant pour ce signe qui indique que j'existe – tout de même – un peu.

Ce colis de la Croix-Rouge – pain d'épice, pâte de fruit, biscuits, chocolat – fait des vagues sur l'ennui quotidien. Je perçois des éclats de voix. On dirait que ça vient de la cellule de droite. Je colle l'oreille au mur.

Stupeur! Ce mur épais qui semblait ne rien vouloir laisser passer est un excellent véhicule du son lorsqu'on y colle l'oreille!

Vite à la fenêtre: "CYPRIEN! Va dans le coin des chiottes, colle ton oreille au mur!" Aussitôt dit, aussitôt fait. Béatitude! On peut se parler sans crier, presque comme si on était dans la même pièce. Plus de risque de se faire prendre à la fenêtre, et on est dans un angle mort de la vision du judas. Fantastique sentiment de victoire sur l'ennemi: c'est nous les plus forts!

Longues conversations. À Landrecies, je l'avais connu superficiellement, le temps de prendre les messages qu'il apportait; parfois, entre deux trains, un repas ensemble avec la famille Robert. Il est capable, lui aussi, de rire des choses sérieuses! On se raconte l'un l'autre.

Son vrai nom est René Bigot, il est arrêté sous celui de René Boyer. Il est né à Alençon, il est plus jeune que moi d'un an. Il est normalien, mais a quitté la rue d'Ulm pour le BOA. Le SD qui l'a arrêté est un tas de brutes, heureusement pas très intelligentes. Il rit de la manière dont il leur a joué la comédie du noyé lorsqu'ils l'ont passé à la baignoire pour le faire parler: excellent nageur, il a l'habitude de l'eau et s'y trouve comme un poisson!

Il sait l'allemand, qu'il commence à m'apprendre. Si bien qu'au bout de quelques semaines, un garde m'accusera, mi-rigolard, d'avoir caché mon jeu lorsque je disais ne pas du tout comprendre sa langue.

"As-tu lu La République de Platon? – Non – Vernehmung me fait penser à une histoire qu'il y raconte: Dans une caverne, éclairée par un grand feu, des prisonniers sont enchaînés de façon à ne voir qu'un mur sur lequel sont projetées les ombres des personnages qui passent devant le feu. Ces ombres sont les seules informations dont disposent les prisonniers sur la réalité qui est derrière eux."

"Nous sommes ces prisonniers. Les Vernehmung, les bruits de serrures que nous entendons sont les ombres de la réalité qui nous attend à l'autre bout de notre caverne, ce long couloir qui mène à l'interrogatoire. Mais la comparaison s'arrête là. Les prisonniers de la caverne de Platon, eux, sortent vers la lumière..."

Un autre jour: "Sais-tu jouer aux échecs?" Je ne sais pas. "Veux-tu apprendre?" Lorsqu'un soldat ouvre ma porte je lui dis vouloir écrire à mon enquêteur. Il m'apporte, quelque temps après, une feuille de papier et un

demi-crayon. Je pousse et sors la mine de son enveloppe de bois. J'en brise les deux extrémités, je les remets en place, le vide au centre est comblé par de la mie de pain. Sur le papier, j'écris un petit mot à celui qui m'interroge: "Je m'ennuie. Pourrais-je avoir des livres? Peut-être une méthode pour apprendre l'allemand?" Il était temps, le soldat est déjà là pour réclamer son crayon et ma lettre.

Bénéfice de l'opération: la partie centrale de la mine de crayon, prélevée entre les deux extrémités. Puis un peu plus tard, un livre: Histoire de l'Amérique du Sud, dans lequel j'apprendrai quel homme admirable fut Simon Bolivar.

Etre debout sur les chiottes me permet de voir le dessus de l'étagère la plus haute. J'y dessine un échiquier avec mon morceau de mine de crayon, selon les instructions de CYPRIEN. Avec de la mie de pain prélevée sur la boule du matin, bien pétrie, je modèle deux rois, deux reines, quatre fous, quatre cavaliers, quatre tours, et une ribambelle de pions. La moitié est trempée dans le "café" pour lui donner une différence de couleur. Il faut attendre que ça sèche.

L'échiquier est prêt. Deux coups sur le mur. CYPRIEN m'explique alors où va chaque pièce, ce qu'elle peut faire, et nous jouons notre première partie. Et puis une autre. On peut abandonner une partie et la reprendre à volonté: l'échiquier n'est pas visible de l'indiscret fouineur debout sur le sol: il faut grimper sur les chiottes pour le voir. Fasciné, j'en oublie parfois que je suis en prison!

Les Chleuhs, cependant, n'oublent pas. Chien Hargneux, en tournée d'inspection, m'a sans doute entendu annoncer: "Fou sur A5", regarde par le judas, vois une cellule vide puisque je suis dans l'angle mort.

Bruit de serrure urgent. Lorsqu'il entre, je finis de reboutonner ma braguette, debout à côté des chiottes. Lourdaud, soupçonneux, il rôde et renifle, mais ne détecte rien. Je me suis mis debout au garde-à-vous sous la fenêtre, juste ce qu'il faut de crainte affichée dans mon attitude. Mais c'est lui qui perd cette partie-là. Comment dit-on échec et mat en allemand? La partie sérieuse reprend.

CYPRIEN m'enseigne différentes entrées de jeu, plusieurs manœuvres, mais, bien sûr, il gagne toujours! Enfin vient le jour où je me sens

suffisamment à l'aise sur mon échiquier pour sortir hors des rails et ne plus respecter ce qu'il convient de faire. Je lance mes troupes hors des sentiers battus, un peu au hasard, pour créer la surprise. Et je gagne!

Vernehmung m'appelle de temps en temps. Il veut que je lui raconte la radio. D'abord en Angleterre. Ça fait deux ans que j'y suis passé et je n'ai aucun scrupule à raconter, inventant au besoin des détails pour faire durer le plaisir, tout sur l'école d'entraînement. Ce secret de polichinelle ne vaut pas la peine que l'on se dispute. Landrecies l'intéresse moins: les arrestations là-bas sont le fait de la concurrence et ça n'est pas très rentable pour lui.

Il n'est pas pressé. Bavarder, pratiquer son anglais avec un détenu à Loos est sans doute préférable aux empoignades avec l'Armée Rouge sur le front de Russie. Il me dit sa vie au Canada. Il représentait une firme allemande. Et sans doute un peu aussi les services de renseignements du Reich.

Il me raconte ses succès: il retourne des agents, y compris des radios, et par eux obtient des parachutages de Londres! Bien sûr il se vante, et je n'en crois rien<sup>201</sup>.

"Ça vous intéresserait de travailler avec nous?" Je rigole: "Vous auriez confiance en moi?" Il rit aussi et ne m'en parle plus. Plus tard je me dis que j'ai peut-être loupé là une occasion de m'évader.

J'avais espéré d'autres confrontations, peut-être avec Fassin, ou Solange, pour avoir l'occasion de les voir. Je n'étais détenteur d'aucun gros secret, et une fois ma condition de radio bien établie – qui n'avait vu passer que des télé-codés – la tension des interrogatoires avait baissé.

"Nous allons à Paris," dit-il un matin. Dans la traction avant qui nous emmène je retrouve Janin, l'autre radio de notre mission, celui qui recevait le Broadcast. Je ne savais pas qu'il avait été capturé. Trois Allemands, dont mon interrogateur, nous accompagnent, et nous déposent rue des Saussaies, où l'on nous enferme pour la nuit dans des cellules séparées.

Le lendemain, sur le bureau de l'Allemand qui me reçoit il y a un nerf de bœuf. Je prends une mine craintive. L'Allemand sourit, saisit le nerf de bœuf et le glisse dans un tiroir. Il me dit de ne pas avoir peur. La sensation du

---

<sup>201</sup>) J'ai appris, après la guerre, que c'était vrai.

pouvoir doit lui être agréable, si j'en crois la fatuité du sourire. Mais comme je lui ai fait comprendre que je le craignais, il ne lui est plus nécessaire de me frapper. Il veut que je lui répète ce que j'ai dit à Lille, mais en plus succinct: il est pressé. Je repasse sur l'Angleterre, le réseau de Landrecies qu'ils ont démoli en janvier, et sur les difficultés rencontrées par mon patron pour en reconstruire un nouveau. Mon ignorance du contenu des télégrammes qui passaient entre mes mains, toujours codés.

Encore une nuit en cellule. On me refait – peut-être – le coup du mouchard, mais celui-ci est plus subtil. Il serait de la région de Rouen, il parle raisonnablement, mais beaucoup trop. Moi, j'ai trop sommeil pour parler.

Départ le lendemain matin, avec arrêt devant un immeuble à la Porte Molitor – tout près de la piscine où je nageais autrefois toutes les semaines – pour prendre un de nos policiers. Le chauffeur monte le chercher. Il ne reste qu'un garde avec nous, debout près de la voiture. Janin, assis à côté de moi – nous avons été séparés tout le temps de notre séjour à Paris – me montre la poche au dos du siège avant. Il y a là un pistolet, d'un modèle que je ne connais pas. Le temps de réfléchir à la situation, de tripoter l'arme – est-elle chargée? armée? où est le cran d'arrêt? Puis-je, menottes aux poignets, abattre l'Allemand debout près de la voiture s'il sort son pistolet? – les deux autres sont là, ils montent, l'un d'eux s'assied entre nous. L'occasion – si c'en était une – s'est échappée. Je me sens bien lent et bien mou. Retour à Loos.

Les jours passent, sans doute, mais le temps est immobile, ou plutôt il tourne en rond: la journée qui commence avec la rentrée du tabouret aux vêtements n'est que celle de la veille qui recommence. Le jeu d'échecs, la leçon d'allemand, la conversation à travers le mur, n'ont ni queue, ni tête: du rembourrage pour emplir le vide. Le calendrier dessiné sur le mur, où chaque jour je trace un bâton, n'a aucun sens. J'ai bien vu, au loin, les feuilles couvrir les arbres; et le soleil hausser sans cesse son arc dans le ciel, et abaisser son ombre sur mon cadran solaire, mais je flotte, suspendu: ma vie est en panne, jusqu'au matin, soudain différent, où elle sombrera.

Vernehmung me convoque rarement à présent, et nous n'échangeons plus que des généralités. Que pense-t-il de la guerre? Ils vont la gagner, ils

ont des armes secrètes, terribles. "Vous voulez dire les fusées qui bombardent l'Angleterre? – Bien plus terrible que ça! – Et moi, quel sera mon sort? Vous serez sans doute fusillé." Évidemment. Rien de surprenant. Cette éventualité est présente en mon esprit depuis la décision de revenir en France clandestinement. Elle prend, bien sûr, davantage de place depuis que je suis entre leurs mains. Opérateur radio clandestin, combattant sans uniforme derrière leurs lignes, il n'y a pas grand-chose d'autre à attendre. Un peu d'espoir en une avance foudroyante des Alliés? Un échange? Possible, mais peu probable: une minuscule flamme d'espoir.

A Lyon, nous avons parfois discuté de ce sujet. "Que fais-tu lorsque tu te trouves devant un peloton d'exécution?" Et comme toujours, c'est Maurice Yahiel qui avait la réponse la plus satisfaisante: "S'il y a dans ta vie quelques minutes qui sont à toi, ce sont bien celles-là. Tu fais ce que tu veux. Ris, pleure, fais un bras d'honneur, pisse dans ta culotte, ferme les yeux. Ce temps t'appartient, tu ne dois rien à personne, et tu n'as rien à foutre des images d'Épinal." Je m'y vois. Je voudrais avoir l'air indifférent, lisse, ne pas donner prise...

Nos gardes sont des soldats de l'armée allemande, pas des SS. Quelques jeunes, peut-être blessés en convalescence? Ou bien eux-mêmes punis, en prison? Quelques vieux. La plupart pas méchants, plutôt indifférents, un ou deux même "gentils".

Ma porte s'ouvre un jour, et un soldat, la cinquantaine, celui à qui Cyprien et moi avons collé l'étiquette "le fumeur", à cause de son éternel fume-cigarette, sans cigarette, bien sûr, pendant le service, et qu'il nous dit garder à la bouche pour pallier l'odeur qui lui saute aux narines chaque fois qu'il ouvre la porte d'une cellule pleine d'hommes pas propres, le fumeur me lance un sac en papier. J'y trouve un paquet de tabac, un livret de papier à cigarette et une boîte d'allumettes. Un cadeau de Fassin?

À l'école, mes petits camarades grillaient des cigarettes en se cachant, "pour avoir l'air d'un homme". Je n'avais pas envie d'avoir l'air, et je n'étais pas pressé de ressembler à ceux que je voyais autour de moi. Ma mère aussi fumait. Tout cet argent qui s'en allait en fumée. Alors qu'elle et moi n'avions pas toujours assez à manger. Que trouvaient-ils donc tous à ça? Quel était donc ce plaisir mystérieux, qui me semblait absurde, qui m'échappait?

J'avais là de quoi faire une étude sérieuse, le temps pour la réflexion et la matière première. Je roule, j'allume, j'aspire, je tousse. La première impression était la bonne: c'est absurde et dégueulasse!

A force de se trouver face à face à chaque ouverture de porte une certaine intimité s'établit entre gardiens et prisonniers, d'autant plus qu'en fait ils sont presque autant prisonniers que nous, enfermés dans ces murs. Que je sois jeune et rieur, que je sois parachuté de Londres, attire l'attention des soldats. Lorsque Chien Hargneux, le feldwebel, n'est pas sur leur dos, et que le service leur en laisse le loisir, il arrive que l'un d'entre eux ouvre ma porte pour me parler. Je suis un objet de curiosité.

Un jour, alors que les escadrilles passent au-dessus de nos têtes – les avions alliés sont à présent maîtres du ciel et survolent souvent la prison – le "fumeur", qui vient d'ouvrir ma porte, et un jeune soldat qui l'accompagne, me disent, mi-geste mi parole, que nous risquons d'être bombardés. Je réponds en mon allemand tout neuf: "Nein, die sind meine Freunde<sup>202</sup>!"

Manque de tact! Ils m'engueulent. Ils ont tous de la famille sous les bombes en Allemagne. Largeur d'esprit surprenante: devant mon air penaud et effrayé, ils se calment et même me rassurent. Nous tombons d'accord: "Krieg Scheisse<sup>203</sup>!"

René Bigot – CYPRIEN – nous a écouté. Il rit d'entendre comment je me sers de son enseignement allemand. Je suis un bon élève. Je parviens même parfois à le battre aux échecs.

Bruit de serrure. "Café". Un des porteurs de bidons me glisse: "Ils ont débarqué cette nuit!" Nous sommes le 6 juin 1944. Deux coups sur le mur. "Allo, CYPRIEN? Tu sais ce qu'on vient de me dire? – Oui, il me l'a dit à moi aussi." L'imagination s'envole, on se voit libéré d'un instant à l'autre!

Et puis le temps passe, les Alliés ont bien du mal à quitter les bords de la Manche. Les promenades dans la prison sont de plus en plus rares. Tourner en rond – vingt, trente minutes – à l'intérieur d'une petite cour triangulaire, en plein air, n'était pas désagréable, après la cellule. J'en suis réduit à une gymnastique entre mes murs, pas drôle.

---

<sup>202</sup>) Non, ce sont mes amis .

<sup>203</sup>) La guerre, c'est de la merde!

La guerre patauge autour des plages normandes. Il y a presque deux mois qu'on s'attend à être libérés, et rien ne se passe. Mon interrogateur m'a laissé tomber. À notre dernière entrevue il m'a annoncé la naissance du petit garçon de Fassin et de Solange. "Ici, dans la prison?" Offusqué: "Non, bien sûr, à l'hôpital. Nous sommes des gens civilisés!"

"Ils avancent partout". C'est la phrase rituelle du "téléphone" – cette communication criée par les fenêtres, ou portée par les hommes de corvée, d'une cellule à l'autre – tous les matins. Incantation quotidienne, qui finit par agir, vers le début du mois d'août. Les Alliés font enfin sauter le front allemand et se répandent comme du mercure, Patton vers la Bretagne, Leclerc vers Paris, les Canadiens et les Anglais de Montgomery suivent la côte et remontent vers nous. Cette fois-ci c'est vrai, on va être libérés tout de suite, sinon plus tôt.

Le 16 août 1944, c'est le jour de mon vingt-quatrième anniversaire, et aussi le jour d'un autre débarquement, en Provence celui-là. Les habitudes de la prison sont perturbées. Les Allemands rassemblent ici leurs prisonniers des petites prisons alentour. Pour nous emmener en Allemagne, dit la rumeur. N'importe quoi: comme si les Chleuhs en pleine déroute, qui ont déjà bien du mal à arracher leurs propres hommes à la captivité, allaient s'embarrasser de nous. Comme si les Alliés qui sillonnent le ciel en toute liberté, et la Résistance triomphante, allaient laisser une seule voie de chemin de fer, une seule route à leur libre circulation... Le plus gros risque me semble être qu'un excité nous fusille avant de s'en aller.

Ma cellule est envahie. À présent nous sommes huit. Ce désordre rend le jeu d'échecs quasi impossible. Le 25 août le "téléphone" nous apprend la libération de Paris.

Paris libéré. Sans moi. Des siècles vont s'écouler avant qu'il y ait une autre libération de Paris. Cette joie fantastique dont je suis exclu. On ne peut sans doute pas tous être à Paris: j'aurai droit à la libération de Lille... J'imagine bien ces premiers soldats, exubérants vainqueurs, presque aussi contents de nous libérer que nous sommes heureux d'être délivrés...

Encore un jour ou deux et ce sera notre tour. Il fait chaud. Il y en a qui ne se lavent pas trop. L'air est épais. Le "fumeur" fait la gueule derrière son fume-cigarette vide, lorsqu'il ouvre notre porte.

Le 30 août, on nous rend nos affaires. Qu'il est satisfaisant d'avoir une ceinture pour retenir son pantalon, et des lacets pour serrer ses souliers!

Le 31, dernier crescendo des serrures. Le "fumeur" ouvre notre porte, fait signe de sortir. Sur la passerelle il y a foule. Les détenus attendent, endimanchés, valises et paquets à la main. Signal de départ. La colonne se met en marche, en piétinant, vers les escaliers.

J'allais passer devant lui, lorsque le "fumeur" ouvre une cellule juste devant moi, la porte ouverte me barrant le chemin. Arrêt. Je ne comprends pas: il n'y a personne à l'intérieur de la cellule. La porte reste ouverte quelques secondes. Le feldwebel, en bas, gueule: "Los! Los! 'runter<sup>204</sup>!" Le "fumeur" referme la porte. Je comprends à sa figure que je suis un abruti. Il essayait de m'extraire du groupe en partance, et je n'ai rien compris!

Descente. Voici la rotonde, sa grille – qui était restée intacte lors du bombardement – est ouverte en grand. Ciel bleu. Je retrouve Raymond Fassin et René Bigot. Mais aucun signe de Solange: il n'y a aucune femme avec nous<sup>205</sup>. Autocar. Embarquement. En route! Nous regardons attentivement autour de nous: la Résistance va sûrement nous délivrer.

Débarquement dans une gare de triage<sup>206</sup>. Un train de marchandises, cerné de soldats. Il faut y grimper, encouragés par les cris rauques de quelques gradés. Fine poussière grise sur le plancher de notre wagon à bestiaux, un bon centimètre. Du ciment? De l'engrais? Quarante hommes, huit chevaux (en long) dit l'inscription sur la paroi à l'extérieur. Pas de chevaux, mais plus du double d'hommes.

La Croix-Rouge est là. Des dames distribuent des vivres, des encouragements. Ceux qui ont de quoi, écrivent et donnent des messages aux dames. Ne pas s'en faire, disent-elles, la Résistance est prévenue, elle ne laissera jamais passer le train.

L'après-midi touche à sa fin. On ferme les portes coulissantes. Derniers cris d'adieux. Le train s'ébranle. Les wagons de tête, et ceux de queue, portent l'escorte et sont équipés de mitrailleuses. On roule au pas – les Chleuhs se méfient sans doute d'un sabotage – mais on roule. Voici la

---

<sup>204</sup>) Vite, vite, en bas!

<sup>205</sup>) Solange et son bébé n'ont pas été déportés.

<sup>206</sup>) J'apprendrai après la guerre que c'était celle de Roubaix..

Belgique, voici la nuit. Les trépidations emplissent l'air de poussière. On a soif, mais pas d'eau. Peu de place, chaque geste touche un voisin. On pisse dans une boîte à conserve, qu'il faut vider à travers les barreaux d'une des fenêtres. Ça éclabousse un peu. C'est plus compliqué lorsqu'il s'agit d'un besoin plus sérieux.

Dans un coin, quelqu'un fait un trou, au dessus du tampon, malgré les protestations de ceux qui craignent des représailles, et qui veulent appeler les gardes. Fassin, Bigot et moi, on pèse le pour et le contre. Le train va si lentement qu'on pourrait sauter aisément, mais la cible que nous serions alors aussi serait facile. Il est impensable qu'avec tous ces avions, et la Résistance, le train aille bien loin. Il vaut mieux rester caché dans la masse.

Cris. Coups de fusils. Rafales de mitrailleuses. Freinage brutal. Exclamations rauques à l'extérieur. La porte du wagon s'ouvre. Des Allemands furieux menacent: "Un qui s'évade, dix de fusillés!" Ils installent une sentinelle au bord de la porte, qu'ils laissent ouverte. Le train repart, se traîne, s'arrête à nouveau, repart. La bouche pâteuse de soif et de poussière, je finis par me laisser bercer vers un demi-sommeil. Appuyé aux autres – il n'y a pas la place pour tous s'étendre – je ne pense qu'à boire...

Au matin c'est la Hollande. Grande gare de triage où notre train se pose et attend. Aiguillages. Nombreuses voies parallèles qui brillent au soleil. Sur l'une d'elles un autre train, plein de soldats allemands, qui s'excitent à notre vue, et nous lancent des insultes. Du wagon en face du nôtre partent des coups de feu. Protestations véhémentes de notre sentinelle! Un de mes compagnons a reçu une balle au travers du mollet, montre la blessure à la sentinelle, qui hausse les épaules.

Le train, à présent, roule vite. Le moral est bien bas. Arrêt dans une gare: Aachen – Aix-la-Chapelle. On vient de traverser la frontière allemande. Aix, ça veut dire eau. J'ai soif. Sur le quai il y a une fontaine. Délicieux bruit de l'eau qui ruisselle, et rots de nos gardes qui s'abreuvent et rient de satisfaction. Nous, on repart sans une goutte. Soif. Soif.

Je rumine les occasions offertes de m'échapper, que j'ai laissé filer. Et à quoi jouent la RAF et l'USAF? Et tous ces héros des Résistances française,

belge, hollandaise?<sup>207</sup> En train de se soûler la gueule ensemble pour fêter la Libération? Soif. Boire. La soif m'obsède.

Le train ralentit: Köln. C'est Cologne. Le train s'arrête un peu plus loin, dans une gare de triage. Grands cris: "Los! Los!" Il faut sauter des wagons. Le troupeau, entouré de chiens et de soldats, est conduit vers des bâtiments proches, endommagés – sans doute par les bombardements. C'est le Parc des Expositions. Il faut aller sous terre: entrelacs de couloirs et de caves, obscurité.

Un civil vient vers nous, accompagné d'un chien-loup. L'homme est amputé, c'est un SS, il a laissé son bras en Russie, c'est ce qu'il nous raconte dans un long discours rauque où il nous promet que nous allons en baver en Allemagne. De temps à autre il lance le chien sur la masse qui se recroqueville sous l'assaut. Cave voûtée, pénombre, chien qui montre les dents et mord ici et là. Ceux qui sont à portée de chien essaient de rentrer dans la masse, qui préfère les garder en écran entre le chien et elle...

Robinet. Je peux boire mon soûl. Rien à manger que les provisions apportées de Lille. Il en reste peu. On dort par terre. Réveil brutal par le manchot et son chien. Long discours méprisant les Français sales: certains d'entre nous ont transformé quelque recoin obscur en latrines. C'est une preuve – mais il n'en avait pas vraiment besoin – que nous appartenons à une race, une civilisation inférieures.

Appel. Un groupe d'entre nous s'en va, on ne sait où. Le reste est assemblé. En route pour la gare de triage, sous escorte, cette fois-ci, de Schupos. Ces flics de ville ont besoin de se défouler et de montrer qu'ils peuvent infliger de la souffrance aussi bien qu'un vrai soldat du front. On grimpe à toute vitesse dans les wagons, sous les coups et les injures, entassés encore plus serrés que dans le premier train.

On roule. Midi. L'après-midi. Le soir. Longs arrêts ici et là. La soif revient. La nuit. Une journée. Je suis abruti, écrasé de fatigue: les

---

<sup>207</sup>) Je n'ai pas encore compris, en 1990, comment des trains pouvaient ainsi circuler pleins de troupes allemandes et de leurs prisonniers, alors que les Alliés avaient la maîtrise des airs, et que les sabotages de voies ferrées faisaient partie de la vie quotidienne. Était-ce voulu? Les Alliés préférant permettre l'évacuation de l'ennemi pour gagner du temps et ainsi mieux l'affronter en Allemagne, où ils pourraient alors le bombarder avec davantage de désinvolture?

trépidations, la poussière, la bouche desséchée, les odeurs, le spectacle de la déliquescence des autres, qui me montre ce que je suis sans doute devenu moi-même...

Une autre nuit commence. Le train s'arrête. Les portes s'ouvrent. Lumière crue des projecteurs sur une gare de triage: celle d'Oranienburg. Encore des chiens, ceux-ci ont des petits manteaux sur le dos, porteurs d'un sigle: SS. Les hommes portent le même insigne que les chiens. Cris. Coups. Les abois des hommes ressemblent à ceux des chiens, eux-mêmes semblables aux SS, cercle vicieux s'il en fut. Hurllements rauques: "Los, mensch! Los! 'raus! Los!" Tous les voyageurs ne sont pas jeunes et souples, et certains tombent, cibles des bottes et des matraques. Gueules haineuses des chiens et des hommes qui cherchent à faire mal. Dans quel lieu de folie sommes-nous donc venus?

## Chapitre huit.

Is man no more than this? King Lear.

La rue, bordée de coquettes maisons entourées de jardins, aboutit à un portail, dominé par un bâtiment prolongé de chaque côté par un mur surmonté de barbelés. Sur le portail, une inscription: ARBEIT MACHT FREI. René Bigot nous donne la traduction: le travail rend libre.

On franchit la porte. Devant nous une immense place semi-circulaire, bordée par des baraquements, en bois sur socle de béton. Une phrase encadre le demi-cercle – un mot par pignon – Es gibt einen Weg zur Freiheit; seine Meilensteine heissen: Gehorsam, Fleiss, Ehrlichkeit, Ordnung, Sauberkeit, Nüchternheit, Wahrhaftigkeit, Opfersinn und Liebe zum Vaterland.

René Bigot, toujours obligeant, traduit: "Il y a un chemin vers la liberté; ses bornes milliaires se nomment: obéissance, assiduité, honnêteté, ordre, propreté, sobriété, franchise, sens du sacrifice et amour de la patrie." J'ai déjà entendu ce genre de chose à l'école communale. Il n'y a là rien de révolutionnaire.

"Ruhe!"<sup>208</sup> On reste plantés là, au garde-à-vous, sous le ciel étoilé. Les gros yeux des projecteurs du bâtiment de l'entrée, et ceux des miradors du mur d'enceinte sont fixés sur nous. Les mitrailleuses et les sentinelles qui les accompagnent, aussi. Enfin le jour se lève. J'ai soif, et mes muscles sont impatients de cette longue immobilité.

Los! Los! Vite, vite, il faut aller par là, en rangs. Arrêt devant une baraque. Il faut attendre à l'extérieur. On entre, un à un. Monde hostile. Raymond Fassin, René Bigot et moi, nous essayons de rester ensemble pour y faire face.

Nous passons dans une pièce séparée en deux par de longues tables mises bout à bout. Des Häflinge<sup>209</sup> sont de l'autre côté. Il faut tout leur donner. Tout. Même les bagues, chevalières ou alliances. Nu – comme un zéro, selon l'expression de ma tante Louise – je passe à la douche. À la

---

<sup>208</sup>) Silence!

<sup>209</sup>) Détenus. Nous ne sommes pas prisonniers, mais détenus.

sortie, un Häftling muni d'une tondeuse me rase les cheveux, les poils du pubis et des aisselles.

Mémoire d'école communale: on y rasait la tête du pauvre petit porteur de poux, et on l'affublait d'un béret pour retenir les grains de poivre, censés décourager les petites bêtes... Et au cinéma, les forçats ont la tête rasée. Mais je m'endurcis: la mise en scène m'impressionne moins que la première fois, à Miranda de Ebro.

Un autre Häftling, avec une brosse de peintre en bâtiment, qu'il trempe dans un bidon, me badigeonne les endroits rasés d'un liquide qui brûle la peau. Sur le mur, des portraits de poux avec des inscriptions: "Ein Laus, dein Tod<sup>210</sup>". C'est ambigu, on ne sait pas si cela signifie que le pou apporte des maladies mortelles, ou bien qu'on va te tuer si on te trouve porteur d'un pou.

La pièce suivante est un vestiaire. Distribution, au hasard, de loques qu'un clochard jugerait indignes de lui: grands trous découpés dans le dos, rapiécés d'une couleur différente, grandes croix blanches peintes par dessus. Échange rapide entre nous pour essayer de trouver une taille à peu près convenable. Recherche dans un tas – il faut trouver sa pointure pour chacun de ses pieds – d'une paire de brodequins de toile à semelles de bois. Fusslappen: chaussettes russes, un carré de tissu sur lequel on pose le pied, on rabat les coins sur le pied. Plus confortable qu'on ne l'imagine.

Rires inconscients devant le ridicule de ce travestissement. Chacun a peine à reconnaître ses amis, les signes distinctifs ont disparus: vêtements, cheveux, lunettes, bagues... La voix seule vous indique que ce gueux à côté de vous a été votre camarade de cellule. Distribution de numéros, qu'il faut coudre sur le côté gauche de la veste, à la hauteur du cœur: je suis F triangle rouge 97647.

Les rires s'éteignent. Les commentaires révèlent une inquiétude, voire la panique. Etre ainsi privé brutalement de son nom, de son aspect, de celui de ses proches, des points de repère de son environnement familial, dérange l'équilibre. Heureusement, je fonctionne en deux parties: l'une subit les aléas de la vie quotidienne, l'autre, à l'écart, intouchable, lucide, regarde, juge,

---

<sup>210</sup>) Un pou, ta mort.

évalue, se moque et parvient même à rire de l'absurdité de l'horreur... On veut me convaincre que je ne suis rien. Mais moi, je reste moi.

Ils sont plusieurs détenus à parler le français et à répondre à nos questions. Nous sommes au Konzentrationslager<sup>211</sup> de Sachsenhausen-Oranienburg, près de Berlin. Un camp de travail. "Tu as vu l'inscription sur la porte d'entrée: ARBEIT MACHT FREI, le TRAVAIL REND LIBRE? Cela signifie qu'ici tu vas travailler à en crever. Lorsque tu seras mort, on te jettera au four crématoire, dont tu vois la cheminée là-bas, et tu en sortiras petite fumée, enfin libre." Ils exagèrent, et s'amusent à nous faire peur... Sans doute une espèce de bizutage... D'autres affirment que nous avons bien de la chance, que nous sommes ici dans un sanatorium, un vrai camp de vacances... Ils sous-entendent qu'ailleurs il y a bien pire<sup>212</sup>...

On voit peu de SS. Ils se tiennent à distance. Le camp est administré par des détenus. Ceux qui nous encadrent ont l'air bien nourris et sont convenablement habillés, presque élégants; certains ont des uniformes à rayures verticales bleues et grises. D'autres sont vêtus de vestes "civiles" avec, comme les nôtres, un carré de tissu découpé, mais petit, et remplacé par un autre de couleur différente: la cible dorsale est faite avec soin et bon goût, la veste est bien taillée, les couleurs ne jurent pas, comme sur nos loques.

Sur la tête un bonnet rond, "die Mütze" qu'ils ôtent d'un geste emphatique, en criant: "Mützen ab!", chaque fois qu'un SS s'approche. Tous portent sur leur veste le numéro précédé d'un triangle, et parfois d'une lettre.

La couleur du triangle désigne la catégorie où a été placé le détenu. Rouge: politique; vert: droit commun; noir: asocial, c'est-à-dire Tzigane, apatride, maquereau, marginal, etc.; violet: Bibel Forscher (témoin de Jéhovah); rose: homosexuel<sup>213</sup>. Les Juifs ont droit à une étoile jaune, faite de deux triangles jaunes superposés, l'un la pointe en haut, l'autre en bas. Mais on en voit peu: ils ne restent pas longtemps dans ce camp. Les étrangers

---

<sup>211</sup>) Camp de concentration.

<sup>212</sup>) Ce n'est qu'après la guerre que j'ai entendu parler des camps comme Auschwitz, Mathausen, etc., cercles encore plus profonds de l'enfer...

<sup>213</sup>) Rien ne garantit l'exactitude de ces étiquettes; l'absurdité ambiante encourage le doute: il est plus que probable qu'ils sont nombreux à porter un triangle d'une catégorie à laquelle ils n'appartiennent pas.

portent une lettre devant leur triangle. Elle indique la nationalité: F pour les Français.

Los! Los! Schnell! Courir! Par là! Matraques nous poussent vers un portail dans un mur entre deux baraques. L'une est marquée 37, l'autre 38. Un mur à l'autre bout ferme la cour. Zu fünf! Il faut se mettre en rang par cinq. Le portail est fermé derrière nous.

Discours en allemand. Interprète. Celui qui nous parle est le Block-Älteste du Block 37<sup>214</sup>, un type grand, triangle vert – donc droit commun – visage grêlé. Nous sommes en quarantaine<sup>215</sup>. Non pas pour protéger le camp contre une épidémie dont nous serions éventuellement porteurs du germe, mais pour nous inculquer la discipline du camp, nous faire comprendre combien est nulle notre importance, et comme est fin le fil qui nous retient à la vie.

"Accroupissez-vous! 'Runter! Pas assis sur les talons! Tendez les bras devant vous! Drecksack!" Et le Kalfaktor polonais de renchérir: "Khourva Jego Mac!" On pourrait se croire, un bref instant, dans une cour d'école, à faire de la gymnastique. Mais voici que ça dérape: le chef de Block se promène entre les rangs et décerne ici et là des coups de son gummi<sup>216</sup>. À ceux qui tiennent mal la position? Qui trichent pour soulager une crampe? Pas du tout, il se promène et frappe selon son bon plaisir. Le temps passe et les muscles deviennent douloureux. Surtout pour les moins jeunes. Murmure de commentaires plaintifs étouffés. "Ruhe da! Mensch! Halte die Schnauze! Perounie!

Première leçon concentrationnaire: le discours n'a aucun lien avec la réalité. "Le travail, c'est la liberté" signifie ici que le travail c'est la mort. Au nom de la discipline, le chef de Block frappe au hasard. Ce camp de travail, que l'on pourrait penser être voué à l'effort de guerre désespéré d'un Reich aux abois sous l'assaut allié, n'est qu'une absurde machine à humilier, à faire souffrir, et à tuer les gens.

---

<sup>214</sup>) Le doyen, le chef de la baraque 37.

<sup>215</sup>) Les nazis ont inventé le "Newspeak" (que J.D.Jurgensen traduit par "novlangue") bien avant le '1984' de George Orwell. Quarantaine, le travail c'est la liberté, les exhortations bien pensantes inscrites sur les murs des Blocks, autant de détournements du sens des mots.

<sup>216</sup>) Matraque faite d'un tronçon de câble électrique .

"Maintenant, marchez!" Soulagés, on se relève. "Nein! Nein! Kurva jago mac! Marchez comme des crapauds! Scheissker!" Accroupis, on se traîne. Certains n'y parviennent pas et vont à quatre pattes. Coups de gummi. "Vous n'aimez pas? Alors, pour vous reposer, vous allez ramper! Allez! Plus bas! Du Drecksau!" De son pied sur leur nuque, le Block-Älteste pousse quelques visages contre la terre. Cyprien me traduit le discours adressé à un haftling sous le pied du Chef: "Tu n'es pas né d'une femme, mais d'une bouteille de rhum vide qui traînait dans le ruisseau!" Le Chef rit de l'esprit dont il fait preuve et échange des plaisanteries avec ses Stubendiensts. "Halt! Faites maintenant le crapaud!" On reste accroupis. Les heures passent. J'arrive à m'asseoir sur mes talons sans me faire remarquer.

Un homme par terre, sous le pied d'un autre. J'avais déjà vu ça: Boulevard Emile Augier, dans le 16e arrondissement de Paris, j'étais alors âgé de peut-être neuf ans. L'homme à terre était sans doute un clochard, peut-être soûl ou malade. Debout à côté, un homme en uniforme de chauffeur de maître tenait un discours méprisant, poussait de la pointe de sa botte luisante l'homme prostré et posait son pied sur lui. Scandalisé, j'avais attaqué, de ma première grosse indignation d'enfant, le larbin...

Des volontaires pour aller chercher la soupe et le pain! On va enfin manger? Distribution d'une "Schüssel", une gamelle, en métal, et d'une cuiller, qu'il faudra toujours garder sur soi, et surtout ne pas se faire voler. On fait la queue devant le bidon. Le Kalfaktor plonge sa louche plus ou moins profondément, donc ramène une ration plus ou moins épaisse de soupe de légumes, établissant ainsi une base de troc: "Tu me laves ma chemise et ta soupe sera bonne ce soir", par exemple. Distribution aussi d'un morceau de pain. Trois, quatre cents grammes? La faim est là.

Je peux boire à volonté, et je bois beaucoup. "Ça n'est pas bon", disent-ils, "ça fait gonfler les jambes, etc.". Je n'en crois rien.

(Enfant en vacances en Suisse, on m'avait déjà fait le coup: "Il ne faut pas boire lorsque tu manges des cerises, sinon..." Et j'avais dévoré, dans la chaleur de l'été, des tonnes de cerises arrosées d'hectolitres d'eau. Inquiet, bien sûr, mais les prophéties ne s'étaient pas réalisées).

"Los! Los! Mensch! 'raus!" Coups de gummi pour activer le mouvement. "Zu fünf!" En rang par cinq, on sort du petit camp de quarantaine pour aller sur le bord de la place d'appel, le semi-cercle où nous avons la nuit précédente attendu le lever du jour. "Halt! Stillgestanden!"<sup>217</sup>

Des détenus à perte de vue, vingt ou trente mille, la place est pleine: le demi-cercle, plus des prolongements dans les allées entre les Blocks. Au milieu: une espèce de portique, échafaudé au-dessus d'une plate-forme, domine les têtes. Des haut-parleurs diffusent un discours répété en plusieurs langues. Je distingue mal – basse fidélité et échos brouilleurs – le sens de la version française, mais on y parle de sabotage. Grosse musique lourdaude, jouée par un orchestre de Häftlinge.

Des SS s'agitent autour de la plate-forme. Une demi-douzaine de détenus montent dessus. Trois en redescendent. Trois restent pendus par le cou au portique, agités de soubresauts, et meurent, là devant moi.

Retour au petit camp de quarantaine. C'est enfin l'heure de dormir. Le Block est un long baraquement fait de deux ailes symétriques. A chaque extrémité: un dortoir fait de châlits à trois étages pour cent cinquante détenus. Une paillasse, une couverture. Je prends un lit près d'une fenêtre, que j'ouvre. Déshabillé, mes vêtements et godasses comme oreiller – il faut dormir dessus, sinon on les vole, me dit-on. Quel degré de misère faut-il atteindre pour avoir besoin de voler des loques comme celles que je porte? – je me roule dans ma couverture. Fassin et Bigot sont dans des lits proches, mais je me sens bien seul.

C'est la première fois que je vois de si près des hommes mourir. Que pensaient-ils? Je n'ai vu aucun geste de peur, de protestation ou de défi, mais ils étaient trop loin pour que je voie l'expression des visages... Peut-être étaient-ils soulagés d'échapper à leur enfer? Je me rends compte que je suis pris dans une machine à la puissance infinie, et parfaitement folle. Je n'aime pas la tournure que prend mon aventure. Pourtant, épuisé, je m'endors.

Trois heures quarante-cinq. "Aufstehen! Los! Heraus!"<sup>218</sup> Appel des détenus du Block, dans la nuit noire. Comptage plutôt: personne ne se

---

<sup>217</sup>) Halte! Garde-à-vous!

<sup>218</sup>) Debout! Vite! Dehors!

soucie de votre nom, ni même de votre numéro. Le SS qui vérifie veut que le nombre des détenus y soit, vivants ou morts, ça lui est égal. S'il en est mort dans la nuit, il veut voir les cadavres posés par terre au bout du rang. S'il en manque un, il dira qu'il lui manque "ein Stück". Enfin: "Genau!"<sup>219)</sup>

Au centre du Block, en face des portes extérieures, les toilettes. On peut se laver. Les lavabos sont de grandes vasques circulaires d'où jaillissent huit jets d'eau. Pas de savon, l'eau est fraîche. Les chiottes sont dans la pièce attenante: un rang d'une douzaine de sièges en faïence, des détenus assis, d'autres debout attendent qu'une place soit libre. À mon tour: l'idée du contact avec la faïence me révolte, je m'accroupis au-dessus. On pourrait penser que, mangeant si peu, la déjection serait négligeable. Pas du tout: il y a dans ce peu de nourriture une telle proportion de fibres indigestes que les étrons sont étonnamment substantiels et consistants<sup>220)</sup>.

Il faut faire les lits. "Surtout, qu'ils soient bien au carré!" On se donne du mal. Rassemblement dans la cour. Le chef de Block va inspecter et revient furieux: "Cochons de Français! Pass auf, Mensch! Vous avez fait vos lits comme des porcs! Si vous m'emmerdez, je vais vous faire chier!" La grossièreté lui va bien. Lui et ses acolytes, les Stubendiensts<sup>221)</sup> aidés des Kalfaktors<sup>222)</sup>, en hurlant nous font rentrer dans le dortoir à coups de gummi. Les lits sont parfaits. Que veulent-ils donc de plus? Ils nous chassent du dortoir, puis nous y ramènent, bousculade panique, chacun essayant de forcer son passage pour fuir le gummi frappeur. Ils sont six ou sept par Block, hurlant, frappant à tour de bras. Nous sommes six ou sept cents, troupeau de moutons poursuivis par des chiens. Il faut éviter de se laisser écraser par la cohue. Je suis agile, les coups tombent sur d'autres têtes que la mienne. Mais c'est un jeu de con, ces mecs sont dingues. Heureusement, pour eux aussi c'est fatigant; enfin ils se lassent.

Pause pour le petit déjeuner. Il y a un réfectoire dans chaque aile du Block, entre le dortoir et les toilettes. La chambre du Block-Älteste empiète

---

<sup>219)</sup> Ein Stück: une tête de bétail. Genau: exact.

<sup>220)</sup> Le concentrationnaire n'est pas seul dans ce cas: le panda, qui possède un système de digestion de carnivore, ne se nourrit que de bambou, est obligé de passer 60% de son temps à manger et à déféquer, incapable comme nous d'assimiler la fibre qu'il ingère.

<sup>221)</sup> Chef de service d'une aile de Block.

<sup>222)</sup> Hommes de service.

sur un des réfectoires, celle des deux Stubendiensts sur l'autre. Dans le réfectoire, des tables, des bancs, des armoires. On y apporte les bidons de "café", encore plus nauséabond que celui de la prison de Loos. Ceux qui ont conservé un morceau de pain de la veille, le mangent. Pas mon cas. J'ai faim. Jamais si longtemps ai-je mangé si peu. La faim!

La gymnastique idiote d'hier reprend. Cela s'appelle: "Strafsport", sport de punition: faire le crapaud, ramper, courir. Pause à midi pour une écuelle de soupe, sans doute de légumes: j'y reconnais des tiges de poireaux montés en graine, dures comme du bois.

L'après-midi, au cours d'une séance de crapaud, le Block-Älteste demande s'il y a parmi nous un artiste, un qui sache dessiner. Sans méfiance, un jeune homme lève la main. Il est dessinateur industriel. On ne sait jamais, il y a peut-être une soupe à gagner. Une planche pour s'appuyer, une feuille blanche, un crayon. "Je voudrais que tu fasses le portrait de mon ami. Si tu fais bien, tu auras une soupe en supplément."

Il va chercher son "ami" parmi nous. Il s'agit d'un tailleur lillois, un petit homme, la cinquantaine grisonnante, le dos arrondi par le travail, porteur d'une étoile jaune accolée à son numéro: il a donc commis le crime d'être Juif. Pour son infortune, il ressemble un peu aux caricatures des journaux antisémites. Il est visiblement épeuré.

Le chef de Block est de bonne humeur. Il trouve sa plaisanterie drôle. Les rires serviles des Kalfaktors le lui confirment. Je contemple le dilemme du jeune dessinateur: participer à la persécution d'un de ses camarades, ou subir la colère du chef, dont la voix, devant l'hésitation, prend un ton menaçant. Le portrait est dessiné. Le Block-Älteste est satisfait. L'artiste reçoit sa soupe supplémentaire, et caché dans la foule, la partage avec son modèle. Mais être Juif n'est pas pardonnable, et le petit tailleur à l'étoile jaune disparaît bientôt...

Dans ma tête il y a un coin où s'entassent les mythes dont ma jeunesse a été nourrie, et qui n'ont pas résisté à l'épreuve de la vie: les histoires religieuses, (J'avais fait ma première communion, et je découvre les ceinturons de la Wehrmacht: Gott mit Uns. Qu'est-ce que cette Église dont les prêtres – de chaque côté du front – bénissent et encouragent ses ouailles à s'étriper?), la compétence des supérieurs hiérarchiques, l'invincibilité de

l'armée française, le bonheur de mourir pour la patrie, etc.. Voici à présent la supériorité raciale qui s'effondre!

C'était pourtant amusant de descendre les Champs Elysées, la tête vide, la bouche pleine de slogans: "À bas Blum! À bas les Juifs! À bas les métèques! La France aux Français!" Il y avait là une séduisante rousse, que j'aidais à vendre son journal. Je criais avec elle: "Demandez le Franciste! Organe du fascisme français!"

Des gardiens de la Paix, assis dans leurs autocars, parfois en descendaient et assénaient de grands coups de pèlerines sur les manifestants trop bruyants, qui fuyaient sous l'assaut! Un jour, deux défenseurs de l'ordre m'empoignent et me font monter dans leur car, m'emmènent au commissariat de police, d'où ma mère me sort à onze heures du soir...

À présent que je touche la réalité de la chose, je suis abasourdi par ma stupidité. Sans doute, d'être moi-même désigné comme étant d'une race inférieure<sup>223</sup> m'aide à comprendre l'absurdité, la nocivité de ce racisme, de cet antisémitisme qui a fait partie du paysage où j'ai grandi.

Le Block-Älteste fait sortir des rangs une demi-douzaine de jeunes détenus. J'en suis. Nous serons Kalfaktors, c'est-à-dire bons à tout faire: balayer le Block, nettoyer les chiottes, laver les vitres, le sol, distribuer la soupe, le pain, etc.. C'est une planque: on échappe au Strafsport et on a droit à des suppléments de nourriture.

Ma nouvelle fonction me donne accès à du rab de soupe, assez pour glisser une gamelle pleine à Bigot et à Fassin, pas assez pour d'autres qui m'implorent...

Ça ne dure pas. Je comprends, deux jours plus tard, qu'il y a un prix à payer: il faut "border" le lit du Block-Älteste, c'est pour cela qu'il nous a choisis jeunes. Pas d'accord<sup>224</sup>. Je me retrouve dans la cour à faire le crapaud, encore heureux que le chef de Block ait trouvé ailleurs ce qu'il cherchait et ne

---

<sup>223</sup>) Dans la hiérarchie raciale nazie, les bons aryens - les Allemands, les Scandinaves, et d'une certaine manière les Britanniques - étaient les êtres supérieurs; les latins nettement en dessous, les gens de l'Est - Polonais, Russes - tout juste bons à être esclaves; quant aux Juifs, Noirs, et autres Gitans...

<sup>224</sup>) Rien n'est simple. Là aussi il y a un prix à payer. En ne me laissant pas faire, je prive mes amis de la nourriture qu'une situation privilégiée m'aurait permis d'organiser...

ressente point le besoin de soulager sa frustration à coups de gummi sur ma tête.

Visite pour le chef de Block. Un (une?) détenu, foulard rouge sur la tête, rouge à lèvres, entre dans notre cour en minaudant. Triangle rose, donc homosexuel, comment arrive-t-il à se travestir ainsi sans attirer la colère des SS? Il s'entend bien avec son hôte.

Le portail s'ouvre encore: deux SS entrent. Tous les détenus, d'un seul geste, ôtent leur Mütze – cette espèce de béret rond. Le travesti enlève son foulard rouge. Il est chauve et triste. Les SS ne lui prêtent aucune attention. Ils appellent une cinquantaine de numéros et emmènent le groupe ainsi formé. Raymond Fassin est parmi eux. On se regarde, impuissants...

Cela fait un peu plus d'un an que je le connais. Mal, puisque notre travail exigeait le cloisonnement. Je l'avais rencontré à Lyon où il était officier de liaison pour les opérations aériennes auprès du mouvement de résistance COMBAT; j'avais souvent transmis ses télégrammes; il avait un moment chiffré des miens lorsque j'avais maladroitement compromis mon code. Ensemble nous nous sommes envolés sous le nez des Allemands près de Mâcon. À Londres, alors qu'il préparait sa nouvelle mission en France, il m'avait demandé d'être son radio, et ensemble nous avons sauté près de Dijon. Nous avons été cinq mois dans la même prison sans nous voir. J'aime sa lucidité, son calme, son courage. Transport, disent-ils<sup>225</sup>.

Récréation: parfois, on nous lâche dans la cour, sans s'occuper de nous. Faire chier les gens est épuisant et notre encadrement a besoin de repos. On marche, on parle. Échange "d'informations", de spéculations, de théories, d'hypothèses, de recettes riches de cuisine et de menus pantagruéliques pour quand on sera libre. Les rumeurs traversent les Blocks 37 et 38: les Alliés sont proches, nous allons être libérés, la Croix-Rouge, les Russes, les Américains, etc., etc.. Est-ce de l'autointoxication, ou est-ce partie du traitement de la quarantaine, injecté par l'ennemi? Pour déstabiliser notre esprit après avoir démoli notre aspect, en attendant d'épuiser notre corps?

Il y a là quelques agents de la France Libre; des résistants; des réfractaires au travail obligatoire en Allemagne; des droits communs; des malchan-

---

<sup>225</sup>) Nous ne nous verrons plus jamais. Transporté dans un autre camp, il y est mort. Il était, avant la guerre, instituteur à Malakoff, au Sud de Paris.

ceux pris au hasard d'une rafle; un poète polonais en mauvais état après son passage aux mains de la gestapo; un comptable lillois qui voit des Alliés partout, pour qui chaque explosion que l'on entend – sans doute en provenance d'un terrain d'essai – au loin de temps à autre est un signe indubitable que nos libérateurs sont là, de l'autre côté du mur; un patron de bordel à qui il manque les dents de devant; un gosse de 16 ans qui n'a pas compris ce qui lui arrivait, et qui veut "rentrer à ch'maison". Et des centaines d'autres, dont jamais je ne saurai rien.

Certains résistent mal, s'évadent dans divers délires. D'autres ont des plaies qui s'infectent; ou la peau des jambes tendue comme une baudruche trop gonflée, rouge, se fissure et suinte. Tous sont tourmentés par la faim.

Au-dessus de nos têtes volent des appareils étranges: avions triangulaires propulsés comme des fusées, ou remorqués par d'autres avions; des bimoteurs au bruit inouï, sinistre<sup>226</sup>. Sont-ce là les armes secrètes dont se vantait mon interrogateur à Loos?

Un Häftling bien habillé entre dans la cour, parle au chef de Block, qui appelle mon numéro. Angoisse. On m'emmène jusqu'à la porte du camp. On m'introduit dans un bureau. Trois hommes sont là. L'un d'eux ressemble à Paarman, du SD de Lille. L'angoisse monte d'un cran. Il ne me donne aucun signe de reconnaître le radio JEANNOT, à qui il avait parlé cinq minutes sur la passerelle de la prison de Loos, peu après le bombardement de Pâques. Il faut dire que le Häftling que je suis devenu ne lui ressemble guère.

Menaçant: "Vous êtes ici sous un faux nom!" – "Oui, c'est celui de mes faux papiers d'identité." – "Pourquoi?" – "L'officier qui m'interrogeait m'a dit le préférer ainsi, mais je ne sais pas pourquoi." Et je lui donne mon vrai nom. Lui aussi veut savoir pourquoi je suis contre son Reich. "Oh, vous savez, ça se fait comme ça, on suit les autres sans trop savoir...Vous auriez fait la même chose si c'était moi en occupation chez vous..." Comme toujours je suis un jeune garçon bien franc, un peu dépassé par les événements. Pas question de radio. Les dossiers ne seraient pas arrivés de Lille? On me renvoie dans le petit camp de la Quarantaine.

---

<sup>226</sup>) Sans doute les essais des premiers avions à réaction, encore inconnus de l'homme de la rue.

"Demain, vous irez travailler au Kommando Kartoffel, décharger des patates. C'est un bon Kommando, on y mange bien".

"Im Gleichschritt! Links! Links!" On sort, le matin, au pas, d'une démarche rigide de pantins donnée par les semelles de bois, hors de notre enclos des Blocks 37/38, puis du camp lui-même. Sous la poterne un SS nous compte. Il faut tourner la tête vers lui, et enlever le béret: "Augen... rechts! Mützen... ab!" On tourne vers la gauche.

Un champ au bord d'une voie de chemin de fer. Un train, ses wagons pleins de pommes de terre, qu'il s'agit pour nous de transporter à l'aide de bards jusqu'à leurs silos alignés. René Bigot est dans le brancard avant, moi dans celui de l'arrière. Des Ukrainiens, des Polonais dans le wagon: "Da vaï! Da vaï! Idi souda! Bistro! Kartochka holen!<sup>227</sup> Kourva jecho mac!" Ils chargent notre caisse, trouvent drôle de la surcharger. On proteste. Gueulards, ils se moquent, méprisants: "Franzose immer fick fick machen<sup>228</sup>! Pizda!" Un Vorarbeiter<sup>229</sup> s'approche. Nous sommes au point le plus bas du rapport de force, face à l'extrémité frappante du gummi, donc nous avons tort. On empoigne les brancards et on file. Au deuxième voyage nous avons l'esprit d'esquiver la surcharge, sous les quolibets.

A midi, soupe mince, comme d'habitude. Et l'orgie promise de pommes de terre? "Bist du verrückt, Mensch?<sup>230</sup>" Tintin. C'est pour les Ukrainiens, qui montent une garde féroce autour de leur marmite. Le soir nous rentrons recrues au Block de quarantaine. Le train a été vidé de ses patates, nous n'y retournerons pas.

### Arbeit macht frei.

La quarantaine est terminée. Nous allons dans le grand camp. René Bigot et moi sommes affectés à des Blocks différents. Il est au Block 27<sup>231</sup>, je suis au 46. Le Block-Älteste est Allemand, à triangle vert. C'est un gros homme à l'air brutal. Etre gras en camp de concentration, c'est comme être

---

<sup>227</sup>) Donne! Donne! Viens ici! Vite! Porter patates! (La langue est ce que l'on appelle "lagerdeutsch", un parler qui emprunte aux diverses langues emprisonnées).

<sup>228</sup>) Les Français, ça se branle tout le temps!"

<sup>229</sup>) Contremaître

<sup>230</sup>) Ça va pas la tête, mec?

<sup>231</sup>) Je ne suis pas certain de ces numéros.

propriétaire d'une Rolls-Royce. Il appelle des numéros, arrive au mien et annonce qu'il me faudra demain aller travailler au Kommando Lehnitz.

Trois heures quarante cinq. Aufstehen! Vite faire son lit et sortir pour l'appel du Block. Le chef compte, un SS vérifie. Gamelle de "café". Toilette. Deuxième appel sur la grande place, où je cherche et rejoint le Kommando Lehnitz. Son Vorarbeiter coche mon numéro sur sa liste.

L'Appellplatz est pleine. La totalité de la population – sauf les morts de la nuit entassés sur la charrette du crématorium, et les malades autorisés à aller à l'infirmerie – attend, sous la lumière des projecteurs, le départ pour le travail, alors que les SS comptent et recomptent. Il faut qu'ils tombent juste: A voir le temps que cela leur demande, leurs nombreuses erreurs, il est évident que l'on peut appartenir à la race des seigneurs sans pour autant savoir trop bien compter.

Première lueur de l'aube. Lehnitz se met en branle, démarche rigide, clop-clop des semelles de bois, bras fixes le long du corps: "Augen... links! Mützen... ab<sup>232</sup>!" encadré de SS, fusil ou mitraillette sous le bras – Eins! Zwo! Drei! Vier! Links! Links<sup>233</sup>! rythme la sortie au pas<sup>234</sup> du camp – prend la première route à gauche. Un peu plus loin, un embarcadère avec, amarré, une espèce de bateau-mouche. On monte à bord. Un homme d'équipage largue les haussières. Suite de canaux et de petits lacs.

Sur la droite du canal, on aperçoit une usine, entourée de barbelés et surmontée d'un panneau: AUER<sup>235</sup>. Des silhouettes se déplacent. Lorsque le bateau s'approche, on distingue des robes à rayures grises et bleues. Des femmes concentrationnaires! Un sentiment de sacrilège m'envahit. Des femmes plongées dans cet enfer! Ces salauds jettent la tendresse à la poubelle!

On accoste un peu plus loin, un ponton au bord d'un bois. C'est Lehnitzwald, qui a donné son nom au Kommando. On y construit des maisons avec des matériaux récupérés par d'autres détenus dans les

---

232) Les yeux à gauche! Enlevez le béret!

233) Un! deux! trois! quatre! gauche! gauche!

234) En principe au pas de l'oie, mais les SS n'essaient même plus de l'imposer: toutes ces races sont trop inférieures pour en maîtriser les subtilités .

235) On y fabriquait des masques à gaz .

décombres des bombardements à Berlin<sup>236</sup>. Certains font les bûcherons et dégagent les emplacements, d'autres sont terrassiers. Tous les corps de métiers sont là, et déjà deux ou trois maisons sont construites. Je suis dans l'équipe qui décharge les briques des péniches. On fait la chaîne. Je reçois de celui qui est plus bas dans la cale deux briques à la fois, qu'il me faut jeter à celui qui est placé plus haut. Au bout de la chaîne, un wagonnet monté sur rails. Lorsqu'il est plein, il faut le pousser du quai – le point le plus bas – jusqu'au site de la construction. C'est dur. Il arrive que le wagonnet déraile. Il faut alors le décharger, le remettre sur les rails, le recharger, sous la colère du Vorarbeiter, un triangle rouge, pas mauvais bougre, mais obligé de faire un peu de mise en scène pour satisfaire le SS.

L'hiver approche. Parfois il pleut. Voici la neige. Les vêtements sont toujours humides, ils n'ont pas le temps de sécher. La surface des briques est abrasive, le mortier qui y reste attaché est agressif. Il est difficile de se procurer un chiffon pour se protéger les mains. La peau de mes doigts s'use. Je laisse sur les briques des empreintes de sang.

Veite, le Vorarbeiter des bûcherons, un triangle rouge, a une bonne tête. Un jour il m'offre une louche de soupe: pas de problème, ma cuiller et ma gamelle ne me quittent jamais. C'est gentil de sa part. Le lendemain il me prend dans son équipe. Encore du rab. Je sais à présent ce qu'il veut. Je mange la soupe sans avoir l'air de comprendre. Lorsqu'il me fait signe de le suivre dans un abri souterrain, je fais non de la tête. Le lendemain matin je me retrouve dans la péniche à décharger des briques sous la pluie.

J'ai faim. La tentation est grande de se laisser aller. Mais j'ai compris que je ne survivrai qu'en restant maître de moi. Tout ici est conçu, orienté, pour vous convaincre de votre inexistence, pour démontrer que votre importance est nulle, moindre que celle des briques que vous maniez. Il faut sans cesse se prouver le contraire. C'est moi qui décide des limites que je ne franchirai pas: je ne fouillerai pas les poubelles et je ne vendrai pas mon cul. Et si je dois mourir, je voudrais échapper à ces ordures nazies, et que ce soit de ma main.

---

<sup>236</sup>) Un travail à risque et à récompense: on trouve des trésors dans ces ruines, mais aussi des bombes à retardement.

Accident: Un jeune Français de l'équipe de Viète a été écrasé par la chute d'une grume qui leur a échappé alors qu'ils la transportaient sur leurs épaules. Il passe près de moi sur une civière de fortune. Je touche sa main, je lui souris: "Courage, ne t'en fais pas. Tu seras bientôt chez toi. – C'est fini pour moi." C'est sans doute lui qui a raison.

Un matin, le bateau est en retard. Il faut attendre près d'une heure debout à l'embarcadère. L'attente, insupportable lorsque j'étais enfant, jeune homme – Les fourmis dans les jambes! L'impatience! – est devenue un délice: une heure à ne rien faire au lieu de manier les briques...

Un soir, le bateau est en panne. Il nous faut rentrer au camp à pied, à travers la campagne, les villages. Des gens nous regardent passer. Pas un signe de pitié, de sympathie, mais ils ne nous jettent pas de pierres.

C'est une longue marche. Les sentinelles qui nous escortent ne sont plus ce qu'elles étaient. Les hommes beaux, grands, forts sont partis pour le front russe, et les uniformes de nos SS flottent à présent sur de pauvres gosses, et sur de vieux machins. Celui qui marche à côté de moi a le visage défait, a envie de parler: il est originaire de Hambourg, et il vient d'apprendre que sa maison, avec sa femme et ses enfants dedans, a brûlé. "Alles kaput!" En Lagerdeutsch, cet espèce de sabir qui a cours dans le camp, je fais tout en marchant des bruits de sympathie un peu défaitistes – Krieg scheisse! – mais ça chatouille mon sens de l'humour d'être en mesure de consoler un SS qui pleure, même si celui-ci est un peu défraîchi.

La vie au Block 46 s'écoule sans trop d'accrocs. L'Allemand vert, notre chef, est une fripouille, mais comme je ne possède rien, je ne fais pas partie de ses cibles. Son Kalfaktor, un Allemand, vert aussi, jeune et dodu, est un salaud sadique. Il boite, et sans doute se venge de sa claudication en frappant qui bon lui semble, sous l'œil indulgent de son protecteur, qui l'engraisse avec la bouffe prélevée sur les rations des autres.

Mon voisin vient de rentrer au dortoir, le visage blanc, avec des traces de larmes. Il peut à peine marcher. Il travaille sur une machine-outil, dont les vibrations ont déséquilibré sa gamelle posée dessus. Coincée dans la machine il n'est pas parvenu à la dégager avant qu'un SS ne passe par là. C'est étiqueté "sabotage" et passible de pendaison. Comme il n'y a pas eu de

dégâts, le SS est indulgent: 25 coups de gummi sur les fesses. Il vient de les recevoir.

Miracle. Un colis de la Croix-Rouge à chaque Français. Du chocolat, des sardines, de la pâte de fruit, du tabac. Le Block-Älteste, qui fait la distribution, exige un petit cadeau de chacun. Je lui abandonne une boîte de sardines. "Alors, on n'aime pas son chef de Block? On ne lui donne pas de chocolat?" "Pass du auf!<sup>237</sup>" menace le boiteux. Tout à coup je ne comprends plus un mot d'allemand, et en plus je suis très bête. Mais je parviens à protéger mon chocolat des manœuvres des prédateurs.

Douches, une fois tous les quinze jours. Je contemple ma maigreur, mes cuisses à peine plus grosses que mes bras n'étaient. Eux aussi ont maigri. Mon bassin fait saillie sur mon ventre creux. Je ne pense qu'à manger. Non je ne mangerai pas les épluchures de pommes de terre des poubelles.

Le soir, avant de s'endormir, on élabore des menus. On projette des ripailles. Un copain de Toulouse nous explique le cassoulet. Moi je sais faire les crêpes. Un autre se promet un plat de lentilles, avec un morceau de lard gros comme ça. Lorsque je serai libéré, je mangerai un énorme gigot. Peut-être deux? Va pour deux. Plus jamais de soupe. Ou alors avec beaucoup de pommes de terre et de haricots dedans. Et des morceaux de viande que ma cuiller trouverait au fond. J'ai faim. Manger.

La faim. J'utilisais le même mot, avant la guerre, pour dire que mon appétit était ouvert. Avant le déjeuner. Après une bonne ballade. "Quand est-ce qu'on mange?"

Et la sempiternelle taquinerie vers celui qui demandait: "Qu'est-ce qu'on mange?-" "Des ortolans aux ailes de mouches!" La faim était un sujet de plaisanterie.

La faim envahit votre pensée, votre regard: "Ça se mange?" C'est une maladie qui vous ronge, jusqu'à ce que le fardier chargé de cadavres de musulmans, tiré par une dizaine de Häftinge, ramasse votre corps, posé devant le Block pour être pris en compte lors de l'appel du matin. Il ne reste bientôt plus rien de vous que la petite fumée du four crématoire.

---

<sup>237</sup>) Fais gaffe!

Lorsque j'avais cinq ou six ans, ma mère m'avait mis en pension dans une famille, à St Cloud. La dame cueillait la peau du lait qu'elle avait fait bouillir, raclait sur le fond de la casserole les bulles figées par la chaleur, et mettait le tout dans un bocal. Une fois le bocal plein elle ajoutait de la farine, du sucre, de la vanille... Du four sortaient des petits biscuits dorés...

Et les poulets que ma mère faisait rôtir: elle me donnait toujours la cuisse, la peau était croustillante, la chair fondante... Et ceux de l'hôtel du Sauvage, à Tournus... des poulets de Bresse qui tournaient à la broche dans la cheminée, devant notre nez, avant d'être dévorés par Dédé Jarrot, sa bande, et moi... Les tartines du goûter des enfants: "Vous avez droit à du beurre ou à de la confiture sur votre pain, pas les deux", disait la dame... Les éclairs au chocolat du boulanger au coin de la rue Edmond About et de la rue Guy de Maupassant: un gâteau coûtait un franc le dimanche. Si on avait la force d'âme de conserver sa pièce jusqu'au lundi, elle donnait alors droit à trois gâteaux parmi les rassis qui restaient de la veille... Le beurre, les œufs, les jambons qu'Hugues rapportait du Berry... Manger. La faim me ronge: le travail, le froid, la pluie, la neige aussi.

J'ai la fièvre. Je tousse une toux douloureuse. Est-ce la pleurésie qui se réveille? Je me risque à l'infirmerie. Les médecins sont français, avec un SS sur le dos. Mon cas est bénin, comparé aux malheureux qui m'entourent. Tout ce qu'on peut faire pour moi, c'est de me donner un permis de "Schonung", de repos. Je passe trois jours à l'abri, sans travailler, dans un Block, une espèce de cour des miracles emplie d'éclopés – nous sommes deux par châlit – avant de retourner à Lehnitzwald.

Le camp a la forme d'un triangle équilatéral – 600 mètres de côté, 18 hectares – délimité par une allée sablonneuse, pointillée de panneaux: "Es wird ohne Anruf scharf Geschossen!" avertissant que l'on tirera sans sommation sur celui qui y mettrait le pied. L'allée est bordée d'une haute clôture de barbelés électrifiés, puis d'un chemin de ronde ponctué de miradors – balcons avec projecteurs, mitrailleuses et sentinelles – puis un mur, surmonté de barbelés. Millefeuille mortel souvent contemplé: est-ce que le courant de la clôture est toujours sous tension? Vraiment capable de tuer? Peut-on s'en servir pour échapper à cette non-vie? Je ne voudrais pas

tomber entre leurs mains seulement abruti par une décharge électrique, ou blessé par une mitrailleuse...

La tentative de suicide est punie, – sabotage Mensch! – il ne faut pas se rater, si l'on ne veut pas mourir sous les coups de schlague. Le suicide aussi est puni: celui qui se pend la nuit dans le Block met en danger ceux qui dorment autour de son cadavre: ils seront déclarés coupables d'avoir laissé faire et ainsi encouragé le sabotage. Il faut donc, si on veut en finir, trouver le lieu et le moyen de le faire à l'écart et à coup sûr.

Je suis seul. J'ai perdu CYPRIEN<sup>238</sup> – René Bigot. Je rentre si épuisé que je ne vais pas souvent le voir, et c'est pour lui sans doute pareil. Cela fait plusieurs fois que je ne le trouve pas, et que je me fais jeter hors de son Block. Les intrus sont mal vus, surtout aussi loqueteux que moi: "Franzose immer comme-ci comme-ça!" accompagné d'un geste faucheur de la main. Tout le monde sait ça, les Français sont des voleurs. Les Français, eux, savent que ce sont les Polonais, les Russes et les Ukrainiens qui fauchent. C'est sans doute plus vraisemblable, puisque les Européens de l'Est sont, de loin, les plus mal traités – jamais de colis de la Croix-Rouge. Pour les Polonais, mais rarement, un paquet de leur famille. Les détenus plus favorisés qu'eux sont forcément leur cible naturelle.

Racisme endémique entre les diverses nationalités, comme si chacun, du fond de sa misère, avait besoin d'un objet pour exercer son mépris. "Franzose immer fickfick machen!" Les Français sont des baiseurs! Mon dieu, je voudrais bien. La faim, la fatigue, le froid, le manque de sommeil épuisent. Je n'ai pas bandé une seule fois depuis mon arrestation, et je vais sans doute mourir ici sans avoir jamais vraiment aimé, et fait l'amour avec celle que j'aime. Celle que j'aime, je ne la connais pas encore, mais j'imagine bien sa main sur mon visage. Cette guerre me fait vraiment chier.

Certains Français, arrivés au camp par les transports précédents, ont formés des petits groupes d'amis qui se connaissent depuis longtemps. Je ne cherche pas trop à m'y introduire ni à me lier. Il me semble que notre convoi est arrivé de Lille sans les dossiers correspondants aux bonshommes, et que personne ici ne sait que je suis un radio de Londres. Ce qui explique sans

---

<sup>238</sup>) Il est mort en décembre 1944. Exemple parfait du gâchis que représente la guerre: 23 ans d'effort et d'amour pour faire cet homme courageux et intelligent, et on le jette...

doute que je sois encore en vie. Et si on se lie, il est difficile de ne pas se raconter.

Comme en prison, les jours coulent sans relief, il n'y a pas d'hier, ni de demain, c'est toujours le même jour. Avec pourtant cette différence: la mort en prison pouvait se présenter n'importe quel matin, sans crier gare, mais ici, en plus, la vie s'en va un peu chaque jour par cet agacement de travail excessif et de nourriture insuffisante. Il suffit de faire en esprit la projection dans l'avenir de cette perte de substance pour comprendre qu'il sera court.

### Organisieren, Mensch!

Et pourtant, je me fais un ami<sup>239</sup>. Yuri. Un Polonais, triangle rouge. Il parle le français et un peu l'anglais. C'est l'anglais qui est le point de départ de notre amitié: il est heureux de pouvoir s'exercer. Le dimanche nous nous évadons en longues conversations. Il fait partie de la brigade de Sapeurs-Pompiers du camp, et il loge dans le Block15.

Il s'inquiète de mon mauvais état physique. "Il faut faire quelque chose. Tu ne vas pas durer longtemps dans ce Kommando-là." Au soleil de sa sympathie, je finis par lui dire qui je suis.

Yuri m'explique: "La population du camp est faite d'une grande masse banale, et de deux minorités. L'une est celle des Prominenz, ces gens aux fonctions confortables, mais pleines de danger: ces privilégiés, prédateurs de cette jungle, sont aussi la cible de ceux qui veulent prendre leur place".

"L'autre minorité est celle des Muselmänner<sup>240</sup>, les plus miséreux, affreusement maigres, sans force, étirant leurs dernières semaines de vie. Il n'y a aucun risque à voler leur pain, leur ration, à se défouler sur eux, à les laisser mourir dans leur coin, et on ne s'en prive pas. Ils meurent sans faire d'histoires".

---

<sup>239</sup>) Cette rencontre reste pour moi un mystère. Est-ce vraiment le fruit du hasard? Ou bien l'organisation clandestine du camp en examinant les arrivées du convoi de Lille a-t-elle repéré sur le fichier un radio clandestin de la France Libre? Mais si j'existais sur un fichier, les SS y avaient accès... et m'auraient laissé en vie?

Je n'ai jamais pu retrouver trace de Yuri. Après toutes ces années, je ne suis même plus sûr de son nom! Yuri, si tu lis ça...

<sup>240</sup>) Musulmans.

"La sécurité se trouve dans la grande masse, avec cette règle d'or: ne pas se faire remarquer. Avec ton costume de clochard et ta maigreur, tu n'es pas loin de basculer et d'être Muselmann. Il faut 'organiser'<sup>241</sup>.

Quelle est ma pointure? Le lendemain, le voici avec une paire de brodequins de cuir. J'abandonne sans regret mes galoches de toile et de bois. Et cette veste bien propre, à rayures grises et bleues, me va-t-elle? Comme un gant. Transfert du numéro de ma veste clocharde sur la neuve. Avec mes cheveux qui commencent à repousser, je fais un Häftling très middle-class.

"Maintenant, tu vas aller à l'Arbeitsamt<sup>242</sup> leur demander de changer de Kommando. Que sais-tu faire? – En dehors de la radio, tu sais... – Tu leur dis que tu es ingénieur, et que tu es mal utilisé à décharger des briques. – Tu veux rire? Ça ne marchera jamais! – Tu n'as rien à perdre. Essaie."

Un Belge, triangle rouge, est derrière le comptoir de l'Arbeitsamt. "Que veux-tu? – Je travaille à Lehnitz à décharger des briques, alors que je connais l'électronique." Je n'ai pas le culot de me présenter comme ingénieur. Longs regards. On se pèse. Il ne dit rien, mais inscrit mon numéro.

Trois jours plus tard, sur l'Appellplatz, on crie ce numéro. Il me faut aller par là, avec le Kommando DAW<sup>243</sup>. Je quitte le groupe de Lehnitz sans regret.

La nuit traîne. Sur la base du triangle que forme l'Appellplatz s'élève la grande porte d'entrée, avec son porche, son ARBEIT MACHT FREI, son balcon à projecteurs – gros yeux qui nous hypnotisent dans la nuit glacée – et ses mitrailleuses menaçantes. On attend le lever du jour pour aller travailler. Hiver continental: -10, -15, -20 degrés Celsius. Les SS emmitoufflés comptent et recomptent. Lorsqu'ils ne sont pas trop proches – on est censé rester au garde-à-vous – on se dandine d'un pied sur l'autre, plantigrades qui essaient de faire circuler leur sang.

---

<sup>241</sup>) Organiser, dans le langage du camp: se procurer un avantage hors normes. Le plus souvent au détriment de la masse des détenus, parfois de celui des SS. C'est le mot clé de la vie, de la survie. Cela va de la gamelle de rab pour un petit service rendu, du raid à découvert d'un groupe de jeunes Ukrainiens contre les charrettes de betteraves - défiant les coups des Kapos de garde, la mort s'ils sont pris - aux transactions les plus complexes, incluant des civils travaillant aux côtés des détenus, ou les SS eux-mêmes.

La nourriture volée aux détenus par divers Prominenz - chefs de Blocks, Kapos des cuisines, etc. - alimentait un commerce considérable dans le camp...

<sup>242</sup>) Bureau du travail.

<sup>243</sup>) Deutsche Ausrüstungs Werke - Usines Allemandes d'Équipement.

Chaussures, chaussettes russes, un caleçon long, un pantalon, une chemise, une veste, un béret – les tissus en fibres artificielles: pur acajou massif, disait le chansonnier Jean Rigaux à Paris, se moquant des vêtements fabriqués à partir de fibres de bois – rien d'autre n'est permis pour se défendre du froid. Mais je triche: deux feuilles de papier journal – organisieren, Mensch! – sous ma chemise, m'isolent un peu du froid. Comme je n'ai aucun moyen officiel de me les procurer, je risque, si découvert, quinze coups de gummi sur le cul, puisque j'ai volé.

Altercation. Un Prominente s'en prend, dans mon rang, à un Häftling. Il le frappe au visage de ses poings gantés de cuir et éructe un allemand rauque que je ne comprends pas. Sans doute des reproches, des insultes. Le sang coule du nez et de la bouche du prisonnier qui reste au garde-à-vous. Puis s'écroule. Le Prominente s'en va.

L'aube arrive enfin. Le Kommando DAW – Mutzen...ab! Eins! Zwo! Drei! Vier! Links! Links! – sort du camp, tourne à droite, à droite encore, autour d'un angle du triangle que forme le camp. Une grande cour, des machines, du bois empilé, des tas de sciure. Bureau. Un détenu, vieil Allemand, triangle rouge, me dit que les plus hautes sommités scientifiques d'Europe se trouvent dans son Kommando, et que c'est un grand privilège d'y être admis. Je n'en doute pas. Inquiet: jamais je ne pourrais cacher mon ignorance aux regards de tels savants!

DAW est une entreprise de menuiserie. Mais dans un recoin de la cour, près du mur qui la sépare du grand camp, se trouve un petit sous-Kommando, installé dans une baraque en bois, où l'on récupère du matériel électronique pour la firme Siemens<sup>244</sup>. Je monte trois marches et j'entre dans un atelier. Des travées, des tables et des bancs, quelques hommes y sont assis. Il fait chaud. Au fond de l'atelier, un Kalfaktor soigne un poêle à sciure.

Le Vorarbeiter m'installe aimablement à une table. À côté de moi, une caisse pleine de lampes de TSF, du type miniature utilisé en ondes très

---

<sup>244</sup>) J'ai écrit à Siemens pour leur demander s'ils avaient des archives de ce temps-là. Ils m'ont répondu qu'ils n'en trouvaient point.

courtes<sup>245</sup>. Ces lampes sont mortes. Il s'agit d'en briser l'enveloppe de verre avec un petit marteau, d'en couper, avec une petite pince coupante, les divers éléments: filament, cathode, grille et plaque, puis, à l'aide d'une petite pince à long nez, de les répartir dans les boîtes appropriées. Ce sont des métaux précieux pour l'effort de guerre.

Le Vorarbeiter est Allemand, triangle rouge. Il se nomme Émile. Il parle bien le français, avec un accent épais comme de la choucroute. C'est un ancien des Brigades Internationales. Il a les mains baladeuses, et aime bien me caresser le cou lorsqu'il passe derrière moi au cours de ses rondes de surveillance, mais ça ne va pas plus loin. Heureusement, car je ne suis pas sûr d'avoir encore la force d'âme nécessaire à la sauvegarde de ma vertu, si le prix doit en être le rejet de ce Kommando qui me sauve la vie.

Je suis assis toute la journée, au chaud, entouré de gens qui ont reconstitué autour d'eux une bulle de civilisation. Personne ne crie, personne ne frappe – Prosze Pana!<sup>246</sup> – tous parlent courtoisement. Le travail est léger. On voit un SS tous les quinze jours, il passe en coup de vent. J'ai toujours faim et je reste maigre. Mais cette brèche par où s'écoulait ma vie, le déchargement des briques sous la pluie, la neige, et au vent froid, est colmatée.

Mes deux voisins, à droite et à gauche, sont Tchèques, l'un parle le français. Il tient un journal qu'il cache dans le mur de notre atelier. Il organise une ration supplémentaire de pain, qu'il mange tranquillement à sa table de travail, après en avoir soigneusement découpé la croûte, qu'il n'aime pas et me donne. Ça doit bien me faire 50 ou 75 grammes de plus.

Le Kalfaktor surveille la gamelle du Vorarbeiter, et deux ou trois autres qui chauffent sur le poêle. Éclat de rire dans l'atelier: Un Polonais, brave gars, mais pas une lumière, à qui le contremaître vient de demander de lui faire chauffer de l'eau, vient de remplir un seau en bois qu'il a posé sur le poêle.

---

<sup>245</sup>) Très courtes pour l'époque, c'est-à-dire de deux à cinq mètres. Je les connaissais avant la guerre, un de mes amis, radio-amateur, s'en était procuré une paire - rares et précieuses! - et nous avions fait des essais, techniciens à la pointe du progrès, croyions-nous. Et ici il y en a des caisses débordantes!

<sup>246</sup>) S'il vous plaît Monsieur!

Voici que j'ai le temps et l'énergie de regarder autour de moi et de penser à autre chose qu'à la survie immédiate. Et surtout j'ai un ami! Comment exprimer cela? Dans ce monde qui n'est à chaque instant du jour et de la nuit qu'hostilité, brutalité, férocité, méchanceté, absurdité, danger, tout à coup on dit pouce! Je rencontre au détour d'une baraque un type qui me donne envie de sourire, avec qui je puis rire et parler sans avoir peur de ce que je pourrais dire...

Yuri m'emmène parfois à travers le camp. Dans le triangle qu'il forme: environ 70 Blocks, des châlits pour 25 000 détenus – mais lorsque besoin est, on n'hésite pas à en mettre deux par lit, ou davantage. Quelques Blocks spécialisés. La cuisine, les douches, l'infirmerie, et un Block<sup>247</sup> qui sert à faire des "expériences" sur les détenus. D'autres Blocks encore, mystérieux, dont Yuri ne tient pas à parler<sup>248</sup>.

Parmi les aménités du camp: un bordel. Les pensionnaires sont des détenues. À l'usage des Prominenz, évidemment. Pour le tout venant, l'idée d'aller au bordel serait risible, si leur sens de l'humour avait survécu à la faim.

Le Block 15, pour les diplomates, les musiciens de l'orchestre du camp, les Sapeurs-Pompiers – Yuri en fait parti – les pasteurs et les prêtres à la condition privilégiée: peu de travail, nourriture plus raisonnable, pourvu qu'ils n'attirent pas l'attention sur eux.

Les prêtres... Enfant, il me fallait tous les jeudis aller au catéchisme, tous les dimanches à la messe. J'ai fait ma première communion à l'église de Sèvres. Avant d'en être jugé digne, il fallait passer un examen. Le jour venu, ma mère est venue s'asseoir quelques rangs derrière les enfants: soutien moral. On appelle mon nom. Je réponds bien aux questions, je regarde la

---

<sup>247</sup>) Ce n'est qu'après la guerre, lorsque j'ai visité le camp en touriste, que j'ai appris à quoi il servait.

<sup>248</sup>) J'apprendrai l'existence, après la guerre, d'un quartier cellulaire où des atrocités invraisemblables ont été commises; celle d'un lieu d'exécution caché; celle d'un atelier de faux-monnayeurs, le Kommando Bernhardt - nommé après le SS Sturm-bannführer Bernhardt Kruger - où l'on fabriquait des billets de banque anglais et des dollars. (Les SS, là, n'ont rien inventé: en 1794 les Anglais ont émis de la fausse monnaie pour déstabiliser la Révolution française; en 1849 les révolutionnaires hongrois impriment des faux billets autrichiens; en 1918/22, pendant la guerre civile russe, chaque côté émet de la fausse monnaie pour embêter l'autre...).

Les faux billets nazis étaient, entre autre, écoulés par un nommé Schwend que, plus tard, on retrouvera au Pérou, sous le nom de Don Federico Schwend, un bon ami de Klaus Altmann, nom sud-américain de Klaus Barbie.

note qu'écrit l'examineur: 5 sur 5. De retour à ma place, tout heureux, je montre à ma mère une main avec les cinq doigts écartés. Le prêtre qui nous surveillait, marchant dans la travée, lisant son bréviaire, me voit du coin de l'œil et interprète mon signal à ma mère comme étant un acte de vantardise devant mes petits camarades. Il se lance alors dans une dénonciation publique du péché d'orgueil, me montrant en mauvais exemple, et introduisant en moi un des premiers germes de doute: comment le représentant de Dieu sur terre pouvait-il se tromper aussi grossièrement?!

Je n'ai jamais, dans le camp, rencontré ce mythe, le prêtre chrétien qui porte les secours de la religion à son prochain, dit des messes clandestines, etc.. Sans doute parce que celui assez altruiste et naïf pour ainsi exercer son apostolat était aussitôt "libéré" par la cheminée du Krematorium.

Autour de l'Appellplatz tourne en rond tous les jours une file d'hommes, sac lourd au dos. C'est le Schuhe Kommando, des hommes punis qui éprouvent les bottes destinées à la SS. Ils habitent le Sonderlager de la Strafkompagnie<sup>249</sup>, petit camp à l'intérieur du grand, où l'on trouve aussi des prisonniers de guerre russes, particulièrement mal traités, et des commandos anglais pris lors d'un raid sur les côtes de la Norvège. Une sentinelle, de la police Häftling, en garde la porte. Un soir, Yuri lui glisse un mot, et nous entrons à l'intérieur. Il me présente aux Anglais<sup>250</sup>.

L'Appellplatz est aussi un terrain de football: des équipes de bien-nourris y jouent le dimanche après-midi devant ceux qui ont la force de venir regarder. On y dresse les potences les jours d'exécution publique.

Yuri m'emmène à l'infirmerie, où il me présente à Claude Bourdet, allongé sur un châlit – je connaissais le nom de son père, Edouard, administrateur de la Comédie Française – et aussi à un vieux Norvégien qui nous donne un morceau d'un étrange fromage sucré, qu'il sort d'un colis de la Croix-Rouge norvégienne.

On voit toujours peu de SS. Roués, au lieu d'assurer eux-mêmes l'administration du camp et du travail, ils désignent parmi les détenus le

---

<sup>249)</sup> Schuhe Kommando: équipe des chaussures. Sonderlager: camp spécial. Strafkompagnie: compagnie punitive.

<sup>250)</sup> Ces prisonniers de guerre anglais ont été assassinés par les nazis avant la libération du camp.

Lagerälteste (chef du camp), les Blockältester (chefs de blocs), les Vorarbeiter (contremaîtres), les Kapos, (flics), tous ceux qui encadrent la population du camp: les Prominenz. À condition d'obéir strictement aux désirs des SS – ou de ne pas se faire prendre à désobéir – les Prominenz bénéficient de privilèges considérables: meilleure et plus abondante nourriture, meilleur habillement, peu de travail. Souvent peu scrupuleux, certains abusent de leurs privilèges et exploitent, parfois littéralement à mort, leurs camarades de détention. Ils commettent, pour conserver leur place, les brutalités que leur commandent les SS, et parfois en rajoutent pour se faire bien voir, ou pour le plaisir de la chose. Mais surtout, ils sont bien placés pour organiser.

Les Prominenz se divisent, en gros, en deux groupes:

1) les triangles verts, droits communs, qui sont plus malléables aux exigences des SS, mais dont l'administration a tendance à dérapier vers les abus les plus ubuesques<sup>251</sup>.

2) Les triangles rouges, politiques, souvent communistes – beaucoup d'anciens des Brigades Internationales qui avaient combattu aux côtés des antifascistes dans la guerre civile espagnole – dont les SS se méfient, mais qui en général administrent le camp efficacement, sans se laisser aller aux brutalités gratuites ni aux prévarications des triangles verts.

Les "abus" de pouvoir des triangles rouges s'exercent surtout vers la protection de ceux qui ont combattu les nazis. Par exemple l'échange du numéro matricule d'un cadavre anodin avec celui d'un ami que l'on sait particulièrement menacé. Sur les registres les SS constatent que le Résistant, le Communiste qu'ils allaient se faire le plaisir de torturer et tuer, est déjà mort. Ou bien les triangles rouges installent leur protégé dans un Kommando privilégié, où le travail est moins pénible<sup>252</sup>.

---

<sup>251</sup>) À Berlin, une nuit, la gestapo arrête deux détenus et deux SS dans un cabaret, en train de sabler le champagne avec des hôtes. Les deux détenus, triangles verts, étaient préposés à KANADA - la mine d'or du camp - où on conserve les possessions et les vêtements des détenus qui arrivaient au camp. Ceux qui y étaient employés pouvaient à loisir fouiller et découvrir dans les doublures, les coutures de vêtements, les semelles de souliers - des diamants, des dollars, des pièces d'or, cachés par leurs propriétaires déportés de chez eux par les nazis. Avec ces trésors - le SS résiste à tout sauf à la tentation - ils avaient soudoyé les SS et 'organisé' cette virée.

<sup>252</sup>) Il est probable que Yuri appartenait à une telle organisation clandestine du camp, qui aurait décidé de mettre le radio de Londres à l'abri dans ce havre électronique. À l'époque je

Accrochés à des mâts, des haut-parleurs dont la musique triomphante annonce tous les soirs, lorsque nous rentrons du travail, le communiqué de l'OKW<sup>253</sup>.

Sur le mur du Block, le Volkischer Beobachter – journal du parti nazi – est affiché tous les jours. On y trouve le même communiqué que celui des haut-parleurs, accompagné d'une carte. J'y déchiffre les exploits des troupes allemandes héroïques – bien sûr ils gagnent toujours contre un ennemi supérieur en nombre – mais sur la carte, petit à petit, les Russes avancent.

L'avance des Soviétiques fait que l'on replie sur Sachsenhausen la population de camps et de Kommandos plus à l'Est. Nous sommes chaque jour envahis davantage. Il y a même des femmes et des enfants. Tous ont souffert. Certains ont voyagé sur des wagons-plateformes ouverts à la neige. Beaucoup sont morts pendant le transport. Le crématoire fonctionne à plein, et son odeur de chair brûlée s'étale.

Fin janvier, les Russes sont sur l'Oder, à 60 kilomètres. Ce grondement sourd que l'on entend au loin, certains jours, serait-ce le bruit des combats? Debout à côté de moi, un jeune Ukrainien regarde aussi la carte, exprime sa satisfaction, sollicite la mienne. Sa joie devant l'avance des Russes est sans doute réelle. Peut-être cherche-t-il vraiment à la partager? Peut-être est-ce un provocateur? Ma figure en joueur de poker, je ne donne pas prise. Je perd l'occasion de me faire un ami si j'ai tort, je garde ma vie un peu plus longtemps si j'ai raison.

Le chef de Block est plus que jamais vigilant, il va régulièrement à la chasse aux poux. Le détenu grimpe sur un tabouret et baisse culotte. L'inspecteur, une lampe à la main, scrute les recoins, ses plaisanteries scatologiques, les mêmes chaque semaine, provoquent les rires pressés de sa cour. Au suivant!

#### United States Air Force.

10 avril 1945. Trois heures quarante-cinq. Je rêve de grasses matinées et il faut se lever, sortir sous le ciel étoilé, sans lune, dans l'air glacé. Un jour

---

n'en ai rien su, sans doute pour les évidentes raisons de sécurité, mais je pense leur devoir ma survie.

<sup>253</sup>) Oberkommando der Wehrmacht: l'état-major suprême de l'armée.

comme les autres. Mon sommeil lourd, écrasé de fatigue, est presque chaque nuit dérangé par les Anglais qui bombardent avec à présent des bombes énormes qui, depuis Berlin pourtant à 20 kilomètres, secouent mon châlit. L'appel du Block est vite fait: rares sont ceux – SS ou Prominenz – qui maintenant insistent lourdement sur la connerie concentrationnaire, toutes ces petites choses – alignement, silence dans les rangs, immobilité, petit doigt sur la couture du pantalon, lit au carré, mütze ab! – qui permettent d'emmerder au maximum le détenu.

Toilette. "Café". Il me reste un morceau de pain. Je vais vers l'Appellplatz, cernée de ses projecteurs aveuglants. Appel des Kommandos, toujours long: il faut attendre la fin de la nuit. Tous se balancent, d'un pied sur l'autre, lorsque le SS n'est pas trop près. Il faut dire qu'ils sont moins agressifs depuis que les Soviétiques sont proches, mais on ne sait jamais. Première lueur de l'aube, qui lève un petit vent, dernier tour de vis au supplice du froid.

Les premier Kommandos à partir au travail défilent sous le porche, eins! zwo! drei! vier! links! links! rythme lent – klonk! – des semelles de bois, les bras raides le long du corps, Mütze ab! le béret ôté d'un geste d'automate devant le SS qui compte une dernière fois. Nous, on tourne à droite, le long du mur d'enceinte.

Encore une fois à droite pour entrer dans la cour de DAW, les menuisiers vont par là, nous grimpons les trois marches de notre atelier. Le jeune Kalfaktor allume le poêle, ceux qui ont de quoi préparent leur gamelle pour la faire chauffer. Avec mon petit marteau, je casse mes lampes de TSF.

Ciel bleu. Le soleil est déjà haut. Soudain il fait trop chaud. Par la fenêtre ouverte, le Printemps entre, porteur de promesses: l'hiver est en déroute, les nazis aussi. L'atelier est surélevé sur une base de béton, l'air est brillant, nous pouvons voir au loin, par dessus le mur d'enceinte. J'ai envie de courir.

Hurllement. Les sirènes de la Voralarm, la pré-alerte qui annonce l'arrivée des bombardiers – ennemis ou amis suivant le cas de l'auditeur – sur le territoire, et la possibilité de leur visite. On dirait un enfant qui geint, sachant qu'il va prendre une baffe. Rien d'exceptionnel, elle est quasi permanente tellement l'aviation alliée est active. Mais voici la Grossalarm.

C'est déjà plus sérieux, c'est l'alerte qui signifie qu'on pourrait bien être la cible, et que les avions ne sont plus loin. Bruits de moteurs qui naissent et se rapprochent, DCA qui jappe. Quel raffut! Tous aux fenêtres. Les avions sont hauts, ils laissent derrière eux une traînée blanche. Ils voyagent en escadrilles de douze appareils, chaque escadrille peint sur le bleu du ciel une bande blanche, comme avec une brosse large de peintre en bâtiment. Ils viennent de tous les points du compas. Le ciel s'embrume, la DCA rageuse le ponctue de ses petits nuages joufflus. Mugissement des bombes en chute libre, fracas des impacts. Au loin, des morceaux de paysage, des bâtiments, se soulèvent vers le ciel, se disloquent et retombent, l'horizon bouillonne. Puis arrivent les grosses gifles du souffle des explosions. Pandémonium. Il me semble que je serais mieux dehors.

Du Perron, je vois en l'air le feu d'artifice des containers de bombes incendiaires – multiples petites bombes au magnésium brillant, accrochant la lumière – projetées alentour. Et à terre les Luftschutz<sup>254</sup> qui les recouvrent de sable pour les éteindre. Je pèse le pour et le contre: ferais-je une moindre cible en restant debout, ou en m'allongeant à terre?

Debout, je suis une cible plus petite pour les bombes incendiaires nombreuses mais qui n'éclatent pas. Mais s'il arrive une bombe explosive, j'en prends plein la gueule. Je serais alors mieux allongé par terre. Dilemme.

Les avions sont partis, laissant derrière eux le ciel blanc et la fumée noire. Ici, au Kommando, nous n'avons été touchés que par des incendiaires, vite éteintes. Ils visaient sans doute l'usine d'avions Heinkel, de l'autre côté du camp.

Désordre délicieux. On bavarde, on rit. Un SS surviendrait qu'on se foutrait de sa gueule. Hum. Peut-être. C'est quand même toujours lui qui tient le bon bout du pistolet le plus proche.

Heraus! Antreten! Zu fünf! On rentre au camp. Parcours du matin, en sens inverse. Le porche. ARBEIT MACHT FREI. Les SS ne nous comptent même plus. C'est ça, le délabrement.

En temps normal, la colonne rentrant au camp s'en va droit vers les baraquements et se désintègre. Aujourd'hui, virage à droite aussitôt le porche

---

<sup>254</sup>) Hommes de la Défens Passive

franchi. Les potences sont dressées là. On nous fait passer à ras. Trois hommes y sont pendus par le cou, un écriteau sur la poitrine où l'on peut lire, en diverses langues: "J'ai pillé". Ce sont trois Muselmänner, hâves, déguenillés. Aucune démonstration d'émotion parmi les détenus qui défilent: la mort est trop quotidienne pour que trois cadavres impressionnent. Mon voisin sur le rang, un Français, dit: "Ah, ça n'est pas bien de piller".

Triomphe du nazisme? Indécrottable bêtise du défenseur de l'ordre à tout prix? Je contemple ce chien qui lèche la main de celui qui le bat. Les nazis l'affament, l'exploitent, menacent sa vie à chaque instant, le méprisent, lui crachent à la figure, et lorsqu'ils assassinent ses compagnons de chaîne, il leur trouve des justifications!

Hypothèse la plus probable de ces pendaisons: bombardement du camp, les Chleuhs craignent le désordre, il faut nous faire peur. Ils attrapent les trois premiers détenus qui leur tombent sous la main, ceux qui courent le moins vite, les pendent et les affichent en bonne place.

Deuxième hypothèse: les pauvres gars ont vraiment pillé et ont été pris. Mourants de faim, ils ont cru voir là une occasion de manger un peu? Dans ce cas comme dans l'autre, victimes des nazis.

Les jours suivants, on retourne au travail, mais le cœur n'y est plus. Il y a vraiment peu à manger. Même mon copain tchèque n'arrive plus à organiser sa ration de pain supplémentaire. On bute un peu partout sur des Muselmänner mourants ou morts. Les charrettes des ramasseurs de cadavres, avec leur attelage de détenus, ont bien du mal à suivre.

Les brutes, les excités, aux coups de poings et de pieds faciles, font preuve d'un grand calme et d'une politesse exquise. La probabilité qu'une de leurs victimes ait l'occasion de leur couper la gorge est une idée qui commence à pénétrer leur cervelle, malgré l'étroitesse du lieu.

Mais, bordel! que fait l'Armée Rouge? Voilà plus de deux mois qu'ils sont à cinquante kilomètres de nous.

Zerfall.<sup>255</sup>

À la Glorieuse Armée Rouge qui m'a débarrassé de la Bête Immonde!

Le 15 avril 1945, gonflée à bloc, l'Armée Rouge attaque. Les Chleuhs se battent comme s'ils n'avaient pas déjà perdu la guerre. Mourir pour la patrie...

Le 20 avril, on ne va pas au travail. Le 21 on tourne en rond. La rumeur annonce l'évacuation du camp. Yuri me dit qu'on va séparer les nationalités. Il craint les derniers soubresauts de la bête immonde. Lorsque je veux me glisser parmi les Polonais pour que nous restions ensemble, il n'est pas d'accord: les Polonais pourraient bien être des cibles prioritaires, et il préfère pouvoir se débrouiller seul, que d'avoir un petit Franzose à la traîne! D'autant plus que la découverte d'un Français dans le groupe pourrait servir de prétexte aux SS pour quelque connerie.

Appel des Polonais. Yuri part. En fin d'après-midi: "Die Franzosen! Los! Los!" On appelle les Français. En colonne par cinq, un pain entier – entier! – par détenu, on forme des groupes de cinq cents, encadrés de SS<sup>256</sup>.

Tiens! Personne ne nous compte à la sortie, personne ne nous dit de marcher au pas, ni de tourner la tête vers le gradé préposé au comptage: plus de préposé! J'ai pris ma couverture et je l'ai mise en bandoulière. On marche d'un pas lent. La campagne est de sable et de pins. On prend un chemin de terre, sans doute pour ne pas encombrer les routes et gêner les mouvements de troupe.

Où allons-nous? Nul ne le sait. A voir la position du soleil je peux dire qu'en gros, c'est vers le Nord-Ouest<sup>257</sup>. On fuit devant les Russes. Fuite inexorable: à celui qui n'en peut plus, qui s'arrête, qui tombe, un SS tire une balle dans la nuque. Les cadavres sur l'épaule du chemin sont de plus en plus fréquents, telles des bornes qui permettraient de mesurer, non pas la distance, mais l'épuisement.

---

<sup>255</sup>) Décomposition.

<sup>256</sup>) Le lendemain, des éclaireurs soviétiques libéreront le camp.

<sup>257</sup>) On a dit qu'il y avait un plan d'embarquer les concentration-naires dans des navires à partir de Lübeck, puis de les couler...

Parfois on bivouaque dans un bois, parfois on campe dans une grange. Il arrive même, une fois, qu'un paysan nous donne des pommes de terre. Parfois on vole une betterave aux vaches. Le plus souvent il n'y a rien. Hormis le pain du départ – il n'en reste guère le troisième jour – aucun ravitaillement n'est prévu. On traverse un village. Sur la place une Schwester<sup>258</sup> de l'armée allemande, entourée de SS, rit avec eux. Quelques détenus tendent vers sa croix rouge leur gamelle. Elle crache dans leur direction. Les SS s'esclaffent.

Parfois on croise des colonnes de paysans à charrettes pleines de bric-à-brac, version 1945 et allemande des réfugiés sur nos routes de 1940. Des avions surgissent, on se jette sur les bas-côtés, ils mitraillent plus loin.

Ça commence à bien faire, les avions! Les Allemands au début de la guerre en France, puis en Angleterre, les Italiens et les Français à Gibraltar, les Anglais et les Américains en France et en Allemagne, et à présent: les Russes! Il ne manque à ma collection que les Japonais.

On n'a plus de pain depuis déjà quelques jours. Des détenus possesseurs de couteaux – comment? Organisés, bien sûr – sont parvenus à découper des morceaux du cadavre d'un cheval, mort mitraillé, qu'ils gardent jalousement. C'est le Printemps, les bourgeons de bouleau ont éclaté. Mangeables? Cueillette, bouillie, avec quelques pissenlits, ça fait un plat d'épinard...

Des camions nous rattrapent, s'arrêtent. Vides. C'est la Croix-Rouge suédoise. Ils ont déjà distribué leur chargement de colis. Ça fait quand même plaisir de les voir. Ils embarquent les plus faibles, et ils assurent nos SS que la guerre est perdue pour eux, qu'il y va de leur intérêt de cesser de tuer ceux qui ne peuvent plus marcher. Les SS comprennent. La marche reprend, les détenus qui s'affalent sur le bord de la route sont encore vivants lorsque la colonne les abandonne.

Le soir du 2 mai, on s'arrête à la lisière d'un petit bois en contrebas de la route, et on s'apprête à bivouaquer. Regards circulaires: y a-t-il des pissenlits? Des pousses de bouleau?

---

<sup>258</sup>) Infirmière.

Les SS sont en groupe, le chef nous appelle. Discours: "Les Russes approchent, nous ne nous arrêtons pas, nous allons marcher toute la nuit. S'il y en a parmi vous qui veulent nous suivre, ils le peuvent, nous les protégerons."

Je jouis de l'humour de la situation, dont ils semblent inconscients. Je peux les suivre si je veux bien. Si je veux bien, ils veulent bien! Quels bons petits SS nous avons là! C'est la première fois depuis longtemps que j'ai envie de rire.

Mais soyons sérieux: la nuit va bientôt tomber et il me faut récolter des pousses de bouleau et des pissenlits pour le dîner. Un petit feu: les branches mortes de bouleau font une flamme vive. Encore une gamelle 'd'épinards', et je me roule dans ma couverture, par terre, sous un sapin. La nuit est noire et froide, pas une étoile.

## Chapitre neuf.

### Liberté, Liberté chérie.

J'ai mis mon mütze dans la cage  
 et je suis sorti avec l'oiseau sur la tête  
 Alors  
 on ne salue plus  
 a demandé le Lagerführer  
 Nein  
 on ne salue plus  
 a répondu l'oiseau...

Merci à Jacques Prévert.

Soleil délicieux commence à pointer à travers les branches. Calme du matin. Pas de SS braillards, pas de SS du tout. Une fine couche de neige est tombée dans la nuit. Seuls le bout de mon nez et mes yeux sont hors de la couverture humide, mais tiède. D'autres couvertures alentour remuent un peu, grognent. De la buée s'en échappe. Grasse matinée: j'attends que le soleil grimpe un peu plus haut dans le ciel et me réchauffe. Réchauffe aussi mes poux. Petite chasse le long des coutures, le dos au soleil: fastueux claquement du pou que j'écrase entre les ongles de mes pouces...

Dans ma poitrine croît et rayonne une petite boule de contentement: peu à peu je me rends compte que j'ai enfin gagné la guerre! J'ai duré plus longtemps que ceux qui pouvaient si facilement lancer leurs chiens contre moi, me frapper, me tuer. J'ai survécu à treize mois de vie funambulesque.

Hier encore le SS pouvait essayer ses bottes sur moi. Le voici à présent qui fuit à travers bois, la mort et la trouille au cul, cloporte terrifié cherchant une pierre sous laquelle ramper. Moi, ça va. Je me prélasser au soleil, sans crainte.

Une voiture sur la route s'arrête au bord de notre petit bois. C'est une Volkswagen Feldjäger, une espèce de Jeep allemande. Il est évident que celle-ci a été capturée par les Russes: l'Armée Rouge est dedans, un chauffeur et un galonné.

Hourra! Enthousiasme délirant de ceux qui ont encore la force de le manifester. Moi je reste tranquille, content et las. Discours de l'officier. Quelle musique cette langue russe! Hospitalière, pleine de rondeurs solides, après l'allemand méprisant, aigre et hargneux. Mais je ne comprends pas un mot.

Un interprète dit que la petite ville proche se nomme Crivitz, qu'il nous faut y aller, ceux qui peuvent marcher – on viendra chercher les autres – qu'il y a à manger. Une bonne âme de sous-off nous harangue: "Montrons que les Français sont disciplinés, mettez-vous en rang et on va entrer à Crivitz au pas". Si quelqu'un me parle encore de discipline, je lui mettrais bien volontiers ma main sur la gueule, si j'en avais la force. Nous sommes quelques uns à marcher paisiblement à distance du régiment.

Le commandant russe est installé dans les salons du Rathaus<sup>259</sup>, entouré de militaires, de femmes peu vêtues – certaines n'ont pas vraiment l'air contentes d'être là – de victuailles, de bouteilles plus ou moins pleines. La bonne humeur règne chez les vainqueurs. Il y a de quoi: ça n'est pas tous les jours qu'on casse les reins à un Grand Reich qui nous promettait de durer mille ans. Nous lui demandons où il a l'intention de nous héberger. "Camarades Franzouski, installez-vous où vous voulez, la ville est à vous!"

C'est gentil, mais on n'a pas tellement l'habitude d'avoir une ville à nous, et l'épuisement réduit l'envergure de notre imagination. Dans la rue, des soldats sur des bicyclettes zigzaguent d'un mur à l'autre, l'équilibre instable, s'arrêtent pour nous offrir du schnaps. Exclamations! Grands rires!

"Hé! Les mecs, regardez!" C'est une épicerie. Une épicerie de village, pas grande, les Russes y sont déjà passés, il y a un peu de désordre et plus guère de bouteilles. Une bascule pour peser les sacs de pommes de terre. Je pèse 41 kgs. Il m'en manque 22.

On trouve des œufs, de la farine, du saindoux, des confitures. Une énorme poêle. De quoi faire des crêpes! Vite un feu, vite la pâte. Ça colle bien un peu, ça dégouline. On bâfre. Ouf! Je n'en peux plus! On dort.

Encore une grasse matinée. Puis en route vers l'Ouest. On laisse la vaisselle pas faite. C'est agréable, un petit pillage comme ça. On a un peu fouillé dans les tiroirs, mais pas trouvé de trésor. Sauf le livret d'épargne Volkswagen.

Comme son nom l'indique, Volkswagen est la voiture du peuple. Chaque citoyen consciencieux possède un livret comme celui-ci, où il colle régulièrement les timbres qu'il achète. Avec l'argent ainsi amassé peu à peu,

---

<sup>259</sup>) Hôtel de ville.

le gouvernement a construit une usine, les ingénieurs ont dessiné la voiture. L'efficacité allemande a tout bien coordonné: lorsque le livret est rempli, on prend livraison de sa voiture. Mais voilà: Hitler fait la guerre, et le propriétaire et sa voiture se retrouvent tous deux en uniforme. Avec un peu de chance l'un conduisant l'autre. Le livret que j'ai a la main est presque plein. C'est beau l'épargne.

On marche à travers la campagne. Une ferme. Abandonnée par ses habitants, sauf quelques bêtes. Une oie est là. Grosse. On la fait cuire? Je suis seul à savoir. Enfin, j'ai aidé à tuer, plumer, faire cuire, une fois, un poulet.

On coince l'oie, j'empoigne le cou. Elle en a vu d'autres, et me frappe le bras à grands coups d'aile, cacardant d'indignation. Aïe! Elle est forte et je suis encore bien faible. Je me retire dignement: "Elle est trop verte, et bonne pour des goujats".

Bruits de charroi, bruits de sabots, claquements de fouets, cris. De derrière un bois sort une cavalcade: des canons et leurs coffres à munitions attelés, certains en flèche, d'autres en troïka, à des centaures coiffés de bonnets d'astrakan, bardés de cartouchières, de carabines, de mitraillettes, entourés de cavaliers d'escorte. Ils galopent devant nous à bride abattue, claquant leurs fouets, et disparaissent de l'autre côté du paysage. Nous sommes au Châtelet et je viens de voir passer Michel Strogoff<sup>260</sup>.

Épuisé. J'ai la chiasse. Trop mangé de crêpes hier soir? Ou trop de pousses de bouleau avant? Ou bien je résiste moins bien aux merdes que la guerre répand partout à foison? Je m'arrête pour dormir dans une grange, laissant les autres continuer. On se reverra en France.

Matin. Je m'approche d'un petit campement russe, dans l'espoir d'y être invité au petit déjeuner, et je manque d'être étouffé sous leur générosité! Quel plaisir d'être avec des gens qui vous veulent du bien! Même si je n'ai pas très envie de manger tout ce lard gras!

J'entre dans un village. Du bout de la rue un soldat de l'Armée Rouge, mitraillette à la main, arrive en courant, l'air agité. Il s'arrête devant moi et pointe son arme sur mon estomac. Il dit quelque chose, mais quoi? Il a perdu

---

<sup>260</sup>) Michel Strogoff est une pièce à grand spectacle, de Jules Verne, qui se jouait au théâtre du Châtelet. On y emmenait les enfants sages.

quelque chose? Il est soûl? Il sort d'une bataille l'esprit dérangé par les explosions? Je lui prodigue les sourires et je lui montre mon numéro matricule de concentrationnaire. Il a l'air complètement idiot, mais menaçant. Je ne vais quand même pas mourir ici, maintenant, aux mains de ce con? Il se tourne et part en courant. Ouf!

Dans un champ j'aperçois deux chevaux. L'un d'eux se laisse approcher. Il est aussi maigre que moi. Ça n'est pas très gentil de ma part, mais tant pis, je monte sur son dos pour qu'il marche à ma place. Une demi-heure plus tard je redescends. Sa colonne vertébrale, vraiment trop saillante, frotte le bas de la mienne: il ne reste plus de peau humaine au point de rencontre et j'ai trop mal.

Voici un homme fortuné: il a trouvé un cheval et un haquet, celui-ci attelé à celui-là. Il est italien, en route pour rentrer 'a casa sua'. Je lui explique pourquoi je marche à côté de, plutôt qu'être assis sur, mon cheval. Troc. Je lui donne ma bête et il me laisse m'allonger sur la plate-forme de sa charrette.

Toujours un soleil brillant. Je regarde défiler le paysage. La campagne est belle, gorgée de Printemps, si le regard ne s'attarde pas sur les endroits où les hommes se sont empoignés: camions éventrés, chars encore fumant, cadavres d'hommes et de chevaux, – il commence à faire chaud, il y a déjà des mouches – cratères de bombes. Éparpillés sur la route, diverses sortes de prisonniers, l'air content, rentrent chez eux.

La route descend vers une rivière. Pont. Sentinelle russe à l'entrée. Je descends de la voiture et je vais lui serrer la main. Spaciba! Dosvidanya! Grands sourires, claques sur l'épaule.

De l'autre côté du pont la sentinelle est américaine. Mâchant de la gomme. Je la salue en anglais, et je lui dis combien je suis content de la voir. GI Joe s'en fout et ne répond pas. Il en a sans doute marre de tous ces mecs sales. Ça ne fait rien, je suis heureux qu'il soit là.

Schwerin. Une ville au bord d'un lac, pas loin de la mer Baltique. Aux carrefours, des armes entassées: points de collecte où les Allemands vaincus doivent les déposer. Voici un centre d'accueil: une grande pièce d'où les occupants sont partis, laissant des trésors derrière eux: Colis de la Croix-Rouge américaine à gogo, certains pas même ouverts. Déjeuner orgiaque: café

au lait avec de la poudre de café, de la poudre de lait et du sucre en poudre. Et une omelette avec des œufs en poudre. Ah! L'Amérique!

Si seulement je n'avais pas une telle chiasse.

Un officier américain me dirige vers une caserne allemande réquisitionnée, où il y a une infirmerie. J'y découvre que les médecins et les infirmières sont allemands, aussi réquisitionnés. Devant mon haut-le-cœur l'Américain me rassure, serment d'Hippocrate, ce genre de discours. Merci bien, mais non merci. Je leur tourne le dos.

Dans la cour de la caserne j'aperçois une vieille connaissance: toujours aussi potelé et boiteux, le Kalfaktor du chef du Block 46. Celui qui trouvait si drôle de vous mettre son poing sur la gueule si on encombrait son chemin, et qui un jour s'était défoulé sur la mienne. L'ordure tremble de peur. J'aurais plaisir à lui foutre une raclée à mon tour, mais je n'en ai pas la force.

Il faut attendre. Les camions des armées roulent sans cesse, mais nous sommes des millions à transporter. Impatient, j'ai du mal à rester en place. Je vais au MilGov<sup>261</sup> voir s'il n'y a pas moyen d'accélérer mon retour. A l'intérieur du bureau, parmi les Américains, un uniforme français resplendissant, à la suffisance débordante, se pavane, marche de long en large, parle haut un anglais de lycée français. Faire la queue pour aboutir à cette caricature est au-dessus de mes forces.

Ballades dans la campagne, avec un copain, pour prendre patience. Une ferme. Et si on pillait une poule? Grosse fille pas contente, sa mère non plus, et le grand-père qui essaie de me reprendre la poule. Je lui tords le pouce pour lui faire lâcher prise. Pas solide: je sens l'os qui s'effrite sous ma main, comme un petit-beurre. Surpris, interdit. Je ne m'attendais pas à ça, casser le pouce d'un vieux monsieur. Piètre Attila, j'abandonne la poule et je m'en vais.

Enfin des camions pour nous. Ils vont à Ludwiglust, zone anglaise, et nous débarquent à la gare. Un soldat, pulvérisateur à la main, me pompe de la DDT sous les bras et dans le pantalon: il s'agit de ne pas ramener de poux avec nous. Les Américains l'avaient déjà fait, mais il insiste pour recommen-

---

<sup>261</sup>) Military Government: Gouvernement Militaire allié.

cer. Un autre soldat demande si nous avons des souvenirs, qu'il offre de nous acheter: insignes SS, poignards, appareils photos, etc..

A partir d'ici, le chemin de fer fonctionne. Train. On traverse la Hollande, la Belgique, sans s'arrêter. Tiens, voici Lille. Le train s'arrête le temps de nous offrir à boire et à manger. Gare du Nord. Paris.

Un autobus nous emmène à l'Hôtel Lutétia. Bon de ceci, bon de cela, voici un peu d'argent, un papier qui certifie que vous rentrez d'Allemagne. Le métro est gratuit pour les déportés, le poinçonneur me laisse passer. Les gens regardent ma veste à raies bleues et grises, et le numéro sur ma poitrine.

Il y a cinq ans, presque jour pour jour, j'enfourchais mon vélo, place de la République...

## Épilogue.

I hate war as only a soldier who has lived it can, as only one who has seen its brutality, its futility, its stupidity.

Général "Ike" Eisenhower.

Paris est libéré depuis neuf mois. Les Résistants pullulent: qui eût cru, trois ans plut tôt, qu'il y en avait tant? Résistant est un titre accueillant. Il s'applique aussi bien à l'hurluberlu de 1940, qui a voulu continuer à se battre – alors que les gens sensés savaient bien que les Chleuhs avaient gagné la guerre – qu'au héros qui s'est réveillé à temps pour couper les cheveux des filles à la Libération.

Maurice Yahiel est mort à Nordhausen. Suzanne Poncet a été libérée de Fresnes, malade, pour aller mourir chez elle. Michel (Maurice Montet) vient de rentrer d'Allemagne sur une civière, la peau et les os, et se trouve à l'hôpital de la cité universitaire. Raymond Fassin est mort. René Bigot est mort... Jean Moulin serait mort aux mains des Allemands. Jean-Louis Mérand n'est pas rentré d'Allemagne.

Hugues de Lestang n'a pas été pris, ni Daniel Cordier. Marius (Basso Vanni) est rentré d'Allemagne.

Je suis las. Asthénie, dit le toubib.

Visite au BCRA: "Tiens! On te croyait mort!<sup>262</sup>" Bureaux à ronds-de-cuir confits dans la fumée de tabac. Une petite démonstration de plaisir de voir un de leurs agents rescapé? Non: nous sommes en Mai 1945, et cela fait déjà longtemps que l'on voit des déportés, des tas de cadavres...

---

<sup>262</sup>) Dans les archives du BCRA ont trouve un 'Handbook des Transmissions' du 4.7.44 qui dresse une liste de ses agents. On y trouve: Le Riche de Cheveigné, IROQUOIS, CHILIEN.

Dans un fichier sans date Cheveigné devient Chemineau-CHILIEN-ex IROQUOIS.

Dans la liste du 5.5.44 il devient Chevrille-LUG-ROLS, chef de la WT (La WT n'existe plus depuis l'été 1943, LUG-ROLS, chef de la WT est rentré en Angleterre en juin 1943).

Dans celle du 1.6.44, on trouve Chemineau-CHILIEN-IROQUOIS..

Dans celle 1.7.44, Cheveigné est arrêté sous le nom de Chemineau-CHILIEN-IROQUOIS, et tué sous le nom de Chevrille-LUG-ROLS! (Ces deux pseudos sont de ma première mission à Lyon).

Visite au Trésorier-Payeur. Sept mois de mission, treize mois de prison et de camp de concentration, ça fait vingt mois à une livre dix shillings par jour: c'est à Londres que je me suis engagé aux Forces Aériennes Françaises Libres et ma solde est payable en Angleterre, en sterling.

Le chèque que l'on me présente est libellé en francs français, mes livres sterling ont été échangées au taux officiel, une fraction de leur valeur: arnaque sans vergogne. Ma protestation n'a aucun effet. Je suis trop las pour crier au scandale et amener les populations. Je perds plus de la moitié de la valeur de ma solde.

On m'offre des titres de transport: je peux voyager et essayer de retrouver des amis. A Lyon, Simone Dupont m'héberge. Je lui aurais bien fait l'amour, je crois qu'elle n'était pas contre: Hélas, j'étais trop las.

Visite aux parents de Suzanne... Comment exprimer ce chagrin...

Je suis aussi allé voir les parents de CYPRIEN, René Bigot. Comment leur dire ce que c'était...? Ajouter à leur peine la description de l'horreur absolue de cette manière de mourir... L'injustice criante d'être vivant devant eux... Pourquoi lui, pourquoi moi...? Je n'ai pas eu le courage, la force, d'aller les revoir. J'en pleure de rage et de chagrin encore aujourd'hui en écrivant ceci.

A Londres, je vais assister au mariage de Kay Moore et de Charles Gimpel, lui aussi de retour d'Allemagne, bien fatigué. J'y retrouve toutes sortes d'amis: Alison Grant, Mary Mundle, Mary Greey, Valerie Swaine, Arthur Kellars, O'Bryan-Tear, etc..

Retour à Paris. Un jeune officier dans un bel uniforme, dont il a l'air content, qui a dû lui coûter la peau des fesses au marché noir, me dit: "La guerre continue en Indochine. Vous porteriez-vous volontaire?" – "Non. Je viens de passer cinq ans à chasser les Chleuhs de chez moi, c'est pas pour aller jouer l'occupant chez les autres." Ça a jeté un froid.

Toujours cette lassitude...

Il va falloir que je gagne ma vie. Rester militaire? Ça n'est vraiment pas ma tasse de thé.

Démobilisé, il faut me démerder. Il existe bien diverses filières: universités, formations professionnelles. Il y a partout des queues interminables de Résistants pleins d'énergie: après plusieurs longues journées d'attente vaine, il est évident que je suis trop las pour gagner un prix dans cette course.

Maurice Grammont – un des successeurs de Daniel Cordier au Secrétariat – me signale que UNRRA, un organisme des Nations Unies qui secourt les réfugiés, prisonniers, anciens concentrationnaires, etc., encore en panne sur le territoire du Reich, embauche.

Quoi? Retourner en Allemagne! Le temps passe et il semble que ce soit la seule chose à ma portée. Il faut m'habituer à l'idée. Il me faut aussi un certificat médical. Le médecin que je consulte est dubitatif. Je lui explique que j'en aie besoin. Il me le rédige. Les volontaires pour aller en Allemagne ne sont pas nombreux. UNRRA m'accepte.

Rue St. Dominique, un jour, je croise un jeune et fringant sous-lieutenant, qui m'interpelle: "Alors, on ne salue pas?" Bien sûr, je suis vêtu d'un battledress kaki, mais sans képi ni bonnet de police, et l'étiquette sur mon épaule est claire: UNRRA, donc civil. Je lui explique la situation. C'est un militaire normal: il ne comprend rien. Et il insiste pour que je le salue. Je lui dit d'aller se faire voir.

#### Allemagne.

Deux ans à Hanovre et alentour, à achever de comprendre l'absurdité de la guerre, et de la haine anti-allemande qui m'étouffait à mon arrivée. Ces souffrances invraisemblables infligées aux gens au nom de l'imbécillité des politiciens, de la bonne gestion des usines d'armement, et de l'honneur des militaires.

#### Nord Express.

Permission: quinze jours à Paris. On m'offre d'y aller par le Nord-Express, train de luxe dont le service, entre le Danemark et Paris, vient d'être rétabli. C'est à Osnabrück que je dois monter à bord. Magnifique train de Wagons-Lits. J'y trouve une cabine ample, tout en acajou, chaude, bien

éclairée, lit avec couvertures rouges et draps blancs, cabinet de toilette, eau chaude, eau froide, pour moi tout seul.

Une grande fenêtre donne sur ce qui fut la gare C'est à présent un tas de gravats Au loin s'étend la ville effondrée. Sur le quai rafistolé, une foule de femmes, d'enfants, d'hommes – souvent avec des pansements qui cachent une plaie, un morceau de corps manquant – hâves, sales, habillés de loques, entourés de pauvres balluchons. Attendant dans le soleil couchant un train aléatoire... Ils voient par cette même fenêtre le luxe arrogant du wagon-lit, et ce membre des troupes d'occupation, propre et bien nourri, qui s'installe dans le confort.

Je sais. Il n'y a pas si longtemps, je leur ressemblais. Les voir dans un état semblable ne m'apporte rien.

Deux ans ont passé. UNRRA n'a plus besoin de mes services. J'ai une envie folle de vivre à la campagne, de paysages sans murs, d'horizons sans humains. Je prends en métayage une des fermes des parents d'Huges. Je demande la main de Kitty Earp, belle, intelligente, peintre, de qui je suis tombé amoureux lorsque je l'ai rencontrée chez Mary Greey à Londres.

Le rêve s'écroule: coincé entre les exigences de ma propriétaire, la procrastination du Crédit Agricole, l'inflation galopante et mon manque de connaissances de l'agriculture berrichonnes. J'ai beaucoup à apprendre!.

Le Volendam est un paquebot hollandais aménagé pour transporter de grandes quantité d'émigrants: j'ai une couchette dans une cale que je partage avec une centaine de voyageurs, et Kitty partage le luxe d'une cabine avec seulement vingt femmes. Dans la nuit, le navire remonte lentement le Saint-Lawrence, l'air est chaud, porteur de l'odeur résineuse des forêts de pins qui s'étendent sur les deux rives. Dans le ciel: une aurore boréale. Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau. Quel accueil pour mon arrivée dans le Nouveau Monde!

Au matin, débarquement à Québec. Train de nuit jusqu'à Toronto: ils ont des couchettes assez larges pour y dormir à deux! Le frère de Kitty nous attend

*(le manuscrit se termine ainsi)*

Plusieurs raisons m'ont poussé à écrire cette aventure: bien sûr pour la raconter à mes enfants, mais aussi, au cas où elle en serait jugée digne, pour être publiée et ainsi apporter ma petite pierre à l'histoire des transmissions de la guerre secrète.

On peut lire sur la guerre clandestine tant de récits fantaisistes, tant de fruits de l'imagination, tant d'inexactitudes, que j'ai essayé d'ancrer à la réalité, au mieux de mes modestes capacités, ce que ma mémoire me racontait. D'où mes recherches d'archives pour retrouver les dates des évènements, les textes des télégrammes, etc..

Remerciements au Ministère de la Culture qui m'a permis de voir aux Archives Nationales des documents du BCRA concernant mes missions en France.

Remerciements au Public Record Office de Londres pour son efficacité, sa courtoisie exemplaires.

Pas de remerciement, par contre, au Ministère de l'Intérieur qui ne m'a apporté aucune aide, répondant de façon dilatoire, trompeuse, ou pas du tout, au courrier, refusant par toutes sortes de manœuvres, etc., de me laisser voir les rapports de la Sûreté Nationale sur sa collaboration avec les services allemands de radiogoniométrie à l'automne 1942.

Pas de remerciements non plus aux National Archives américaines, qui elles, vous noient – avec la plus grande courtoisie – sous un flot de documents futiles, et de fiches de retrait impossible à identifier: l'exemple parfait étant un gros classeur de courrier de l'OSS à Berne plein de copies de lettres: "Veuillez trouver ci-joint le document..." Le document n'y est jamais!